LA BONNE MERE.

CONTENANT DE

PETITES PIECES DRAMATIQUES,

CHACUNE PRÉCÉDÉE

DE LA DEFINITION,

& SUIVIE

DE LA MORALE,

ENTRE

La BONNE MERE & ſes deux FILLES,

AVEC DES

TRAITS HISTORIQUES,

& DES

ANECDOTES CONVENABLES.

A L'USAGE DE LA JEUNESSE.

Par M. PERRIN.

A LONDRES.

Chez B. Law, Libraire, dans Ave Mary Lane; J. Robson, New Bond Street; T. Cadell, & P. Elmsly, dans le Strand.

M DCC LXXXVI.

MVSEVM
BRITAN
NICVM

A LA

REINE.

LA Bonne Mère, avec la permiſſion de Votre Majeſté, ne pouvoit être dédiée qu'à la meilleure des Mères : à une Reine, auſſi diſtinguée par ſon rang, que par le ſoin maternel, qu'elle prend de ſes enfans.

Cet ouvrage n'eſt qu'une eſquiſſe d'une bonne Mère ; Votre Majeſté en eſt le modèle le plus parfait.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Madame,

De Votre Majeſté,

Le très humble, & le très

Obéiſſant Serviteur,

J. PERRIN.

A LA

REINE.

PREFACE.

LES Lacédémoniens préſentoient des eſclaves ivres à leurs énfans, afin de leur inſpirer plus d'averſion pour l'ivrognerie: auſſi la plupart des moraliſtes ſont d'accord, que, pour inſpirer la vertu, le plus ſûr moyen eſt de peindre les difformités du vice, & d'y jeter un vernis de ridicule: c'eſt ce que l'on a tâché de faire dans cet ouvrage.

Les petites pièces dramatiques, outre le but, que l'on s'eſt propoſé, ſont écrites d'un ſtile enjoué, naïf & à la portée de la jeuneſſe. Les dénouemens ſont naturels, & les unités ſont ſcrupuleuſement obſervées. Tous les drames peignent le ridicule du vice; un ſeul, *la Bienfeſante*, montre la beauté de la vertu; mais il eſt contraſté par *l'Avare*.

Les petites définitions, qui les précèdent, ſont claires & inſtructives, ſans être diffuſes, & la morale inſpire l'amour de la vertu par l'application.

On a arrangé les traits hiſtoriques & les anecdotes ſuivant les rapports, qu'ils ont aux pièces dramatiques; & où une vertu ſemble avoir beſoin d'être expliquée, la BONNE MÈRE le fait par une définition.

TABLE.

	Page
LA Curieuſe — — — — —	1
Traits Hiſtoriques & Anecdotes Convenables	29
La Bienfeſante — — — —	33
Traits Hiſtoriques & Anecdotes Convenables	50
La Jaſeuſe — — — — — —	92
Traits Hiſtoriques & Anecdotes Convenables	109
L'Avare — — — — —	117
Traits Hiſtoriques & Anecdotes Convenables	146
L'Orgueilleuſe — — — —	160
Traits Hiſtoriques & Anecdotes Convenables	190
L'Ignorante — — — —	195
Traits Hiſtoriques & Anecdotes Convenables	219
La Vindicative — — —	232
Traits Hiſtoriques & Anecdotes Convenables	245
La Menteuſe — — — —	284
Traits Hiſtoriques & Anecdotes Convenables	310

TABLE.

N. B. L'auteur enſeigne le François à raiſon de deux Guinées d'entrée, & de deux Guinées pour huit leçons.

LA
BONNE MERE.
LA CURIEUSE.

DEFINITION.

La Bonne Mère.

DITES-moi, Sophie, qu'entendez-vous par le mot curiosité?

Lady Sophie.

La curiosité est un désir de vouloir tout savoir, & de faire toutes sortes de questions pour apprendre ce que les autres disent ou font.

La Bonne Mère.

Et vous, Mathilde, qu'en dites-vous?

Lady Mathilde.

Je dis, qu'une personne, qui est curieuse, est en même-temps intrigante pour pénétrer les secrets des autres, uniquement pour goûter le plaisir de les savoir, & de les divulguer.

La Bonne Mère.

Vous avez l'une & l'autre raiſon en partie; mais il faut diſtinguer. Il y a une curioſité fort louable, & que je ſuis charmée de voir en vous: elle conſiſte à vouloir apprendre & à s'inſtruire des choſes, que nous devons ſavoir ſuivant notre état & notre condition: ainſi il ſeroit impardonnable en vous de ne pas ſavoir quelque choſe de la Géographie & de l'hiſtoire, danſer & toucher du clavecin. C'eſt encore une curioſité très louable, même dans une payſanne, quand elle ſait, non ſeulement ce qui eſt convenable à ſa condition, mais auſſi quelques faits généraux de l'hiſtoire de ſon pays. Je me ſouviens, d'avoir vu une ſervante, qui ſavoit les évènemens mémorables de l'hiſtoire de France: elle avoit coutume, quand elle filoit, d'avoir devant ſes yeux un abrégé de cette hiſtoire. Voilà, mes enfans, une curioſité bien placée.

Lady Sophie.

Ma chère Maman, je comprens fort bien tout ce que vous venez de dire. Roſe, une de nos ſervantes, quand ſon ouvrage eſt fini, lit ordinairement des romans: les trouvez-vous dangereux?

La Bonne Mère.

Je les trouve tels en général; mais il y en a qui contiennent une bonne morale, quand on ſait la ſaiſir: pour cela il faut avoir un eſprit mûr, & être capable de réflexion; par conſéquent,

conſéquent, je blâmerois des jeunes demoiſelles de votre âge, qui liroient ces ſortes d'ouvrages.

Lady MATHILDE.

Maman, il me tarde de ſavoir la vraie explication de la curioſité que vous blâmez.

La Bonne MERE.

Ce n'eſt pas celle que vous venez de montrer. La curioſité, que je blâme, eſt un déſir immodéré de ſavoir les ſecrets, &, comme vous avez dit, de faire toutes ſortes de queſtions pour les apprendre, & les divulguer, ſouvent au préjudice des gens, qui ont intérêt à les tenir cachés. Une perſonne curieuſe de cette manière eſt continuellement aux écoutes, ſi on ne répond pas à ſes queſtions, ſon eſprit n'eſt pas tranquille: même, quand on y a répondu, elle n'ajoute quelquefois pas foi aux réponſes: elle ſuſpecte quelque ſupercherie, & met tout en uſage pour s'en éclaircir, comme vous le verrez dans le drame ſuivant.

DRAME.

LA CURIEUSE.

ACTRICES.

La Gouvernante.
Mᵉˡˡᵉ. Sensée.
Mᵉˡˡᵉ. Curieuse, *sa sœur.*
Béatrice, *fille de chambre.*

ACTE I. SCENE I.

Mᵉˡˡᵉ. Curieuse, Béatrice.

Mᵉˡˡᵉ. Curieuse.

MA chère Béatrice, j'ai une grace à vous demander.

Béatrice.

Je sais déjà la grace, que vous avez à demander, un secret, n'est-ce pas?

Mᵉˡˡᵉ. Curieuse.

Oui, ma chère Béatrice, vous l'avez deviné.

Béatrice.

Il est aisé à vous deviner, Mᵉˡˡᵉ; vous ne pensez qu'à des secrets, vous ne parlez que de secrets, vous ne demandez que des secrets; Dieu me le pardonne! bientôt vous ne rêverez que des secrets.

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE.

Que dites-vous? Béatrice; c'eſt mon défaut; je ne ſaurois m'en corriger.

BÉATRICE.

Vous ne ſauriez!—Mᵉˡˡᵉ votre ſœur étoit auſſi un peu curieuſe, quand elle n'avoit que ſix ans, elle s'eſt pourtant corrigée: que ne ſuivez-vous ſon exemple? Votre Gouvernante, la meilleure femme du monde,—Dieu la béniſſe! vous a tant de fois repriſe de ce défaut, qu'en vérité j'en ſuis honteuſe pour vous.—Tenez, je ſuis curieuſe auſſi; mais pas tant, pas tant de beaucoup que vous: vous l'êtes au plus haut degré.

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE.

Béatrice, ma chère Béatrice, vous ſavez que je vous aime, & que je vous diſtingue de toutes les ſervantes de la maiſon; c'eſt pourquoi contentez ma curioſité.

BÉATRICE,

En vérité, Mᵉˡˡᵉ. vous m'importunez. Je vous aime trop pour gratifier votre paſſion démeſurée de vouloir apprendre des ſecrets qui n'exiſtent que dans votre imagination.—Oh! voici votre Gouvernante; il faut que je m'en aille. *Elle ſort.*

SCENE II.

La GOUVERNANTE, Mlle. CURIEUSE.

La GOUVERNANTE.

N'eſt-ce pas Béatrice, qui vient de vous quitter ?

Mlle. CURIEUSE *avec un air embarraſſé.*

Je ne ſaurois mentir, c'eſt elle.

La GOUVERNANTE.

Je ſuis ſurpriſe, Mlle, que vous recherchiez continuellement la compagnie d'une fille de chambre, au lieu de celle de votre ſœur. Que pouvez-vous apprendre avec Béatrice ? Elle eſt honnête, & même ſpirituelle, il eſt vrai.— Je ſais la raiſon, pourquoi vous tâchez de vous entretenir avec elle auſſi ſouvent, que vous pouvez.— Un ſecret vous occupe. Vous négligez vos devoirs pour chercher à ſatisfaire votre curioſité.—N'êtes-vous pas honteuſe ? Voyez votre ſœur : ſes études ſont ſa principale occupation : Vous ſavez, quel progrès elle fait dans tout ce qu'elle apprend. Que ne l'imitez-vous ?

Mlle. CURIEUSE.

Mon Dieu, ma bonne, que vous êtes ſévère !

La GOUVERNANTE.

Sévère ! — Je ne vous comprens pas, & vous ne vous comprenez pas vous-même ; je

ne

ne ſuis pas ſévère. Je ne cherche qu'à vous rendre bonne & heureuſe, & vous faites tout ce qui eſt en votre pouvoir pour vous rendre le contraire.—Je ſuis votre véritable amie, & je voudrois que vous fuſſiez moins curieuſe. La curioſité eſt votre paſſion dominante. Vous avez toutes ſortes de bonnes qualités, & ce défaut, ce ſeul défaut les gâte toutes.—Oh! Mᵉˡˡᵉ, réfléchiſſez un peu ſur votre condition. Vous ne jouiſſez d'aucun plaiſir. Vous vous tourmentez l'eſprit pour ſavoir des choſes, dans leſquelles vous n'avez aucun intérêt.

Mᵉˡˡᵉ. Curieuse.

Ma chère bonne, je ſuis honteuſe de mériter ces reproches, & en rougis.—Funeſte curioſité!—Mais, ma bonne, croyez-vous, que je me corrigerai de ce défaut?

La Gouvernante.

Vous êtes honteuſe de mériter ces reproches?—honteuſe!—Vous devez l'être.—Pourquoi donc êtes-vous ſi curieuſe? Je penſe, que la honte devroit vous engager à ceſſer de l'être.—La honte devroit faire quelque impreſſion ſur l'eſprit d'une demoiſelle de votre âge. Vous n'êtes plus enfant; vous aurez bientôt dix ans.—Vous me demandez, ſi je crois, que vous vous corrigerez de votre curioſité.—Mᵉˡˡᵉ, je vous parlerai ſincèrement & en amie: je penſe, qu'il eſt encore temps, & je ne perds pas

toute eſpérance, que mes avis & l'exemple de votre ſœur contribueront beaucoup à cela.

Mlle. Curieuse.

Oh! vous m'enchantez, ma Bonne; vous me donnez de l'eſpoir: je commençai à déſeſpérer d'être jamais guérie du vice de curioſité; mais je ſuis charmée d'entendre, que vous penſez, qu'il y a de l'eſpoir. — Maman vous aura mille obligations pour les ſoins, que vous prenez à me corriger.

La Gouvernante.

Dans mes efforts à le faire, je m'acquitte de mon devoir: c'eſt toute la reconnoiſſance, que j'ai droit d'attendre de Madame votre mère, & je ſerai aſſez récompenſée, ſi vous profitez de mes avis, & que vous imitiez votre ſœur.

Mlle. Curieuse.

Que faut-il donc, que je faſſe?

La Gouvernante.

Appliquez-vous à l'étude avec autant d'empreſſement, que vous la négligez: votre application fera inſenſiblement paſſer le goût de vouloir ſavoir tout ce que les autres diſent & font. Vous vous mettrez l'eſprit en repos, & vous ne ſerez occupée, que des ſecrets, qui ont rapport à vous.

Mlle. Curieuse.

Votre avis, ma Bonne, eſt certainement bon; cependant je ne ſaurois l'approuver en tout.

tout. Une demoiſelle doit-elle toujours avoir les yeux collés ſur un livre?

La Gouvernante.

Je ne dis pas cela, Melle; au contraire, je m'y oppoſerois moi-même, ſi vous en aviez l'envie. Il y a des momens de récréation pour délaſſer l'eſprit, & j'approuve fort, qu'une jeune demoiſelle les employe à s'amuſer & à ſe divertir. Le clavecin eſt un amuſement fort agréable, & votre petit perroquet babillard contribue auſſi à vos plaiſirs.

Melle. Curieuse.

Oh! vous donnez de très bons avis; mais il eſt difficile de les réduire en pratique.

La Gouvernante.

Difficile! vous badinez.—Pourquoi n'en faites-vous pas l'eſſai? Si une fois vous commencez, je ſuis ſûre, que vous goûterez plus de plaiſirs, que vous n'éprouvez à préſent d'inquiétude d'eſprit.—Melle, je m'entretiens trop longtemps avec vous. Je vois bien, que vous ne profiterez pas de mes leçons. Adieu. —Je vous laiſſe à vos propres réflexions. *Elle ſort avec précipitation.*

SCENE III.

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE *ſeule.*

Elle met de temps en temps la main ſur ſes yeux. Après une pauſe.

A mes propres réflexions !—Oui, c'étoient ſes dernières paroles.—Que je ſuis malheureuſe !—Une ſi bonne gouvernante !—Des avis ſi ſages !—Ne pas les écouter !—Les mépriſer !—O Dieu.—*Elle tombe dans une rêverie pendant laquelle ſa ſœur entre.*

SCENE IV.

Mᵉˡˡᵉ. SENSÉE, Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE.

Mᵉˡˡᵉ. SENSÉE.

Oh ! ma ſœur, qu'eſt-ce que je vois ? Vous paroiſſez rêveuſe. Quel accident vous eſt-il donc arrivé ?—Que ne répondez-vous ?

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE.

Hélas ! a peine le ſaurois-je. Ma gouvernante vient de me quitter bruſquement,—toute fâchée, à ce que je crois.—Oh ! je ne ſaurois continuer.—*Elle ſoupire.*

Mᵉˡˡᵉ. SENSÉE.

Ma chère ſœur, racontez-moi tout ce qui vous chagrine, & je tâcherai de vous conſoler autant qu'il ſera en mon pouvoir. Vous ſavez, que je vous aime, & que je ſuis votre amie.

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE.

Je ſais que vous l'êtes.

Mᵉˡˡᵉ. SENSÉE.

Dites-moi donc, de quoi s'agit-il?

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE.

Ma Gouvernante, comme je viens de vous le dire, m'a quittée bruſquement. Elle m'a fait un long ſermon moral ſur ma curioſité. Elle m'a dit, que je ne devrois pas tant me tourmenter l'eſprit pour ſavoir tout ce que les autres diſent & font.—Je vous proteſte, ma ſœur, que je n'ai pas mauvaiſe intention en cela.

Mᵉˡˡᵉ. SENSÉE.

Ma chère ſœur, je ne veux pas vous flatter: je vous dirai la vérité; elle ne cherche que notre bien: elle ne s'étudie qu'à nous rendre bonnes: elle s'efforce de nous inſpirer des ſentimens, qui nous feront eſtimer dans le monde, quand nous ſerons en état d'y jouer un rôle: il ne faut pas que ſes efforts ſoient inutiles; mais nous devons contribuer de toutes nos forces à les ſeconder: j'y trouve un plaiſir, que vous ne goûterez jamais, ma chère ſœur, tant que vous ſerez auſſi curieuſe, que vous l'êtes.

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE.

Je ſens parfaitement bien, tout ce que vous dites. Je ſuis jeune, & je me corrigerai de

mon défaut. Quand j'aurai douze ans comme vous, je ne ſerai plus curieuſe.

Mᵉˡˡᵉ. Sensée.

C'eſt plus que vous ne ſavez. — J'étois curieuſe auſſi; mais j'ai ceſſé de l'être, avant que j'euſſe ſept ans.—J'ai bien peur, ma chère ſœur, que vous ne vous corrigerez jamais. Vous porterez dans la ſociété ce défaut, qui vous rendra ridicule aux yeux des perſonnes ſenſées, & vous conduira infailliblement au défaut de l'indiſcrétion, ce qui vous expoſera à des brouilleries continuelles; car les perſonnes curieuſes ſont preſque toujours indiſcrètes: elles ne ſauroient garder un ſecret, même au préjudice de leur prochain.

Mᵉˡˡᵉ. Curieuse *en l'interrompant.*

Finiſſez donc, ma ſœur; votre ſermon va devenir encore plus long, que celui de ma gouvernante.—Me quitterez-vous de même?

Mᵉˡˡᵉ. Sensée.

Non, ma chère ſœur, puiſque cela vous fait de la peine. Notre Gouvernante n'a fait que ſon devoir, & ſoyez perſuadée, qu'elle n'eſt pas fâchée contre vous: elle l'eſt ſeulement de ce vous ne ſuivez pas ſes bons avis; elle vous aime & ne cherche que votre réforme.—Voici Béatrice, que nous veut-elle?

SCENE

SCENE V.

Mᵉˡˡᵉ. SENSÉE, Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE, BÉATRICE.

BÉATRICE.

Mᵉˡˡᵉ. Curieuſe, votre Gouvernante m'a envoyée pour vous dire, qu'elle voudroit vous parler.

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE.

Que veut-elle me dire? Béatrice.

BÉATRICE.

Voilà encore votre curioſité. Quand vous corrigerez-vous de ce défaut?—Vous m'interrogez, comme ſi elle m'avoit dit, ce qu'elle veut vous communiquer. Vous ſavez bien, que je ne ſuis pas ſa confidente. Allez la trouver, & vous entendrez.

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE.

Un ſermon, j'en ſuis ſûre.—Eh bien! il faut, que j'aille recevoir une morale de ſa part.—Vous êtes bien aiſe, ma ſœur, d'être ſeule avec Béatrice.—Oh! vous allez à préſent parler de tous les ſecrets, que vous ſavez.

Mᵉˡˡᵉ. SENSÉE.

Que je vous plains! ma ſœur; votre tête n'eſt pleine que de ſecrets.—Puiſſiez-vous la remplir de meilleures choſes!

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE *feſant la révérence.*

Je vous remercie de votre ſouhait.—Je n'entends

n'entends ſoir & matin que des ſermons dans cette maiſon.—Adieu, *avec un air affecté. Elle ſort.*

SCENE VI.

Melle. SENSÉE, BÉATRICE.

Melle. SENSÉE.

Eh bien! Béatrice, que penſez-vous de ma ſœur?

BÉATRICE.

Je penſe, que c'eſt dommage, grand dommage, qu'elle ait le défaut de curioſité: elle a de ſi belles qualités.

Melle. SENSÉE.

Cela eſt vrai; mais elle les gâte avec ce ſeul défaut.—Béatrice, parlons d'autres choſes. Vous m'avez fait la confidente - - - chut! Ma ſœur eſt peut-être aux écoutes: il faut, que j'aille voir. [*Elle va aux deux coins du théâtre, & regarde de tous côtés. Elle retourne à Béatrice, & toutes les deux ſe parlent à un coin: un moment après, La Curieuſe paroît à l'autre coin & écoute. A Béatrice.*] Je vous diſois donc, que vous m'aviez fait confidente, je voulois ajouter d'un ſecret; mais, comme j'avois peur, que ma ſœur ne fût pas éloignée, j'ai été bien aiſe de voir, qu'il n'y avoit pas de danger. Vous m'avez dit, que Nicholas, fils aîné du fermier Mathurin, vous aimoit,

&

& qu'il vous ſollicitoit à l'épouſer.—N'eſt-ce pas?

BÉATRICE.

Oui, Mᵉˡˡᵉ, je vous l'ai dit, & c'eſt la vérité.—Que me conſeillez-vous de faire?

Mᵉˡˡᵉ. SENSÉE.

Béatrice, vous n'y penſez pas. Je ne ſuis pas d'un âge à vous donner des avis; j'ai plutôt beſoin des vôtres. Vous devez ſavoir mieux que moi, ce que vous avez à faire.

BÉATRICE.

Non, non, Mᵉˡˡᵉ: vous avez eu une bonne éducation, & moi, je n'en ai pas. Vous n'avez que douze ans, il eſt vrai; mais votre eſprit en a vingt au moins.

Mᵉˡˡᵉ. SENSÉE *l'interrompant.*

Finiſſez Béatrice. Je n'aime pas les flatteries: vous le ſavez.

BÉATRICE.

Je le ſais, & vous demande pardon de m'être oubliée.

Mᵉˡˡᵉ. SENSÉE.

C'eſt aſſez. Vous n'avez pas beſoin de demander pardon de ce qui vous eſt échappé. Je ſais, que vous n'êtes pas flatteuſe. [*La Curieuſe entre avec précipation, & court à ſa ſœur.*

SCENE

SCENE VII.

Melle. CURIEUSE, Melle. SENSÉE, BÉATRICE.

Melle. CURIEUSE.

Ni moi non plus, ma ſœur, je vous aſſure. — Je ne vous flatterai pas de m'avoir caché, que Nicholas, fils aîné du fermier Mathurin, a ſollicité Béatrice à l'épouſer. — Voilà un ſecret, que je ne ſavois pas.

Melle. SENSÉE.

Ne vous trompez-vous pas? ma ſœur.

Melle. CURIEUSE *d'un air moqueur.*

Ne vous trompez-vous pas? — Non, ma ſœur, je ne me trompe pas. — J'ai entendu tout ce que vous avez dit. J'étois aux écoutes. — Si je ſuis curieuſe, je ſuis véridique, au moins. — N'eſt-ce pas? — Vous ne me reprocherez pas d'être menteuſe.

Melle. SENSÉE.

Non, ma ſœur; j'eſpère, que je n'aurai jamais ce reproche à vous faire; j'eſpère encore, que j'aurai l'occaſion de vous louer de votre diſcrétion. — Il eſt vrai, que vous ſavez le ſecret, que Béatrice m'a communiqué; qu'il ne ſorte jamais de votre bouche. — Le père du jeune garçon lui deſtine collette (voilà un autre ſecret) fille unique & riche du fermier Bonhomme, qui eſt très intime avec le

le fermier Mathurin, homme avare, & qui ne conſidère que l'argent.

BÉATRICE *à Mlle. Curieuſe.*

Mlle. de grace, n'en parlez pas : je n'aime pas, que le monde diſe, que je l'encourage dans ſa recherche.

Mlle. CURIEUSE.

Vous auriez mieux fait de me le dire. Je ne vous ai aucune obligation de ce que je le ſais. — Eh bien ! je tâcherai de garder ce ſecret.

Mlle. SENSÉE.

Vous tâcherez ! belle expreſſion ! Je regarde le ſecret comme déjà divulgué. — Mais, ma ſœur, avant que je vous quitte, ſouffrez, que je vous faſſe une petite queſtion : croyez-vous, qu'il n'y ait point de baſſeſſe à être aux écoutes, quand deux perſonnes s'entretiennent enſemble ? — Mais cela eſt inſéparable de la curioſité. — Venez, Béatrice ; allons-nous-en ; j'ai quelque choſe à vous dire. — Voilà encore un ſecret, ma ſœur : vous pouvez venir aux écoutes. *Elle ſortent.*

SCENE VIII.

Mlle. CURIEUSE *ſeule.*

Allez, allez ; j'en ſais un, c'eſt aſſez. — Vous vous moquez de moi, & moi, je rirai de vous. — Votre ſecret n'eſt plus un ſecret :

Jeannette,

Jeannette, la cuiſinière, en ſera inſtruite dès ce ſoir, & tout le village le ſaura le lendemain matin. — Le bon bec qu'elle a! — Pour ce coup-ci, je jouirai d'un plaiſir, qui ſera de rire aux dépens de la diſcrète Béatrice, qui m'a auſſi fait un ſermon. — Oh! oh! voici ma Gouvernante.

SCENE IX.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE.

La GOUVERNANTE.

Je viens d'apprendre, que vous avez fait une nouvelle acquiſition.

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE *avec un ſouris.*

Une nouvelle acquiſition! Point du tout; ce n'eſt qu'un ſecret.

La GOUVERNANTE.

Vous ſouriez ſans en avoir l'occaſion. Vous comprenez mon expreſſion, & ſavez très bien, ce que je veux dire. — Ne devriez-vous pas être honteuſe, Mᵉˡˡᵉ. de la manière, dont vous avez appris ce ſecret? Quoi! aller aux écoutes! j'en rougis; vous en devriez rougir vous-même. Je le pardonnerois à une payſanne; mais vous, qui avez eu, & qui avez encore une bonne éducation, vous, dont le papa eſt maître de ce village, vous — je ne ſaurois continuer, vous avilir juſqu'à aller & roder partout pour écouter; voilà ce qui m'étonne.

tonne. — Ce ne ſont pas là les promeſſes, que vous me fîtes, il n'y a pas longtemps, de tâcher de vous corriger du défaut de curioſité; mais je vois, que tous mes avis ſont inutiles. Je vous laiſſe à vous-mêmes; peut-être vous repentirez-vous de n'avoir pas ſuivi mes admonitions, ni les exemples de votre ſœur.

Mlle. CURIEUSE.

Toujours des ſermons.

La GOUVERNANTE.

Toujours des ſermons! mais pourquoi faut-il toujours vous en faire? — Votre expreſſion n'eſt pas une preuve, que vous vous corrigerez: j'en ſuis extrement fâchée, & je ne ſais, comment m'y prendre pour vous rendre ſenſible de vos torts. — Il eſt temps de finir mon ſermon, comme vous l'appelez, & d'aller ſouper. Demain j'aurai peut-être occaſion de vous faire un nouveau ſermon; car, après tout, je ne déſeſpère pas encore de vous rendre bonne & ſemblable à votre ſœur. *Elles ſortent.*

ACTE

ACTE II. SCENE I.

La GOUVERNANTE, Mlle. SENSÉE.

Mlle. SENSÉE.

Enfin, ma bonne, le ſecret eſt divulgué : ma ſœur eut l'indiſcrétion de le dire hier au ſoir à Jeannette, qui, comme vous ſavez, prend un plaiſir particulier à faire des rapports : elle n'a pas manqué de communiquer tout ce matin au boulanger, quand il a apporté du pain.

La GOUVERNANTE.

Vous me ſurprenez. --- Quoi ! votre ſœur a eu l'indiſcrétion de jaſer ? — Pauvre Béatrice, que je vous plains ! — Comment eſt-il poſſible, que votre ſœur n'ait pas prévu les conſéquences de ſon indiſcrétion ? Ne connoît-elle pas le fermier Mathurin, qui paſſe avec raiſon pour le plus avare de tout cet endroit ? Il a l'œil ſur Sibille, fille unique du fermier Bonhomme, qui eſt riche, & la pauvre Béatrice n'a que du bon ſens & de l'honnêteté. — Enfin, voilà un mariage rompu.

Mlle. SENSÉE.

Oh ! je ſuis ſûre, que Béatrice ne s'en ſoucie pas : elle eſt ſi bonne, & nous la garderons toujours avec nous.

La GOUVERNANTE.

Vous parlez fort bien, Mlle. Vos paroles montrent

montrent la bonté de votre cœur ; mais vous ne considérez pas, que, quand vous serez établie, la bonne Béatrice n'aura que son honnêteté pour la recommander, & sera obligée peut-être pendant sa vie de servir au lieu d'être servie. D'ailleurs trouvera-t-elle partout un aussi bon maître, que votre papa, & une aussi bonne maîtresse, que votre maman ?— En mariant le fils du fermier Mathurin, Béatrice auroit eu un fort honnête établissement.

Mlle. Sensée.

Ma bonne, vous raisonnez à merveilles ; mais après tout, croyez-vous que l'indiscrétion de ma sœur aura ces conséquences ?

La Gouvernante.

Je n'en doute pas. Je connois le fermier Mathurin ; il défendra à son fils de parler à Béatrice : il épiera toutes ses démarches : son garçon est un fort bon jeune homme, qui n'osera désobéir à son père : celui-ci se hâtera de lui faire épouser la fille, qui a de l'argent. Vous verrez, Mlle. si je me trompe.—Voici Béatrice.

SCENE II.

La Gouvernante, Mlle. Sensée, Béatrice.

La Gouvernante.

De quoi s'agit-il ? Béatrice.

Béatrice.

Je viens pour vous dire, que l'on a apporté

porté le petit coffret, que vous achetâtes hier pour Mᵉˡˡᵉ. Senſée.

La Gouvernante.

Béatrice, ſavez-vous, que votre ſecret eſt divulgué, & qu'il eſt ſu de tout le village?

Mᵉˡˡᵉ. Senſée.

Oui, Béatrice, il n'eſt que trop vrai. Ma ſœur a eu l'indiſcrétion de le révéler à la cuiſinière; celle-ci l'a dit au boulanger, qui n'a pas manqué de le dire à tout le monde.

Béatrice.

Oh! Mᵉˡˡᵉ. n'eſt-ce que cela? Je ne m'en ſoucie pas. Quand même je ne ſerois jamais mariée, pourvu que je ſois toujours avec vous, je ſerai heureuſe.

Mᵉˡˡᵉ. Senſée.

Vous le ſerez donc, Béatrice: vous ne me quitterez jamais; je vous le promets.

Béatrice.

Je vous remercie, Mᵉˡˡᵉ. de cette généreuſe promeſſe.

La Gouvernante *à Béatrice.*

Vous n'avez donc pas envie d'être mariée?

Béatrice.

Non certainement, tant que je ſerai avec Mᵉˡˡᵉ.

La Gouvernante.

Après tout Mᵉˡˡᵉ. Curieuſe a eu grand tort de divulguer votre ſecret.

Béatrice.

BÉATRICE.

Oh! je lui pardonne de tout mon cœur, ſi cela peut la corriger de ſa curioſité; je ne trouve, que ce défaut-là en elle.

LA GOUVERNANTE.

Béatrice, vous êtes fort bonne; mais je me ſervirai de ſon indiſcrétion pour la corriger. —Quand vous la verrez, & que vous lui parlerez ſeule, ne lui dites pas, ce que vous venez de nous dire; au contraire, prétendez, que vous êtes fâchée de ce qu'elle a communiqué votre ſecret à la cuiſinière, & qu'elle a fait manquer votre mariage: cela peut-être la corrigera; il ne faut rien épargner pour parvenir à cette fin.—J'entends, qu'elle-vient; nous vous laiſſerons ſeules. *En s'en allant, elles rencontrent Melle. Curieuſe, qui dit*: Où allez-vous? Ma bonne j'ai beſoin de vous parler.

LA GOUVERNANTE.

Voilà Béatrice: vous lui avez joué un beau tour. Adieu.

SCENE III.

Melle. CURIEUSE, BÉATRICE.

Melle. CURIEUSE.

Béatrice, ma bonne vient de me dire, que je vous ai joué un beau tour. Que veut-elle dire?

BÉATRICE.

BÉATRICE.

Là, là, là; vous ne le ſavez que trop.—Vous m'avez perdue. Votre maudite curioſité m'a fait manquer un établiſſement honnête.—Oh! je pleurerois preſque de chagrin.

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE.

Quoi! ma curioſité vous a fait manquer un établiſſement? Vous me ſurprenez.

BÉATRICE.

Il n'eſt que trop vrai.—Vous aurez toujours votre curioſité à vous reprocher. Je devine aiſément les conſéquences de votre indiſcrétion.—Vous connoiſſez trop bien le fermier Mathurin. Je ſuis une pauvre fille: il ne conſentira jamais, que j'épouſe ſon fils, qui dans un an ſera en majorité.—Oh! Mᵉˡˡᵉ.— *Elle affecte de pleurer, en ſe couvrant les yeux de ſon mouchoir.* Je ſuis perdue. *Elle ſe jète dans un fauteuil*

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE *ſe jetant à ſon cou.*

Oh! ma chère Béatrice, ma chère Béatrice, ne pleurez pas: je ſuis bien fâchée, bien fâchée, en vérité, de la faute, que j'ai faite.

BÉATRICE *toujours en pleurant.*

Il eſt trop tard, il eſt trop tard. Oh! je ſuis perdue.

La CURIEUSE.

Calmez-vous donc.—Mon indiſcrétion à dire

dire votre secret n'aura pas les conséquences, que vous vous imaginez. — Voici ma gouvernante. *Béatrice se lève.*

SCENE IV.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE, BÉATRICE.

La GOUVERNANTE.

Que vois-je ? Quoi ! Béatrice en pleurs !

Mᵉˡˡᵉ. CURIEUSE.

Oh ! je suis confuse.

La GOUVERNANTE.

Vous avez raison de l'être, Mᵉˡˡᵉ. : voilà le fruit de votre curiosité. — La pauvre Béatrice a manqué un établissement, & c'est vous, c'est vous, qui en êtes la cause. Quelle réparation pouvez-vous faire à cette pauvre honnête fille ? — Je viens d'apprendre, que le fermier Mathurin a expressément défendu à son fils de jamais parler à Béatrice & qu'il est déterminé à lui faire épouser en moins d'un mois la fille du fermier Bonhomme. — Oh ! Mᵉˡˡᵉ. rougir de votre faute, n'est pas assez ; il faut absolument vous en corriger.

BÉATRICE.

Si Mᵉˡˡᵉ. fait cela, je lui pardonnerai, de tout mon cœur, la faute, qu'elle a faite.

La GOUVERNANTE.

Allez, Béatrice : dites à Mᵉˡˡᵉ. Senfée, que je serai avec elle en peu de temps.

BÉATRICE.

J'y vais, Madame. *Elle sort.*

SCENE V.

La GOUVERNANTE, Mlle. CURIEUSE.

La GOUVERNANTE.

Voyez-vous, Mlle. le bon cœur de Béatrice? Elle vous pardonnera la faute, que vous avez faite, si vous vous corrigez.

Mlle. CURIEUSE.

Oui, ma bonne, ma chère bonne, je me corrigerai; je vous le promets.

SCENE VI.

La GOUVERNANTE, Mlle. SENSÉE, Mlle. CURIEUSE.

Mlle. SENSÉE *courant.*

Oh! ma bonne, je vous cherchois.

La GOUVERNANTE.

Pourquoi? Mlle.

Mlle. SENSÉE.

Pour vous dire, que ce que vous avez dit du fermier Mathurin, n'eſt que trop vrai, & que le mariage de Béatrice eſt rompu.

La GOUVERNANTE.

C'eſt ce que je viens de dire à votre ſœur.

Mlle. CURIEUSE, *avec confuſion.*

Oh! ma ſœur, pardonnez-moi auſſi. Je viens

viens de promettre à ma bonne, que je ne ferai jamais curieuſe : je ſuis ſûre, que je garderai ma promeſſe.

La Gouvernante.

Je le crois, ma chère ; parce que je ſais, que vous êtes ſincère.—Venez, Mlle. Senſée, & vous, Mlle. Curieuſe : allons à nos exercices.—Que le ciel nous préſerve de la mauvaiſe curioſité ! *Elles ſortent.*

MORALE.

La Bonne Mère.

Sophie, quelle morale pouvez-vous tirer de ce drame ?

Sophie.

Elle eſt très évidente ; qu'il faut éviter le vice d'une curioſité immodérée.

La Bonne Mère.

Vous avez raiſon ; mais que penſez-vous de Béatrice ?

Lady Sophie.

Oh ! Maman, je voudrois, que nous euſſions une telle Béatrice chez nous : j'admire ſon bon cœur.

La Bonne Mère.

Vous, Mathilde, que penſez-vous de Mlle. Curieuſe.

Lady Mathilde.

Je penſe, qu'elle a joué un très méchant

rôle & me ſouviens encore de ſon ſolilogue. —" Allez, allez, dit-elle, je ſais un ſecret, c'eſt aſſez. Vous vous moquez de moi, & moi, je rirai de vous.—Votre ſecret n'eſt plus un ſecret: Jeannette, la cuiſinière, en ſera inſtruite dès ce ſoir, & tout le village le ſaura le lendemain matin."

La Bonne Mère.

Je ſuis bien aiſe, mon enfant, que vous vous ſouveniez de cela. J'eſpère, que vous n'imiterez jamais Melle. Curieuſe dans ſa curioſité.—Allons-nous-en, mes enfans; je vous raconterai des traits hiſtoriques & des anecdotes concernant le ſecret.

TRAITS HISTORIQUES,

ET

ANECDOTES CONVENABLES.

UN ancien philoſophe a mis le ſecret au rang des myſtères les plus ſaints. Les myſtères étoient des fêtes, qui ſe célébroient en l'honneur de la Déeſſe Cérès ; & comme on y gardoit extrêmement le ſecret, on a donné le nom de myſtère à tout ce qui eſt caché.

Les grands généraux ont toujours été perſuadés, que les meilleures réſolutions ſont celles, qui ne viennent pas à la connoiſſance des ennemis. Démétrius, fils d'Antigone le grand, demandoit à ſon père, quel jour il combattroit ? " Avez-vous peur, lui dit-il, de ne pas entendre la trompette ?"

Un capitaine de Pierre III. roi d'Arragon, lui fit une demande indiſcrète : " Si je ſavois, lui répondit ce prince, que ma chemiſe fût la moindre de mes penſées, je la brûlerois."

Un général d'armée étoit en marche pour quelque expédition importante. Un officier le pria de lui dire, quel étoit ſon deſſein. Ce général, au lieu de lui répondre, lui demanda : Si en cas qu'il le lui apprît, il n'en

diroit rien à perſonne? L'officier lui ayant proteſté que non, le général lui répondit, qu'il avoit, auſſi bien que lui, le talent de ſavoir garder un ſecret. Cette ſage réponſe fit taire l'officier curieux.

Ceux qui ont fait aux femmes l'injuſtice de croire, qu'elles étoient incapables de garder un ſecret, peuvent ſe rappeler cette anecdote de l'hiſtoire d'Athènes. Pluſieurs Athéniens méditoient en ſecret de délivrer leur patrie du joug de la tyrannie. Une femme nommée *Lionne*, étoit du nombre des conjurés. Le tyran en eſt inſtruit; il la livre aux tortures, pour connoître ſes complices. Cette femme ſupporte les tourmens les plus cruels; & commençant à ſe méfier de ſes propres forces, ſe coupe elle-même la langue, de peur que ſon ſecret ne lui échappe. Après l'expulſion des tyrans, les Athéniens, pleins de reconnoiſſance pour cette femme, érigèrent en ſon honneur une ſtatue de lionne ſans langue: ils mirent ſur la baſe de la ſtatue: *La vertu a triomphé du ſexe.*

On a loué l'adreſſe, avec laquelle le jeune Papirius ſut dérober ſon ſecret aux preſſantes ſollicitations d'une mère qui le chériſſoit. Son père, ſénateur de Rome, l'avoit un jour mené au ſénat, où on délibéroit des affaires les plus importantes. A ſon retour, ſa mère lui demanda, ce qui s'étoit paſſé au ſénat. Le jeune Papirius lui répondit, qu'il avoit été défendu d'en parler. Cette réponſe, comme

comme on le penſe bien, ne fit qu'augmenter la curioſité de cette femme : elle employa les moyens les plus preſſans pour obtenir ce qu'elle déſiroit.

Son fils, vivement preſſé, crut devoir la ſatisfaire par un menſonge adroit. Il lui dit, qu'on avoit délibéré s'il ſerait plus utile à la republique de donner deux femmes à un mari, que d'accorder deux maris à une femme. L'épouſe du ſénateur, inquiète ſur cette prétendue délibération, courut auſſitôt communiquer ſes craintes aux autres dames Romaines.

Le lendemain elles ſe préſentèrent à la porte du ſénat, dirent tout haut, qu'il falloit plutôt accorder deux maris à une femme, & qu'on ne devoit rien conclure ſans les entendre. Les ſénateurs, ne comprenant rien aux demandes de ces femmes attroupées, le jeune Papirius, les tira de peine, en leur racontant, de quelle manière il lui avoit fallu éluder la curioſité de ſa mère. On loua ſa prudence à garder le ſecret ; mais il fut réſolu, qu'à l'avenir aucun jeune homme n'auroit l'entrée du ſénat, excepté le jeune Papirius.

C'eſt un dépôt bien dangereux pour un ſujet, que le ſecret de ſon maître. Le poëte Philippide, favori de Lyſimachus, un des ſucceſſeurs d'Alexandre le Grand, interrogé par ſon prince, ce qu'il déſiroit le plus ?

" Tout ce qui vous plaira, seigneur, lui dit-il, à la réserve de votre secret."

Des courtisans disoient au favori d'un prince, & son confident: " Qu'y a-t-il de nouveau, & que vous a dit le roi aujourd'hui? car il ne se fie qu'à vous." — " Pourquoi donc, leur répondit-il, me demandez-vous ses secrets."

LA BIENFESANTE.

DEFINITION.

La Bonne Mère.

MATHILDE, dites-moi, qu'eſt-ce que la bienfeſance?

Lady Mathilde.

Maman, je crois, que la bienfeſance eſt un déſir de faire du bien à notre prochain.

La Bonne Mère.

C'eſt quelque choſe, ma fille; mais ce n'eſt pas aſſez. Et vous, Sophie, que dites-vous?

Lady Sophie.

Je dis, que la bienfeſance eſt non ſeulement un déſir de faire du bien; mais elle renferme l'action même de faire du bien.

La Bonne Mère.

Vous avez raiſon, mon enfant: le déſir ſeul de faire du bien, quand il eſt en notre pouvoir, ſeroit plutôt dureté. Je vois un pauvre: j'ai le moyen de lui faire du bien: je ne le fais pas: je ne ſuis ni bienfeſante, ni charitable. Le plus grand avare peut avoir le déſir infructueux de faire du bien. --- Je vous dirai donc, mes enfans, ce que je penſe de la bienfeſance: c'eſt une vertu, qui naît de l'amour de l'humanité, & nous fait contri-

buer, autant qu'il eſt en nous, au bonheur de nos ſemblables. Obſervez, mes enfans, qu'il y a une différence entre la bienfeſance & la bienveillance: la première eſt ce que l'acte eſt au déſir. Une perſonne, qui veut du bien au genre humain, a de la bienveillance; mais celle, qui joint le déſir de faire du bien à la pratique, a de la bienfeſance.

DRAME.

LA BIENFESANTE.

ACTRICES.

La GOUVERNANTE.
Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE.
Mᵉˡˡᵉ. COLIFICHET, *ſa ſœur.*
GERTRUDE, *fille de chambre.*

ACTE. SCENE I.

Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE, GERTRUDE.

Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE.

EH bien! Gertrude, avez-vous vu la pauvre veuve?

GERTRUDE.

Oui, Mᵉˡˡᵉ. elle vous rend mille graces pour le ſecours, que vous lui avez procuré.

Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE.

Bagatelle, Gertrude ; je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de l'aider davantage. --- La pauvre femme ! que je la plains avec ſes deux petits enfans ! Gertrude, quand vous la verrez, dites-lui, que je ferai, tout ce qui ſera en mon pouvoir, pour lui procurer quelque petit ſecours. J'engagerai Maman auſſi à contribuer quelque choſe : je ſuis ſûre, qu'elle ne manquera pas de le faire : elle m'accorde, comme vous ſavez, deux chelins par ſemaine, qui ſeront pour la pauvre femme, vous pouvez lui dire.

GERTRUDE.

Oh ! Mᵉˡˡᵉ. que vous êtes bonne ! Le ciel vous bénira. Mais après tout, pourquoi donneriez-vous tout votre argent à cette femme ? N'avez-vous pas quelquefois beſoin de petits colifichets ? Votre ſœur en eſt ſi folle.

Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE.

Gertrude, vous n'y penſez pas. Ne ſavez-vous pas, que mon papa & ma maman ne me les refuſent pas, quand j'en ai envie. Mais pourquoi aurois-je beſoin de telles bagatelles ? Non, Gertrude, le plus grand plaiſir pour moi eſt de faire du bien. Si ma ſœur eſt folle de colifichets, faut-il, que je l'imite en cela ?

GERTRUDE.

Oh ! vous avez certainement raiſon, & j'ai eu tort de vouloir vous empêcher de faire du bien.

Mˡˡᵉ. Bienfesante.

Gertrude, ne parlez pas de cela : vous ne l'avez pas fait par un mauvais principe. Je connois votre bon cœur.

Gertrude.

Certainement pas, Mˡˡᵉ, je vous assure. J'approuve votre bienfesance, & vous me donnez un très bon exemple à suivre ; je le suivrai, soyez sûre, & dès aujourd'hui je commencerai à donner à la pauvre veuve la quatrième partie de mes gages.

Mˡˡᵉ. Bienfesante.

Je ne veux pas vous en dissuader ; mais vous n'êtes pas dans mon cas. Vous n'avez point de fortune à espérer, & vous êtes pauvre vous-même. Mon papa & ma maman sont riches, & il y a apparence, qu'ils ne dépenseront pas, ce qu'ils ont amassé par leur économie. Presque toute leur fortune est dans les fonds : ils n'en retirent pas toute la rente ; par conséquent leur fortune s'accroît de jour en jour. Vous, Gertrude, ne gagnez pas trop pour vous priver d'une partie de vos gages. Il est vrai, tant que vous serez ici, vous ne manquerez jamais ; mais mon papa & ma maman peuvent mourir ; dans ce cas, que deviendriez-vous ? On mettroit ma sœur & moi sous la garde d'un tuteur, & la pauvre Gertrude seroit obligée d'aller chercher une condition ailleurs.

Gertrude,

GERTRUDE.

Je ne m'en inquiète pas. La providence aura toujours ſoin de moi, & la vertu me procurera toujours des amis.

Mlle. BIENFESANTE.

J'eſpère que vous ne manquerez jamais. — Voici ma gouvernante.

SCENE II.

La GOUVERNANTE, Mlle. BIENFESANTE, GERTRUDE.

La GOUVERNANTE.

Mlle. je viens d'avoir une ſcène divertiſſante avec votre ſœur.

Mlle. BIENFESANTE.

De quoi s'agiſſoit-il? ma bonne.

La GOUVERNANTE.

Il ne s'agiſſoit que de quelques petites bagatelles. — Gertrude, laiſſez-nous ſeules. Allez trouver Mlle. Colifichet pour la conſoler. --- La pauvre enfant a beſoin de conſolation.

GERTRUDE.

J'y cours, Madame. *Elle ſort.*

SCENE

SCENE III.

La GOUVERNANTE, Mlle. BIENFESANTE.

La GOUVERNANTE.

Je ſuis bien aiſe d'être ſeule avec vous. Quoique Gertrude ſoit une très bonne fille, je ne veux cependant pas lui communiquer les défauts de votre ſœur.

Mlle. BIENFESANTE.

Ma ſœur ne ſe corrigera-t-elle donc jamais de ſa paſſion pour les colifichets?

La GOUVERNANTE.

Oh! elle en eſt folle.---Si ſa paſſion ne s'étendoit pas plus loin, qu'à de petits colifichets, il n'y auroit pas tant de mal; mais elle appèle de ce nom tout ce qu'elle voit dans les boutiques des bijoutiers. Ce matin, en paſſant près d'une boutique, elle a vu un vilain ſapajou empaillé, oh! ma bonne, m'a-t-elle dit, en m'arrêtant, le beau colifichet! elle m'a propoſé de l'acheter. Mlle. lui ai-je dit, ce n'eſt pas un colifichet. Ne voyez-vous pas, que c'eſt un vilain petit ſinge. N'importe, a-t-elle dit, achetez-le, nous le mettrons dans un coin de la cheminée, & quand nous en verrons un ſecond, nous l'acheterons, & le mettrons dans l'autre coin.

Mlle.

Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE.

Eſt-il poſſible? ma bonne: vous me ſurprenez. En vérité, je ne croyois pas, que l'amour des colifichets eût pu réduire ma ſœur à un tel excès pour des bagatelles.

La GOUVERNANTE.

Il n'eſt cependant que trop vrai.—Mais, Mᵉˡˡᵉ. parlons d'autres choſes plus agréables. J'ai entendu dire, que vous aviez procuré du ſecours à une pauvre veuve avec deux enfans.

Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE.

Oh! ma bonne, ne parlez pas de cela.

La GOUVERNANTE.

Eh! pourquoi n'en parlerois-je pas? J'approuve votre action.

Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE.

Oui, ma bonne; puiſque vous le ſavez, je ne le nierai pas. Ne vaut-il pas mieux employer mon argent à faire des actions charitables, qu'à acheter des ſapajous?

La GOUVERNANTE.

Vous avez raiſon, & parlez comme une demoiſelle raiſonnable. Tâchez d'engager votre ſœur à imiter votre exemple.

Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE.

Je le ferai, la première fois que je lui parlerai. C'eſt une bonne fille. Outre cela, elle n'eſt pas opiniâtre.—Mais, ma bonne, qu'en

qu'en penſez-vous? y auroit-il du mal, ſi vous me ſecondiez?

LA GOUVERNANTE.

Point du tout. Soyez ſûre, Mlle, que je vous ſeconderai.---Je vais ſur le champ lui dire de venir vous parler.

Mlle. BIENFESANTE.

Oh! ma bonne, combien d'obligations ne vous ai-je pas? Si nous pouvons réuſſir à guérir ma ſœur de ſa folle paſſion pour les colifichets, je penſerai, que je ſuis la plus heureuſe des filles.

LA GOUVERNANTE.

Vous le ſerez, je l'eſpère, & je cours. *Elle ſort avec précipitation.*

SCENE IV.

Mlle. BIENFESANTE *ſeule.*

La bonne gouvernante! elle ne s'étudie qu'à nous rendre bonnes, & je me flatte, qu'elle réuſſira. Je puis répondre pour moi-même: je pourrois preſque le faire pour ma ſœur; elle a de très bonnes diſpoſitions: ma gouvernante ſaura les tourner à profit. J'ai deux ans plus que ma ſœur: cela fait une différence. A ſon âge j'aimois auſſi à m'amuſer; quand elle aura deux ans de plus, elle ne ſera plus la même. Oh! la voici.

SCENE

SCENE V.

Mlle. BIENFESANTE, Mlle. COLIFICHET.

Mlle. COLIFICHET *entre en courant.*

Oh! ma ſœur, le beau ſapajou, que ma bonne a acheté ce matin pour moi!

Mlle. BIENFESANTE.

Quoi! un ſinge! quel plaiſir pouvez-vous avoir avec un tel animal? Il ne fait que ſauter & cabrioler.

Mlle. COLIFICHET.

Point du tout: il eſt empaillé; nous l'avons mis dans un coin de la cheminée, juſqu'à ce que nous en trouvions un autre, pour le mettre dans l'autre coin. Papa & maman n'y ont pas contribué: c'eſt avec mon argent, que ma bonne l'a acheté.

Mlle. BIENFESANTE.

Ma ſœur, ne pourriez vous pas employer votre argent à quelque choſe de mieux? N'avez-vous jamais vu des pauvres? Voilà les colifichets, que vous devriez chérir. Quel plaiſir pouvez-vous avoir à contempler des figures hideuſes? Oh! ma ſœur, combien je vous plains de ne pas goûter de vrais plaiſirs!

Mlle. COLIFICHET.

Que voulez-vous, que je faſſe de l'argent, que papa & maman me donnent par ſemaine?

Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE.

Ce que je voudrois, que vous en fissiez? Je vous le dirai, ma chère sœur, non pas pour me louer; mais pour vous inspirer quelque goût pour la bienfesance, & vous y trouverez plus de plaisir, qu'à contempler votre papajou.

Mᵉˡˡᵉ. COLIFICHET.

Oh! ma sœur, dépêchez-vous de me le dire; il me tarde de le savoir.

Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE.

Eh bien! ma sœur, je vais vous le dire: il y a dans notre voisinage une pauvre veuve avec deux enfans, qui meurent presque de faim. Au lieu de dépenser votre argent à acheter des choses inutiles, donnez-en la moitié à la pauvre femme; vous goûterez un plaisir, que tous les papajous du monde ne sauroient vous procurer.

Mᵉˡˡᵉ. COLIFICHET.

Un plaisir, que tous les papajours du monde ne sauroient me procurer! avez-vous vu le mien?

Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE.

Je n'ai pas besoin de le voir; c'est un vilain animal.

Mᵉˡˡᵉ. COLIFICHET.

Là, là; nous ne nous accordons pas.

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. Bienfesante.

Ma ſœur, vous ne m'avez pas dit, ce que vous voulez faire pour la pauvre vieille veuve.

Mᵉˡˡᵉ. Colifichet.

Si vous lui faites du bien, quelle néceſſité y a-t-il pour moi de faire de même ?

Mᵉˡˡᵉ. Bienfesante.

Ecoutez, ma ſœur ; vous ſavez que je n'ai que deux chelins par ſemaine ; je les donne à cette femme : donnez-lui-en un : elle eſt fort économe ; vous aiderez à la ſauver de la miſère, & ſes enfans auſſi. Elle gagne quelque petite choſe par ſon travail : ſi vous contribuez un peu à l'aſſiſter, vous ſerez l'action la plus généreuſe.

Mᵉˡˡᵉ. Colifichet.

Ma ſœur, je ſuivrai votre exemple ; au lieu d'un chelin, je lui donnerai les deux, que j'ai par ſemaine.---Heureuſe, ma ſœur, que vous m'ayez ouvert les yeux ſur ma ſotte paſſion pour des bagatelles.---Adieu apajou, je vous jeterai par la fenêtre dans l'inſtant.

Mᵉˡˡᵉ. Bienfesante.

Non, ma ſœur ; ne ſoyez pas ſi précipité e conſultez notre bonne ; elle vous donnera d e avis ſalutaires.---La voici, qui vient.

SCENE

SCENE VI.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE, Mᵉˡˡᵉ. COLIFICHET.

Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE.

Oh! ma bonne, vous venez fort à propos. Ma ſœur n'aime plus les ſapajous; elle offre de donner à la pauvre veuve les deux chelins, qu'elle a par ſemaine.

La GOUVERNANTE.

J'en ſuis ravie, Mᵉˡˡᵉ. Colifichet. Eſt-il bien vrai?

Mᵉˡˡᵉ. COLIFICHET.

Oui, ma bonne, je vous le promets. Je n'ai point d'argent à préſent: je l'ai dépenſé pour acheter le vilain apajou: je viens de dire à ma ſœur, que je le jeterai par la fenêtre.—Ma bonne, ſamedi prochain, quand je recevrai mes deux chelins, je vous les donnerai; comptez là-deſſus: c'eſt une choſe décidée.—Oh! ma ſœur, combien d'obligations ne vous ai-je point de m'avoir fait voir mon erreur.

Mᵉˡˡᵉ. BIENFESANTE.

Vous ne m'avez aucune obligation: j'ai fait mon devoir, & je ſuis charmée, que vous ayez profité de mes avis. Vous vous procurerez un plaiſir ſolide à aider une perſonne, qui a tant beſoin d'être aidée. C'eſt une honnête femme, qui fait tout ce qu'elle peut

peut pour gagner ſa vie ; mais elle eſt infirme, & trop foible pour travailler du matin au ſoir. Ses enfans ont beſoin d'une partie de ſon temps.

La GOUVERNANTE.

Heureux changement ! Quelle obligation ne vous ai-je pas, Mᵉˡˡᵉ. Bienfeſante, d'avoir fait mon office ?

Mᵉˡˡᵉ. COLIFICHET.

Je vous ſuis redevable, ma bonne, & vous rends grace, ma ſœur, de la métamorphoſe, que vous avez opérée en moi. Ne m'appelez plus colifichet ; mais, de grace donnez-moi le nom de bienfeſante : je tâcherai de le mériter.

La GOUVERNANTE.

Allons Mᵉˡˡᵉ. Bienfeſante l'ainée, & vous, Mᵉˡˡᵉ. Bienfeſante la cadette. — Pauvre apajou ! que deviendrez-vous ? *Elles ſortent.*

MORALE.

La Bonne MÈRE.

Eh bien ! Mathilde, qu'avez-vous remarqué dans le caractère de Mᵉˡˡᵉ. Bienfeſante ?

Lady MATHILDE.

Qu'elle l'a très excellent. Elle ne ſe contente pas d'être bienfeſante, & de donner tout ſon argent à la pauvre femme ; mais elle voudroit même, que ſa bienfeſance fût

inconnue

inconnue à sa gouvernante. Gertrude est sa confidente en cela, & c'est elle, qui remet l'argent à la veuve.

La Bonne Mère.

Votre observation est très juste, ma fille: elle voudroit joindre le secret à la bienfesance. La charité perd la moitié de son prix, quand elle cherche à se faire connoître. — Et vous, Sophie, quelles sont les réflexions, que vous avez faites?

Lady Sophie.

Quoique je fusse d'abord très mécontente de Mlle. Colifichet; il faut pourtant, que je la loue de sa promptitude à suivre l'exemple de Mlle. Bienfesante. La docilité est le triomphe de la raison. Elle prouve la bonté de son cœur. Sa passion pour des bagatelles ne semble être que l'effet de son âge; mais enfin elle se soumet, sans beaucoup raisonner, aux avis de sa sœur.

La Bonne Mère.

Je suis charmée, mes enfans, que vous entriez si bien dans l'esprit de ce drame, & que vous en compreniez si bien la morale.

Lady Mathilde.

Maman, voulez-vous me permettre d'ajouter une autre réflexion?

La Bonne Mère.

De tout mon cœur, mon enfant, parlez.

Lady

Lady Mathilde.

Je suis sûre, que Gertrude, la bonne fille de chambre, est fort bienfesante aussi de donner à la pauvre veuve du quatrième partie de ses gages.

La Bonne Mère.

Mathilde, votre observation est très juste: sa bienfesance excède même celle de Mlle. Bienfesante; parce que la première donne le fruit de son travail, & ce qu'il lui est nécessaire, & que l'autre ne donne que son superflu; mais l'une & l'autre sont très louables.

Lady Sophie.

Maman, j'ai fait une autre observation.

La Bonne Mère.

Sophie, communiquez-la-moi.

Lady Sophie.

Quand Mlle. Bienfesante dit à Gertrude de ne se pas priver d'une partie de ses gages; parce que son papa & sa maman peuvent mourir, & que dans ce cas l'on mettroit sa sœur & elle sous la garde d'un tuteur, ce qui obligeroit la pauvre femme de chambre à aller chercher une condition ailleurs, elle répond fort ingénument, qu'elle ne s'en inquiète pas, & que la providence aura toujours soin d'elle.

La Bonne Mère.

Je suis charmée, mes enfans, de vos observations.

ſervations. — Faites du bien quand il ſera en votre pouvoir. La bienfeſance vous procurera toujours les bénédictions du ciel & des malheureux : vous goûterez en même temps le plaiſir inexprimable d'avoir fait du bien.

Lady SOPHIE.

Maman, ce drame nous propoſe un bon exemple à ſuivre, & je le ſuivrai.

Lady MATHILDE.

Et moi auſſi, maman : tout l'argent que vous aurez la bonté de me donner, ſera employé à faire du bien.

La Bonne MÈRE.

Je ſuis charmée de voir, que vous ayez profité de l'exemple de Mᵉˡˡᵉ. Bienfeſante. Je vous procurerai les occaſions de faire du bien. --- Sophie, voici une guinée pour vous; en voici une autre pour vous, Mathilde.

Lady SOPHIE.

Vous entendrez, quel uſage j'en ferai.

Lady MATHILDE.

Et quel uſage j'en ferai auſſi. — Maman, j'ai encore une queſtion à vous faire, la bienfeſance eſt-elle bien rare ?

La Bonne MÈRE.

Non, mon enfant ; elle ne l'eſt pas tant, que vous pouvez vous imaginer. Si vous ſaviez, ce qui ſe paſſe, même aujourhui dans le monde, tout corrompu qu'il eſt, vous

ſeriez

feriez convaincue, que la Bienfeſance n'eſt pas encore hors de mode. On trouve encore des exemples, ſemblables aux traits hiſtoriques & aux anecdotes, que je vais vous rapporter.

D TRAITS

TRAITS HISTORIQUES,

ET

ANECDOTES CONVENABLES.

L'EVEQUE Didier rapportoit à Thibaut, roi d'Auſtraſie, une groſſe ſomme, prêtée aux habitans de Verdun: il ne voulut pas la reprendre: " Nous ſommes trop heureux, dit-il au prélat, vous de m'avoir procuré l'occaſion de faire du bien, & moi de ne l'avoir pas laiſſé échaper."

Un des tréſoriers d'Alphonſe le grand, roi d'Arragon, venoit de lui apporter dix mille écus d'or, ſomme très conſidérable alors. Un courtiſan, qui ne croyoit pas être entendu du prince, dit à quelqu'un: " Voilà une ſomme, qui me rendroit heureux pour toute ma vie." — " Soyez-le, lui dit le roi, en la lui donnant."

L'empereur Tite étant un ſoir avec ſes amis, ſe reſſouvint, que ce jour-là il n'avoit fait de bien à perſonne; pénétré de douleur, il s'écria: " Ah! mes amis, ce jour eſt perdu pour moi."

On reprochoit à un ſeigneur Anglois le ſoin ſcrupuleux, qu'il prenoit d'enrichir ſes vaſſaux, & de ne pas les retenir dans la crainte & dans la ſoumiſſion. " Oh! répondit-il,

pondit-il, ſi je voulois plus de reſpect de mes vaſſaux, je ſais, comme vous, que la misère a la voix humble & timide; mais je veux leur bonheur, & je rends grace au ciel, puiſque leur inſolence m'aſſure maintenant, qu'ils ſont plus riches & plus heureux.

Un paroiſſien étoit allé voir ſon curé au plus fort de l'hiver, & remarquant, qu'aucune de ſes chambres étoit tapiſſée, il lui demanda, pourquoi il n'avoit point fait tapiſſer ſes murailles pour ſe garantir de la rigueur du froid? Le bienfeſant paſteur, lui montrant deux pauvres dont il prenoit ſoin, répondit: "J'aime mieux revêtir ces pauvres, que mes murailles."

Léopold, duc de Lorraine, étoit un prince bienfeſant. Un de ſes miniſtres lui repréſentoit, que ſes ſujets le ruinoient. "Tant mieux, répondit Léopold, je n'en ſerai que plus riche, puiſqu'ils ſeront heureux."

Une autre fois on lui feſoit le récit de quelques avantages, qu'un ſouverain venoit de faire à ſes peuples. "Il le devoit, répondit le duc: je quitterois demain ma ſouveraineté, ſi je ne pouvois faire du bien."

Un gentilhomme qui ne lui avoit jamais rien demandé, quoiqu'il fût dans le beſoin, jouoit avec lui, & gagnoit beaucoup. "Vous jouez bien malheureuſement," dit-il au prince. — "Jamais, repartit Léopold, la fortune ne m'a mieux ſervi; mais je devois ſeul m'en appercevoir!"

Un étranger qu'il avoit renvoyé dans ſa patrie, comblé de bienfaits, oſa lui manquer. On en parla au prince, qui dit avec bonté : " Je ne dois pas lui faire un reproche de ſon ingratitude, puiſque je ne l'ai obligé que pour moi."

Un magiſtrat attendoit, que Léopold ſortît de ſon appartement, pour lui demander un emploi, dont on venoit de diſpoſer en faveur d'un autre. Le duc, voulant ſauver le déſagrément d'un refus au ſolliciteur, l'interrompit au milieu de ſon compliment, & lui dit : " Soyez content, Monſieur, votre ami vient d'obtenir la charge, que vous venez me demander pour lui."

Le ſire de la Rivière, chambelan & favori de Charles V. roi de France, s'entretenoit avec ce prince ſur le bonheur de ſon règne : " Oui, lui dit le monarque, je ſuis heureux, parce que j'ai la puiſſance de faire du bien aux autres."

Le duc de Montmorenci, qui fut décapité à Toulouſe, aimoit à répandre des bienfaits. Ce ſeigneur, voyageant en Languedoc, apperçut dans un champ quatre laboureurs, qui dinoient à l'ombre d'un arbre. " Approchons-nous de ces bonnes gens, dit-il à ceux qui le ſuivoient, & demandons-leur, s'ils ſe croient heureux." Trois répondirent, que bornant leur félicité à certaines commodités de leur condition, que Dieu leur avoit données,

nées, ils ne ſouhaitoient rien autre choſe dans le monde.

Le quatrième avoua franchement, qu'une choſe manquoit à ſon bonheur : c'étoit de pouvoir acquérir un héritage, que ſes ancêtres avoient poſſédé. — " Et ſi vous aviez cet héritage, dit M. de Montmorenci, ſeriez-vous content ? " — " Autant que je le puis être, répondit le payſan. — " Combien vaut-il ? " demanda le duc. — " Deux mille francs, " répondit le payſan. — " Qu'on les lui donne, reprit le duc, & qu'il ſoit dit, que j'ai rendu un homme heureux en ma vie.

L'empereur Charles IV. inſtruit qu'un de ſes officiers, ſéduit par l'argent des ennemis, méditoit de l'aſſaſſiner ou de l'empoiſonner, le fit venir & lui dit : " J'ai appris avec peine, que vous n'aviez pas le moyen de marier votre fille, qui eſt déjà grande ; tenez, voilà mille ducats pour ſa dot. " On peut juger de la ſurpriſe de ce traître, qui alla auſſitôt ſe dégager de ſa promeſſe criminelle.

Un pauvre demandant l'aumone à un ſoldat, lui diſoit : " Donnez-moi quelque choſe pour l'amour de Dieu, & je prierai pour vous. " Le ſoldat lui donna quelques pièces de monnoie, & lui dit : " Prenez, & priez Dieu pour vous-même : je ne prête pas mon argent à uſure. "

Un mortel bienfeſant eſt la plus fidèle image de la divinité, qui veut le bonheur des hommes. Les Scythes, pourſuivis par

Alexandre juſqu'au milieu des bois & des rochers, qu'ils habitoient, dirent à ce conquérant, qui vouloit paſſer pour le fils de Jupiter Ammon : " Tu n'es pas un Dieu, puiſque tu fais du mal aux hommes."

La Bienfeſance, dans un prince, doit être réglée par une économie ſage & raiſonnée. Le roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, ſurnommé le *Bienfeſant*, nous offre entre autres ce modèle de bienfeſance économique. Ce prince avoit donné aux magiſtrats de la ville de Bar dix mille écus, qui devoient être employés à acheter du blé, lorſqu'il étoit à bas prix, pour le revendre aux pauvres à un prix médiocre, quand il étoit monté à un certain point de cherté. Par cet arrangement la ſomme augmenta toujours, & bientôt elle fut répartie ſur d'autres endroits de la province.

Tamerlan, étant en Syrie avec ſon armée victorieuſe, un pauvre homme trouva, par haſard, au milieu de ſon champ, qu'il labouroit, un vaiſſeau plein de monnoie d'or. Il fut obligé de le porter au conquérant ; parce que les tréſors cachés, étant découverts, appartiennent de droit au ſeigneur du lieu. Tamerlan, ayant fait vider le vaiſſeau, s'enquit de ceux, qui étoient auprès de lui, ſi dans cette monnoie ils remarquoient l'effigie de quelques uns de ſes ancêtres ? " Toutes ces pièces ſont Romaines," lui répondit-on. —" Cela étant, dit-il, en ſefant rendre le

trésor au laboureur, gardons-nous d'ôter à ce pauvre homme, ce qui semble lui avoir été envoyé de Dieu."

Un jeune ecclésiastique d'un grand mérite, & d'un savoir profond, mais sans emploi, prêcha, un jour, dans la cathédrale de Worcestre, en présence de l'évêque, qui étoit le docteur Hough. Le prédicateur fit un excellent discours, & montra des talens rares.

Le prélat, curieux de le connoître, lui envoya le bedeau de l'église, avec ordre de lui demander son nom, s'il avoit un bénéfice, & dans lieu il vivoit? " Présentez mes respects à Mylord, répondit le prédicateur! Vous lui direz, que mon nom est Louis; que je n'ai pas de bénéfice; que je demeure dans la province de Galles, où je ne vis pas, mais où je meurs de faim." L'évêque ne se borna pas à plaindre cet ecclésiastique: il le plaça sur le champ d'une manière avantageuse.

Un pauvre officier réformé saisit un moment, où il exposa au duc de Berri, âgé de quatorze ans, l'indigence extrême, où il se trouvoit. Le jeune prince lui dit, qu'il étoit au désespoir de ne pouvoir point l'assister alors; mais qu'il devoit toucher le lendemain son mois, & qu'il pourroit ce jour-là, lui donner quelque secours à la chasse, où il lui dit de le joindre.

L'officier fut ponctuel au rendez-vous. Dès que le prince le vit, il lui mit dans la

main une bourſe, où il y avoit trente louis: c'étoit tout ce qu'il recevoit pour ſes menus plaiſirs d'un mois. Le ſoir les princes firent une partie de cartes. Le duc de Berri refuſa de jouer. Il allégua pluſieurs raiſons, dont on ne fut pas ſatisfait: il fut obligé de dire la véritable.

On lui demanda àlors l'uſage, qu'il avoit fait de ſon argent? Il répondit, qu'il l'avoit donné à un pauvre officier ruiné par la paix: qu'il avoit mieux aimé ſe priver de ſes plaiſirs, que de laiſſer mourir de faim un homme, qui avoit bien ſervi le roi.

La ducheſſe de Chartres, allant viſiter l'abbaye de Beaubec, apperçut une cabane, couverte de branches d'arbres & de terre: elle fait arrêter ſon caroſſe, en deſcend & entre dans la cabane. Une mère entourée de ſix enfans l'habitoit. Ces triſtes victimes de la miſère étoient preſque nues: la terre un peu couverte de paille leur ſervoit de lit. La princeſſe ordonna, qu'on leur bâtît une maiſon, & qu'on leur fournît tout ce qui étoit néceſſaire pour les faire vétir, & ſubſiſter.

Une jeune princeſſe avoit douze cents livres à employer dans un domino, pour une fête, dont elle devoit faire l'ornement & les honneurs. Dans une circonſtance auſſi brillante, ſon cœur, plus noble par ſes ſentimens généreux, que par ſon auguſte naiſſance, eut le courage de ne choiſir qu'un domino de trois

trois cents livres, & d'en donner neuf cents aux pauvres malheureux.

La ville de Breſſe s'étant révoltée contre les François, qui en étoient les maîtres depuis la bataille d'Aignadel, fut attaquée, priſe & ſaccagée avec une fureur, qui a peu d'exemples. Le chevalier Bayard, qui fut bleſſé au commencement de l'action, ſe fit porter chez des gens de qualité, qu'il raſſura par ſes diſcours, & par la précaution, qu'il prit de placer à leur porte deux ſoldats, qu'il dédommagea par un don de huit cents écus du ſacrifice, qu'ils lui feſoient en s'abſtenant de piller.

Lorſque l'impatience de joindre l'armée détermina le chevalier à partir, la maîtreſſe de la maiſon ſe jeta à ſes genoux: "Le droit de la guerre, lui dit-elle, vous rend le maître de nos biens & de nos vies; & vous nous avez ſauvé l'honneur. Nous eſpérons pourtant de votre généroſité, que vous ne nous traiterez pas avec rigueur, & que vous voudrez bien vous contenter d'un préſent plus proportionné à notre fortune qu'à notre reconnoiſſance." Elle lui préſenta en même temps un petit coffre rempli de ducats. Bayard lui demanda, en ſouriant, combien il y en avoit. "Deux mille cinq cents, Monſeigneur, répondit la dame en tremblant; mais ſi vous n'êtes pas content, nous ferons nos efforts pour en trouver davantage. —" Non, Madame, dit le chevalier;

je ne veux point d'argent. Les ſoins, que vous avez pris de moi ſont bien au-deſſus des ſervices, que j'ai pu vous rendre. Je vous demande votre amitié, & vous conjure d'accepter la mienne.

Une modération ſi rare cauſe plus de ſurpriſe que de joie à la dame. Elle ſe jète de nouveau aux piés du chevalier, & lui dit, qu'elle ne ſe relevera point, qu'il n'ait accepté cette marque de ſa gratitude. " Puiſque vous le voulez, reprend Bayard, je ne vous refuſerai point; mais ne pourrois-je pas avoir l'honneur de ſaluer vos filles?"

Dès qu'elles furent arrivées, il les remercia de leur attention à lui tenir compagnie & à l'amuſer. " Je voudrois bien, ajouta-t-il, vous témoigner ma reconnoiſſance; mais les gens de guerre ont rarement des bijoux convenables aux perſonnes de votre ſexe. Madame votre mère m'a fait préſent de deux mille cinq cents ducats; je vous en donne à chacune mille pour vous aider à vous marier; je deſtine les cinq cents autres aux religieuſes de cette ville, qui ont été pillées, & je vous prie d'en faire la diſtribution."

La Bonne Mère.

Je viens de vous rapporter, mes enfans, des traits hiſtoriques, & des anecdotes, qui ont rapport à la bienfeſance, il faut, que je vous en rapporte à préſent, qui ont rapport à

la générosité, qui est comme la sœur de la première.

Pompée avoit résolu d'exterminer tous les habitans de Messine, pour s'être rangés du parti de Marius. Sténius, chef de la ville, l'alla trouver & lui dit: "Pourquoi, seigneur, faire périr tant d'innocens pour un seul coupable? C'est moi qui ai persuadé & même forcé les Messinois à prendre ce parti; & c'est moi seul qu'il faut punir." Pompée admira la générosité de cet homme, & en sa faveur fit grace à toute la ville.

La grande ambition de Henri IV. étoit de rendre ses sujets heureux. Le duc de Savoye lui demanda un jour, ce que la France pouvoit lui valoir de revenu: "Elle me vaut ce que je veux; parce qu'ayant le cœur de mon peuple, j'en aurai ce que je voudrai. Si Dieu me donne la vie, je ferai qu'il n'y aura point de laboureur en mon royaume, qui n'ait moyen d'avoir une poule dans son pot.

Quelques maisons de paysans avoient été pillées en Champagne par des soldats. Il le fut, manda aussitôt les capitaines, qui étoient à Paris & leur dit: "Partez en diligence; mettez-y ordre: vous m'en répondrez. Quoi? si on ruine mon peuple, qui me nourrira? Qui soutiendra les charges publiques? Qui payera vos pensions, Messieurs? S'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi."

Louis XIV. fit renaître le siècle d'Auguste par sa générosité, & par les bienfaits répandus

ſur les gens de lettres, même dans les pays étrangers. Le miniſtre Colbert écrivit par ſon ordre à Voſſius : " Quoique le roi ne ſoit pas votre ſouverain, il veut néanmoins être votre bienfaiteur, & m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme une marque de ſon eſtime & un gage de ſa protection."

Lorſque Cyrus s'avançoit à grands pas contre Babylone, un ſeigneur du pays, nommé Gobrias, vint au devant de lui, feſant porter des rafraichiſſemens pour l'armée. Le roi des Perſes entra dans le château. Alors Gobrias fit mettre à ſes piés des coupes & des vaſes d'or & d'argent ſans nombre, avec une multitude de bourſes, remplies de monnoie du pays : & ayant fait venir ſa fille, qui étoit d'une taille majeſtueuſe, & d'une beauté extraordinaire, il la lui préſenta, le priant de la prendre ſous ſa protection, & de vouloir bien accepter les marques de reconnoiſſance, qu'il prenoit la liberté de lui offrir.

" J'accepte de bon cœur votre or & votre argent, dit Cyrus, & j'en fais préſent à votre fille pour augmenter ſa dot. Ne doutez pas, que vous ne trouviez, parmi les ſeigneurs de ma cour, un époux digne d'elle. Ce ne ſeront ni ſes richeſſes ni les vôtres, qu'ils eſtimeront. Je puis vous aſſurer, qu'il en eſt parmi eux pluſieurs, qui ne feroient aucun cas de tous les tréſors de Babylone, s'ils étoient ſéparés du mérite & de la vertu."

On

On le preſſa de prendre un repas dans le palais ; mais il le refuſa conſtamment, & retourna dans le camp avec Gobrias, qu'il fit manger avec lui. La terre couverte de gaſon leur ſervoit de table : la reſte à proportion étoit dans le même goût. Gobrias, ſentit combien cette noble ſimplicité étoit ſupérieure à ſa vaine magnificence, & plein d'admiration il s'écria : " Que de faſte ! que de baſſeſſe chez les Aſſyriens ! que de grandeur ! que de généroſité chez les Perſes ! "

Un chirurgien, en ſaignant une dame de qualité, eut le malheur de lui ouvrir l'artere, de ſorte qu'il fut impoſſible d'y remédier, & que la dame en mourut, après avoir langui quelques jours. En feſant ſon teſtament, elle eut la généroſité de laiſſer à ce chirurgien, extrêmement affligé, huit cents livres de penſion viagère, tant pour le conſoler, diſoit-elle, que pour l'obliger à ne plus ſaigner de ſa vie.

M. Thomſon, auteur du poëme des Saiſons, ne jouit pas tout de ſuite d'une fortune égale à ſon mérite & à ſa reputation. Dans le temps même, que ſes ouvrages avoient la plus grande vogue, il étoit réduit aux extrémités le plus déſagréables : il avoit été forcé de faire beaucoup de dettes. Un de ſes créanciers, immédiatement après la publication de ſon poëme des Saiſons, le fit arrêter, dans l'eſpérance d'être bientôt payé par le libraire.

M. Quin,

M. Quin, comédien, apprit le malheur de Thomſon. Il ne le connoiſſoit que par ſon poëme, & ne ſe bornant pas à le plaindre, comme une infinité de gens riches & en état de le ſecourir, il ſe rendit chez le bailli, où Thomſon avoit été conduit. Il obtint facilement la permiſſion de le voir.

" Monſieur, lui dit-il, je ne crois pas avoir l'honneur d'être connu de vous ; mais mon nom eſt Quin." Thomſon lui répondit, " Que, quoiqu'il ne le connût pas perſonnellement, ſon nom & ſon mérite ne lui étoient pas étrangers." Quin le pria de lui permettre de ſouper avec lui, & de ne pas trouver mauvais, qu'il eût fait apprêter quelques plats. Le repas fut gai. Lorſque le deſſert fut arrivé : " Parlons d'affaire à préſent, lui dit Quin, en voici le moment. Vous êtes mon créancier, M. Thomſon ; je vous dois cent livres ſterling, & je viens vous les payer." Thomſon prit un air grave, & ſe plaignit de ce qu'on abuſoit de ſon infortune pour venir l'inſulter.

" Que je ne ſois pas homme, reprit le comédien, ſi c'eſt là mon intention : voilà un billet de banque, qui vous prouvera ma ſincérité. A l'égard de la dette, que j'acquitte, voici comment elle a été contractée. J'ai lu l'autre jour votre poëme des Saiſons : le plaiſir, qu'il m'a fait, méritoit ma reconnoiſſance. Il m'eſt venu dans l'idée, que, puiſque j'avois quelques biens dans le monde, je devois faire mon teſtament, & laiſſer de petits legs à ceux à

qui

qui j'avois des obligations. En conſéquence j'ai légué cent livres ſterling à l'auteur du poëme des Saiſons. Ce matin j'ai entendu dire, que vous étiez dans cette maiſon ; & je me ſuis imaginé, que je pouvois auſſi bien me donner le plaiſir de vous payer mon legs, pendant qu'il vous ſeroit utile, que de laiſſer ce ſoin à mon exécuteur teſtamentaire, qui n'auroit peut-être l'occaſion de s'en acquitter, que lorſque vous n'en auriez plus beſoin.»

Un préſent, fait de cette manière & dans une pareille circonſtance, ne pouvoit manquer d'être accepté, & il le fut avec beaucoup de reconnoiſſance.

Le célèbre Patru, avocat au parlement de Paris, étoit un des plus beaux eſprits de ſon ſiècle ; mais ayant préféré ſes livres & ſon cabinet aux occupations du barreau, il tomba dans l'indigence, & ſe vit réduit à la dure néceſſité de vendre ſa bibliothèque. Deſpréaux l'apprend : il court chez Patru, lui offre près d'un tiers davantage, de ce qu'il en vouloit avoir, & met dans le marché une condition, qui ſurprend fort l'avocat, c'eſt qu'il gardera ſes livres, & qu'ils n'appartiendront à l'acquéreur qu'après la mort du vendeur.

Les Chamaves, peuples des Gaules, vaincus par l'empereur Julien, vinrent ſe jeter à ſes piés, le conjurant de leur accorder la paix. Le conquérant leur demanda des ôtages. Ils lui offrirent les priſonniers, qu'il avoit entre les mains ; ſur quoi ce prince ayant répliqué, qu'on

qu'on ne lui offroit rien, qui ne fût à lui par le droit de la victoire, les Barbares le supplièrent humblement de leur marquer ceux qu'il souhaitoit.

" Je veux le fils du roi," répondit-il. A ces mots, le roi & toute sa suite, prosternés contre terre, poussèrent des gémissemens lamentables, disant, qu'on leur demandoit l'impossible, & qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de ressusciter les morts. L'excès de leur douleur fit succéder un profond silence à leurs cris, & le roi haussant une voix entrecoupée de sanglots :

" Plût au ciel, César, dit-il, que j'eusse encore mon fils pour en faire votre esclave ! une pareille servitude seroit préférable à ma couronne. Mais, hélas! il s'est exposé aux dangers de la guerre ; & sans doute il est tombé sous vos armes victorieuses. Il n'est plus ce jeune prince, que vous estimez assez pour en faire le lien de la paix, & c'est cette estime même, qui met le comble à ma douleur, en me fesant sentir la perte, que j'ai faite."

Ce discours attendrit Julien : il ne put retenir ses larmes. Alors il produisit, au fort de la consternation & du désespoir des Chamaves, le fils de leur roi, qu'il fesoit traiter selon sa condition. Il lui ordonna de parler à son père, étant très attentif à ne rien perdre d'un spectacle si intéressant. Les Barbares, accablés de surprise, persuadés de bonne foi de la mort du jeune prince le prenoient pour un fantôme, & n'en vouloient pas croire leurs yeux.

Julien,

Julien, les voyant muets & immobiles, leur dit avec gravité : " N'en doutez point ; c'eſt celui-là même, que vous pleurez. Vous l'avez perdu par votre faute : Dieu & les Romains vous le font retrouver. Quoiqu'il ſoit mon priſonnier, je le reçois pour ôtage, & prétends le rendre heureux. Pour vous, ſi vous me manquez de parole, attendez-vous aux derniers malheurs. Je ne le punirai point de votre infidélité. Il n'appartient qu'aux bêtes féroces de ſe jeter ſur le premier, qu'elles rencontrent, ſans qu'il leur ait fait de mal ; mais ſouvenez-vous, que les aggreſſeurs ſont écraſés tôt ou tard, & que vous avez pour ennemis les Romains & moi."

George I. roi d'Angleterre, ſe trouvoit maſqué à un bal, & cauſoit avec une dame maſquée auſſi, & qu'il ne connoiſſoit pas. Cette dame lui propoſa d'aller avec elle ſe rafraichir au buffet : le roy y conſentit. On lui verſa à boire : " A la ſanté du prétendant," dit la dame ; " De tout mon cœur, répondit le généreux monarque, je bois volontiers à la ſanté des princes malheureux."

La princeſſe Lubomirſki, qui étoit dans les intérêts & les bonnes graces du roi Auguſte, ennemi de la Suède, avoit pris la route d'Allemagne pour fuir les horreurs d'une guerre cruelle, qui déſoloit la Pologne en 1705. Hagen, lieutenant colonel Suédois, averti de ce voyage, ſe mit en embuſcade, & ſe rendit maître de la princeſſe, de ſes équipages, de

ſes pierreries, de ſa vaiſſelle, & de ſon argent comptant, objets très conſidérables.

Charles XII. inſtruit de cette aventure, écrivit de ſa propre main à Hagen : " Comme je ne fais pas la guerre aux dames, le lieutenant colonel remettra, auſſitôt ma préſente reçue, ſa priſonnière en liberté, & lui rendra tout ce qui lui appartient ; & ſi pour le reſte du chemin, elle ne ſe croit pas aſſez en ſureté, le lieutenant colonel l'eſcortera juſque ſur la frontière de Saxe.

Le chevalier Bayard, ayant enlevé un tréſorier Eſpagnol, chargé d'une ſomme de quinze mille ducats, étala tout cet argent ſur une table à ſon retour au camp. Un de ſes amis, nommé Tardieu, arriva ; & comme il l'avoit accompagné dans cette entrepriſe, il prétendit avoir la moitié de la ſomme.

Bayard, piqué de ce que Tardieu s'appliquoit la moitié de la priſe, ſans attendre ce que ſon amitié décideroit en ſa faveur, lui dit, qu'il n'auroit rien, que ce qu'il voudroit lui donner. Tardieu, que l'intérêt dominoit, quitta Bayard en menaçant, & alla ſe plaindre au général ; mais, ayant expoſé la cauſe de ſon démêlé, il fut exclus de tout droit ſur la priſe. Il s'en revint fort triſte ; & Bayard, pour s'égayer, étala une ſeconde fois devant lui les ducats. Le gentilhomme ne fut pas maître de ſon tranſport :

" Ah ! la belle dragée, s'écria-t-il ; mais je n'y ai rien ! Si j'en avois la moitié, je ſe-

rois

rois à mon aise pour toute ma vie." --- "A Dieu ne plaise, répondit Bayard, que je chagrine pour si peu un brave gentilhomme comme vous. Prenez la moitié de la somme, que je vous donne volontairement & avec joie; ce que jamais vous n'auriez eu par force." Ensuite il distribua l'autre moitié aux officiers & aux soldats, qui servoient sous lui, sans rien réserver pour lui-même.

Un gentilhomme, ayant essuyé le coup de pistolet d'un autre gentilhomme, tira le sien en l'air, & puis dit à son adversaire: "Monsieur, voyons maintenant, si vous réussirez mieux à l'épée?" --- "C'est trop, Monsieur, répondit l'autre; je vous rends volontiers la mienne, que je ne puis plus tirer contre vous, sans être aussi ingrat, que vous êtes généreux." Aussitôt ils s'embrassèrent, & furent depuis amis inséparables.

Un président songeoit à se démettre de sa charge, dans l'espérance de la faire tomber à son fils. Louis XIV. qui avoit promis à M. le Pelletier, alors contrôleur général, de lui donner la première, qui viendroit à vaquer, lui offrit celle-ci. M. le Pelletier, après avoir fait ses très humbles remercimens, ajouta, que le président, qui se démettoit de sa charge, avoit un fils, & que sa majesté avoit toujours été contente de sa famille. "On n'a pas coutume de me parler ainsi, reprit le monarque, étonné d'une conduite si généreuse, ce sera donc pour la première occasion."

Elle

Elle ne tarda pas longtemps : bientôt après cette noble générosité fut récompensée, comme elle le méritoit.

En 1745 le prince Charles Edouard, fils aîné du prétendant au trône d'Angleterre, ayant perdu une bataille décisive, est poursuivi par les troupes du roi. Il erre longtemps seul, & toujours au moment d'être la proie de ceux qui veulent gagner le prix mis à sa tête. Ayant un jour fait dix lieues à pié, & se trouvant épuisé de faim & de fatigue, il entre dans la maison d'un gentilhomme, qui sait bien n'être pas dans ses intérêts. Ce gentilhomme néanmoins, n'écoutant que sa générosité, lui donne tous les secours, que sa situation permet, & garde un secret inviolable.

Quelque temps après, ce gentilhomme est accusé d'avoir donné un asile dans sa maison au prince Edouard : il est cité devant les juges, & se présente à eux avec la fermeté, que donne la vertu, & leur dit : " Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire, je vous demande, lequel d'entre vous, si le fils du prétendant se fût refugié dans sa maison, eût été assez vil & lâche pour le livrer ?"

Le feu venoit de prendre à un village de la Fionie. Un paysan courut aussitôt porter des secours aux lieux, où ils étoient nécessaires. Tous ses soins furent inutiles : l'incendie fit des progrès rapides. On vint l'avertir, qu'il avoit gagné sa maison. Il demanda, si celle de son voisin étoit endommagée. On lui dit, que

que la ſienne brûloit, & qu'il n'avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit conſerver ſes meubles. " J'ai des choſes plus précieuſes à conſerver, dit-il ſur le champ ; mon malheureux voiſin eſt malade, & hors d'état de s'aider lui-même. Sa perte eſt inévitable, s'il n'eſt pas ſecouru. Je puis ſûr qu'il compte ſur moi."

Dans le même inſtant, il vole à la maiſon de cet infortuné ; & ſans ſonger à la ſienne, qui feſoit toute ſa fortune, il ſe précipite à travers les flammes, qui gagnoient déjà le lit du malade. Il voit une poutre embraſée, prête à s'écrouler ſur lui. Il tente d'aller juſque-là : il eſpère, que ſa promptitude lui fera éviter ce danger, qui ſans doute auroit arrêté tout autre. Il s'élance auprès de ſon voiſin, le charge ſur ſes épaules, & le conduit heureuſement en lieu de ſureté.

Pour récompenſer cette action généreuſe, la Chambre Economique de Coppenhague donna à ce payſan un gobelet d'argent, rempli d'écus Danois. La pomme du couvercle étoit ſurmontée d'une couronne civique, aux côtés de laquelle pendoient deux petits médaillons, ſur leſquels cette action étoit gravée en peu de mots.

Les ſoldats de Scipion l'Afriquain lui amenèrent une jeune perſonne d'une beauté ſi rare, qu'elle attiroit ſur elle les regards de tout le monde. Le général Romain voulut ſavoir, à qui elle appartenoit, & qu'elle étoit ſa naiſſance. Ayant appris entre autres choſes, qu'elle

qu'elle étoit sur le point d'être mariée à Allucius, prince des Celtibériens, il envoya chez lui pour le faire venir avec les parens de la jeune prisonnière ; & comme on lui dit, qu'Allucius l'aimoit éperdument, ce seigneur Espagnol ne parut pas plutôt en sa présence, qu'avant même de parler au père & à la mère, il le prit en particulier ; & pour calmer les inquiétudes, qu'il pouvoit avoir au sujet de la jeune Espagnole, il lui parla en ces termes.

" Nous sommes jeunes, vous & moi ; ce qui fait, que je puis vous parler avec plus de liberté. Ceux des miens, qui m'ont amené votre épouse future, m'ont en même temps assuré, que vous l'aimiez avec une extrême tendresse ; & sa beauté ne m'a laissé aucun lieu d'en douter. Là-dessus faisant réflexion, que si, comme vous, je songeois à prendre un engagement, & que je ne fusse pas uniquement occupé des affaires de ma patrie, je souhaiterois, qu'on favorisât une passion si honnête & si légitime. Je me trouve heureux de pouvoir, dans la conjoncture présente, vous rendre un pareil service. Je vous ai réservé celle que vous devez épouser, pour vous en faire un présent digne de vous & de moi. La seule reconnoissance, que j'exige de vous pour ce don, c'est que vous soyez ami du peuple Romain. Si vous me jugez homme de bien, si j'ai paru tel aux peuples de cette province, sachez qu'il y en a dans Rome, qui valent mieux que moi ; & qu'il n'est

n'eſt point de peuple dans l'univers, que vous deviez plus craindre d'avoir pour ennemi, ni ſouhaiter davantage d'avoir pour ami."

Allucius, pénétré de joie & de reconnoiſſance, baiſoit les mains de Scipion, & prioit les Dieux de le récompenſer en ſa place d'un ſi grand bienfait; puiſque lui-même il n'étoit pas en état d'en faire autant, qu'il l'auroit ſouhaité, & que le méritoit ſon bienfaiteur.

Scipion fit venir le père, la mère & les autres parens de la jeune princeſſe. Ils avoient apporté un grande ſomme d'argent pour la racheter; mais quand ils virent, qu'il la leur rendoit ſans rançon, ils le conjurèrent, avec de grandes inſtances, de recevoir d'eux cette ſomme comme un préſent, & témoignèrent que, par cette complaiſance & cette nouvelle grace, il mettroit le combre à leur joie & à leur reconnoiſſance. Scipion ne put réſiſter à des prières ſi vives & ſi preſſantes: il leur dit, qu'il acceptoit ce don & le fit mettre à ſes piés. Alors, s'adreſſant à Allucius: "J'ajoute, dit-il, à la dot, que vous devez recevoir de votre beau-père, cette ſomme, que je vous prie d'accepter, comme un préſent de noces."

Ce jeune prince, charmé de la généroſité & de la politeſſe de Scipion, alla publier dans ſon pays les louanges d'un ſi généreux vainqueur. Il s'écrioit dans les tranſports de ſa reconnoiſſance, qu'il étoit venu en Eſpagne un jeune héros ſemblable aux Dieux, qui ſe ſoumettoit tout, moins par la force de ſes armes,

armes, que par les charmes de ſes vertus & la grandeur de ſes bienfaits. C'eſt pourquoi, ayant fait des levées dans tout le pays, qui lui étoit ſoumis, il revint quelques temps après trouver Scipion avec un corps de quatorze cents cavaliers, Allucius, pour rendre plus durables les marques de ſa reconnoiſſance, fit graver dans la ſuite cette action ſur un bouclier d'argent, dont il fit préſent à Scipion : préſent infiniment eſtimable & plus glorieux que tous les triomphes.

Ce bouclier, que Scipion emporta avec lui, en retournant à Rome, périt, au paſſage du Rhône, avec une partie du bagage. Il étoit demeuré dans ce fleuve, juſqu'à l'an 1665, que quelques pêcheurs le trouvèrent ; & c'eſt aujourd'hui l'une de ces pièces précieuſes, qui embelliſſent le cabinet du roi de France.

Dans un débordement de l'Adige, le pont de Veronne venoit d'être emporté à l'exception de l'arche du milieu, ſur laquelle étoit une maiſon, où toute une famille étoit enfermée. On la voyoit du rivage tendre les mains & implorer du ſecours. Cependant la violence du torrent détruiſoit à vue d'œil les piliers de l'arche. Dans ce danger extrême, le comte de Spolvérini propoſa une bourſe de cent louis à celui qui auroit le courage d'aller ſur un bateau délivrer ces malheureux. On riſquoit d'être emporté par la rapidité du fleuve, ou d'être écraſé par les ruines de l'arche,

l'arche, en abordant deſſous. Le concours du peuple étoit inombrable, & perſonne n'oſoit s'offrir.

Dans cet intervalle paſſe un villageois: on l'inſtruit de l'entrepriſe propoſée, & de la récompenſe, qui y eſt attachée: il monte auſſitôt un bateau, gagne à forces de rames le milieu du fleuve, attend au bas de la pile, que toute la famille, père, mère & enfans ſe gliſſent le long d'une corde & ſoient deſcendus dans le batteau. "Courage, s'écria-t-il, vous voilà ſauvés." Il rame, il ſurmonte l'effort des eaux, & regagne enfin le rivage. Le comte de Spolvérini veut lui donner la récompenſe promiſe: "Je ne vends pas ma vie, lui dit le généreux villageois; mon travail ſuffit pour me nourrir, moi, ma femme & mes enfans: donnez cela à cette pauvre famille, qui en a plus beſoin que moi."

La généroſité conſiſte ſur-tout à faire du bien à ſes ennemis; c'eſt le ſujet de cet apologue de M. Lichtwehr.

Un honnête père de famille, chargé de biens & d'années, voulut régler d'avance ſa ſucceſſion entre ſes trois fils, & leur partager ſes biens, le fruit de ſes travaux & de ſon induſtrie. Après en avoir fait trois portions égales, & avoir aſſigné à chacun ſon lot: "Il me reſte, ajouta-t-il, un diamant de grand prix; je le deſtine à celui de vous, qui ſaura mieux le mériter par quelque action

noble & généreuſe ; je vous donne trois mois pour vous mettre en état de l'obtenir."

Auſſitôt les trois frères ſe ſéparent ; mais ils ſe raſſemblent au temps preſcrit. Ils ſe préſentent devant leur juge : voici ce que raconte l'aîné : " Mon père, durant mon abſence, un étranger s'eſt trouvé dans des circonſtances, qui l'ont obligé de me confier toute ſa fortune. Il n'avoit de moi aucune ſureté par écrit, & n'auroit été en état de produire aucune preuve, aucun indice même du dépot ; mais je le lui ai remis fidèlement. Cette fidélité n'eſt-elle pas quelque choſe de louable ?"

" Vous avez fait, mon fils, lui répondit le vieillard, ce que vous deviez faire. Il y auroit de quoi mourir de honte, ſi l'on étoit capable d'en agir autrement ; car la probité eſt un devoir. Votre action eſt une action de juſtice, & non pas de généroſité."

Le ſecond fils plaida ſa cauſe à ſon tour. " Je me ſuis trouvé, pendant mon voyage, ſur le bord d'un lac : un enfant venoit imprudemment de s'y laiſſer tomber : il alloit ſe noyer ; je l'en ai tiré & lui ai ſauvé la vie, aux yeux des habitans d'un village, que baignent les eaux de ce lac ; ils pourront atteſter la vérité du fait." — " A la bonne heure, interrompit le père ; Mais il n'y a point de nobleſſe & de généroſité dans cette action ; c'eſt un acte d'humanité, que je loue beaucoup."

Enfin le dernier des trois frères prit la parole : " Mon père, dit-il, j'ai trouvé mon ennemi mortel, qui, s'étant égaré la nuit, s'étoit endormi, ſans le ſavoir, ſur le penchant d'un abîme. Le moindre mouvement, qu'il eût fait à ſon réveil, ne pouvoit pas manquer de le précipiter. Sa vie étoit en mes mains : j'ai pris ſoin de l'éveiller avec les précautions convenables & l'ai tiré de cet endroit fatal." — " Ah ! mon fils, s'écria le bon père, avec tranſport & en l'embraſſant tendrement : c'eſt à vous que la bague appartient."

M. S... perd un ami, qui, en mourant, laiſſe des dettes, & deux enfans en bas âge, ſans biens. L'ami, qui lui ſurvit, retranche ſon train, ſon équipage, & va ſe loger dans un fauxbourg, d'où tous les jours il venoit, ſuivi d'un laquais, au palais, & y rempliſſoit les devoirs de ſa charge. Il eſt auſſitôt ſoupçonné d'avarice, & de mauvaiſe conduite : il eſt en butte à toutes les calomnies. Enfin, au bout de deux ans, M. S... reparoît dans le monde. Il avoit accumulé une ſomme de vingt mille livres, qu'il plaça au profit des enfans de ſon ami. C'eſt M. Sedaine, qui nous rapporte ce trait de généroſité dans ſon diſcours ſur les qualités, qui conſtituent la beauté de l'ame. C'eſt dommage, qu'il ne nous ait pas fait connoître un homme qui honore tant l'humanité.

Cette action généreuſe en rappèle une autre à peu près ſemblable, & dont l'hiſtoire ancienne fait mention. Eudamidas de Corinthe touchoit à ſa dernière heure, & laiſſoit ſa mère & ſa fille expoſées à la plus cruelle indigence. Il n'en fut pas allarmé : il jugea des cœurs d'Aréthus & de Charixène, ſes fidèles amis, par le ſien. Il fit le teſtament ſuivant : " Je lègue à Aréthus de nourrir ma mère, & de l'entretenir dans ſa vieilleſſe : à Charixène de marier ma fille, & de lui donner la plus groſſe dot, qu'il pourra ; & au cas que l'un des deux vienne à mourir, je ſubſtitue en ſa place celui qui ſurvivra."

Ces deux citoyens ſe montrèrent les dignes amis du vertueux Eudamidas. Aréthus maria la fille d'Eudamidas le même jour que la ſienne, & leur donna une égale portion de ſon bien.

Le comte d'Aubigné, aïeul de madame de Maintenon, fit paroître une grande généroſité de ſentimens. Henri IV. lui reprochoit de ce qu'il ſe montroit l'ami de la Tremouille, diſgracié & exilé de la cour. " Sire, lui dit d'Aubigné, M. de la Tremouille eſt aſſez malheureux, puiſqu'il a perdu la faveur de ſon maître : j'ai cru ne devoir pas l'abondonner dans le temps, qu'il avoit le plus beſoin de mon amitié.

M. Freind, premier médecin de la reine d'Angleterre, avoit aſſiſté au parlement, en 1722, comme député du bourg de Launceſton,

ceſſon, & s'étoit élevé avec force contre le miniſtère. Cette conduite hardie, ayant indiſpoſé la cour, on ſuſcita a Freind un crime de haute trahiſon, & il fut enfermé, au mois de Mars, dans la tour de Londres. Environ ſix mois après, le miniſtre tomba malade, & envoya chercher Richard Mead, autre médecin Anglois, & le plus grand ami de Freind.

Après s'être inſtruit à fond de la maladie du miniſtre, il lui dit, qu'il lui répondoit de ſa guériſon; mais qu'il ne lui donneroit pas même un verre d'eau, qu'il n'eût rendu la liberté, qu'on avoit ſi injuſtement ravie à M. Freind. Le miniſtre, quelques jours après, voyant ſa maladie augmentée, fit ſupplier le roi d'élargir le priſonnier.

L'ordre étant expédié, le malade crut, que Mead alloit ordonner ce qui convenoit à ſon état; mais ce médecin perſiſta dans ſa réſolution, juſqu'à ce que ſon ami fût rendu à ſa famille. Alors il traita le miniſtre, & lui procura bientôt une guériſon parfaite. Le ſoir même il porta à Freind environ cinq mille guinées, qu'il avoit reçues, pour ſes honoraires, en traitant les malades de ſon ami, pendant ſa détention, & le contraignit de recevoir cette ſomme, quoiqu'il eût pu la retenir légitimement, puiſqu'elle étoit le fruit de ſes peines.

Lucilius, ami de Brutus, étoit avec ce Romain à la bataille de Philippi, Antoine & Auguſte,

Auguſte, ſe voyant vainqueurs, cherchèrent à prendre Brutus, comme le chef le plus à craindre du parti contraire. On couroit de tous côtes pour le trouver; & il ne pouvoit longtemps ſe dérober à ces vives recherches.

Lucilius ſe préſenta aux ſoldats, & ſe feſant paſſer pour le général vaincu, il ſe laiſſa conduire à Marc-Antoine. " Voilà, lui dit-on, Brutus qu'on vous amène." — " Graces aux Dieux, répondit Lucilius, Brutus eſt encore libre." Antoine, reconnoiſſant l'artifice, fut charmé de la généroſité de Lucilius. Il l'embraſſa, & dit aux ſoldats, qui l'avoient pris: " Vous penſiez m'amener un ennemi, & vous m'avez amené un ami."

Dans le temps, que les triumvirs, Antoine, Auguſte & Lépidus, pour cimenter leur tyrannie, inondoient Rome de ſang & de carnage, on vit un bel exemple de généroſité, qui fait braver les horreurs des ſupplices pour ſauver un ami.

Les tyrans avoient prononcé des arrêts terribles contre ceux qui recevroient chez eux les proſcrits, & leur donneroient quelque ſecours. Ils promettoient, au contraire, de grandes récompenſes à ceux qui les déceleroient.

Cependant Calénus, noble Romain, ſans être effrayé des menaces, ſans être tenté par la cupidité, cacha quelque temps, dans ſa maiſon, le philoſophe Varron, qui étoit au

nombre

nombre des proſcrits. Antoine alloit ſouvent dans cette maiſon; mais la préſence de cet homme ſanguinaire n'intimida jamais le généreux courage du magnanime Calénus. Sa généroſité ne ſe démentit jamais.

Deux philoſophes, de la ſecte de Pythagore, Damon & Pythias, s'étoient unis entre eux par les liens d'une amitié ſi étroite & ſi conſtante, qu'ils étoient diſpoſés à mourir l'un pour l'autre. Denis l'Ancien, tyran de Syracuſe, condamna Damon à la mort. L'infortuné ſupplia le prince de lui permettre d'aller quelques jours dans ſa famille, pour régler ſes affaires promettant de revenir.

Denis y conſentit, à condition que Pythias reſteroit caution de ſon retour. Ce généreux ami ſe rendit volontiers dans la priſon. Tout le monde & le tyran ſur-tout, attendoient avec impatience l'iſſue d'un événement auſſi extraordinaire qu'incertain. Le jour approchoit, & Damon ne revenoit pas. On blâmoit la folie du garant téméraire: on plaignoit ſon aveugle généroſité.

Cependant on apprêtoit les inſtrumens du ſupplice. Déjà le peuple s'aſſembloit en foule: déjà l'on ſe préparoit à conduire l'innocent Pythias à la mort. Tout à coup Damon arrive & délivre ſon ami. Tout Syracuſe étonné pouſſe des cris de joie, & demande la grace du criminel. Le tyran, touché d'une généroſité ſi extraordinaire, la lui accorde.

Chateauneuf, garde des Sceaux ſous Louis XIII. ſoupçonné de quelque intrigue contre l'état, ayant été arrêté, le chevalier du Jars, ſon intime ami & ſon confident, fut mis à la Baſtille ; & l'on s'efforça de tirer de lui le ſecret de ſon ami. D'abord on eſſaya de l'éblouir par de belles promeſſes ; mais ce moyen n'ayant pu réuſſir, on employa, pour le faire parler, la crainte de la mort. On lui fit ſon procès, comme à un coupable ; & les juges, à qui l'on aſſura, qu'on lui accorderoit ſa grace ſur l'échafaut, le condamnèrent à mort.

Le généreux chevalier fut conduit au ſupplice. Sa conſtance ne ſe démentit point dans cet affreux moment. Il ſembloit, au contraire, ſouffrir la mort avec ſatisfaction pour ſoutenir l'innocence de ſon ami. Quelques interrogations qu'on lui fit, il gardoit toujours un ſilence profond ; s'il le rompoit, c'étoit pour atteſter le zèle & la fidélité de Chateauneuf.

Monté ſur l'échafaut, & n'attendant plus que le coup mortel, le chevalier entend crier : " Grace, grace ! " Alors un juge s'approche, & lui feſant valoir la clémence du roi, l'exhorte à révéler les deſſeins coupables du garde des Sceaux. " Je vois, lui dit le chevalier, votre bas & criminel artifice. Vous prétendez tirer avantage de la frayeur, que le péril de la mort peut m'avoir cauſée : connoiſſez mieux vos gens. Je ſuis auſſi maître

maître de moi-même, que je l'ai jamais été. M. de Chateauneuf eſt un fort honnête homme, qui a toujours bien ſervi le roi."

Cteſibius étoit pauvre, & il cachoit ce malheur comme un vice honteux; mais il ne put échapper aux regards pénétrans de l'amitié. Le philoſophe Arcéſilaüs remarqua ſon indigence, & voulut auſſitôt le ſecourir en ſecret, afin que ſes bienfaits n'euſſent rien d'humiliant pour Cteſibius.

Ce ſage indigent étoit malade: Arcéſilaüs va le voir, l'entretient, le conſole, & en parlant, il gliſſe adroitement une bourſe, remplie d'or, ſous l'oreiller de ſon ami, afin qu'il pût trouver ſous ſa main un moyen de ſoulager ſes maux. Enſuite il ſe retira plein de joie. Cteſibius, ayant apperçu cette bourſe, s'écria: "Voila un tour d'Arcéſilaüs."

La Bonne Mère.

Je viens, mes enfans, de vous raconter des exemples frappans de bienfeſance & de généroſité: j'aurois pu vous en citer davantage; car malgré que le genre humain ſoit perverti, on trouve des hommes bienfeſans & généreux dans tous les ſiècles, & parmi toutes les nations: cependant je ne finirai pas encore; je veux vous citer des exemples d'une autre vertu, qui a beaucoup d'affinité

avec les précédentes, ou plutôt qui les renferme toutes, c'eſt l'humanité.

J'entends par humanité, l'intérêt, que les hommes prennent au ſort de leurs ſemblables en général, par la ſeule raiſon, que ce ſont des hommes comme eux, & ſans leur être unis par les liens du ſang, de l'amour ou de l'amitié.

L'humanité eſt la ſource de toutes les vertus ſociales. Quiconque n'eſt pas humain, ſera mauvais pere, mauvais fils, mauvais époux & mauvais ami.

Saladin laiſſa par ſon teſtament des diſtributions égales d'aumônes aux pauvres Mahométans, Juifs & Chrétiens; voulant faire entendre par cette diſpoſition, que tous les hommes ſont frères, & que pour les ſecourir, il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croyent, mais de ce qu'ils ſouffrent.

A la bataille de Dettingue, en 1743, un mouſquetaire, nommé Girardeau, bleſſé dangereuſement, étant fait priſonner, fut porté près de la tente du duc de Cumberland. On manquoit de chirurgiens, aſſez occupés ailleurs. On alloit panſer le duc, à qui une balle avoit percé la chair de la jambe: Commencez, dit ce prince humain, par ſoulager cet officier François: il eſt plus bleſſé que moi. Il manqueroit de ſecours, & je n'en manquerai pas."

Pompée, après avoir fait une grande proviſion de grains pour tranſporter à Rome, dont les citoyens étoient en proie aux horreurs

reurs de la famine, étant ſur le point de s'embarquer, fut ſurpris d'une ſi grande tempête, que les matelots n'oſoient lever l'ancre. Mais Pompée, intrépide & ſachant le beſoin de Rome, leur commanda de mettre les voiles au vent. "Il n'eſt pas néceſſaire que je vive, leur dit-il, mais il eſt néceſſaire au peuple Romain, que je parte pour le ſecourir."

Monſieur de Vendôme étoit le meilleur prince, qui fût jamais: il étoit le père de ſes ſoldats comme de ſes domeſtiques: en voici un trait. Un jour, voyant chez lui un jeune homme, qu'il reconnut pour un garçon, qui avoit porté ſa livrée, & qu'il croyoit même encore à ſon ſervice, il lui dit: "Comment, la Roche, eſt-ce que vous n'êtes plus à moi?"—"Non, mon prince, lui répondit le laquais triſtement: j'ai eu le malheur de déplaire à M. votre intendant, qui m'a donné mon congé."

"Hé! pourquoi vous a-t-il chaſſé?" demanda le duc. "Il m'a congédié ſans m'en dire le ſujet."—"Vous ne dites pas la vérité, dit le prince, & vous n'oſeriez me la dire. Il faut bien, que vous ayez commis quelque faute grave; puiſqu'il vous a mis dehors. J'en ſuis fâché, mon enfant; mais tenez, ajouta-t-il, en tirant de ſa poche neuf ou dix louis, voilà ce que je vous donne pour vous aider à vivre, juſqu'à ce que vous ſoyez placé."

Quinze jours après, la Roche reparut devant le prince, qui lui demanda, s'il n'avoit pas encore trouvé une nouvelle condition? " Non, Monſeigneur, lui répondit le laquais, les larmes aux yeux; quel maître voulez-vous, que je ſerve après vous? En eſt-il quelqu'un, qui puiſſe me conſoler de n'être plus au ſervice de votre alteſſe?

Ces paroles attendrirent M. de Vendôme, qui alloit encore lui donner de l'argent lorſque l'intendant arriva. " Pourquoi, lui dit le prince, vous êtes-vous défait de ce garçon? Quelle faute a-t-il commiſe?" Là-deſſus l'intendant ſe mit à faire l'éloge de la Roche d'une manière, qui ne juſtifioit que trop ſon expulſion; mais le duc plus touché de l'affliction, que le laquais feſoit paroître, qu'attentif au mal qu'on lui en diſoit, interrompit ſon intendant.

" N'en parlons pas davantage; je ne doute pas, que vous n'ayez eu raiſon de le chaſſer; cependant j'ai une choſe à vous dire, c'eſt que, ſi vous ne le reprenez pas, je vous avertis qu'il me ruinera: car, toutes les fois qu'il viendra ſe préſenter devant moi, je lui donnerai tout ce que j'aurai dans mes poches."

Durant les attaques de Menin, en 1745, on dit à Louis XV. qui commandoit le ſiège en perſonne, qu'en bruſquant un peu, en perdant quelques hommes, on ſeroit quatre jours plutôt dans la ville. " Eh bien! répondit

pondit le monarque, prenons-la quatre jours plus tard. J'aime mieux perdre quatre jours devant une place, qu'un ſeul de mes ſujets."

Un chymiſte Romain, nommé Poli, avoit découvert une compoſition terrible, dix fois plus deſtructive que la poudre à canon. Il vint en France, en 1702, & offrit ſon ſecret à Louis XIV. Ce prince, qui aimoit les découvertes chymiques, eut la curioſité de voir la compoſition & l'effet de celle-ci. Il en fit faire l'expérience ſous ſes yeux. Poli ne manqua pas de lui faire remarquer les avantages, qu'on en pouvoit tirer pendant une guerre.

" Votre procédé eſt ingénieux, lui dit le roi: l'expérience en eſt terrible & ſurprenante; mais les moyens de deſtruction, employés à la guerre, ſont ſuffiſans: ne publiez pas le vôtre: contribuez plutôt à en faire perdre la mémoire; c'eſt un ſervice à rendre à l'humanité." Ce fut ſous cette condition, que le monarque accorda une récompenſe digne de lui au chymiſte."

Marc-Aurèle pleuroit amèrement la mort de l'eſclave, qui l'avoit élevé durant ſon enfance: les courtiſans, eſpèce d'hommes pour l'ordinaire impitoyable, railloient ce prince de ſa trop grande ſenſibilité. " Permettez du moins, leur dit l'empereur Antonin, ſon père, permettez qu'il ſoit homme. Croyez-vous, que le philoſophe & l'empereur ayent renoncé à l'humanité?"

Un

Un pauvre cultivateur laiſſoit, par ſa mort, une femme dans la miſère & quatre enfans en bas âge. La femme tombe malade peu de temps après, & ſuit ſon époux au tombeau. La famille s'aſſemble, & ſe partage les trois enfans les plus âgés; mais perſonne ne veut ſe charger du quatrième, âgé de quatre mois.

On députe un des parens pour aller conſulter un eccléſiaſtique vertueux, qui dans un château voiſin élevoit deux jeunes ſeigneurs. L'eccléſiaſtique ne voit d'autre reſſource, que d'envoyer le petit orphelin aux enfans trouvés; mais l'un de ſes élèves, âgé d'environ douze ans, témoin de la conſultation & de la réponſe s'écrie: " Je me charge de l'enfant: allons le voir."

Son gouverneur lui repréſente, pour l'éprouver, que ſes moyens ne pourront ſuffire à la dépenſe, & que d'ailleurs M. ſon père eſt déjà accablé d'une multitude de pauvres. " Quoi, mon bon maître, répondit-il, ce laboureur, qui vient vous conſulter avec la plus grande confiance, & qui peut à peine faire vivre une mère infirme, trouve dans ſa miſère des reſſources pour ſe charger d'un de ces malheureux orphelins; & moi, fils d'un père riche, je n'en trouverois pas pour ſecourir ce petit enfant encore plus infortuné? Je ſacrifierai, avec la plus grande ſatisfaction, tous mes menus-plaiſirs, & je demanderai à mon bon papa une culture pour fournir aux beſoins

besoins du petit innocent. Partons pour rassurer au plus vîte sa famille."

On court aussitôt: on arrive à la cabane: on trouve l'enfant. Il tend ses petits bras vers son bienfaiteur: il le caresse: on eût dit, que le ciel le lui désignoit. Le jeune homme l'embrasse avec transport, & dit aux plus proches parens: "N'ayez plus d'inquiétude sur cet enfant: je m'en charge; il est à moi. Cherchez une bonne nourrice, le plus près que vous pourrez du château. Je veux être à portée de veiller à ses besoins."

Depuis ce temps, il ne fut plus occupé, dans ses momens de loisir, que de son charmant enfant, qu'il appeloit son fils. Il entroit dans le détail de tout ce qui lui étoit nécessaire, & le lui fournissoit avec cette joie pure & douce, qui accompagne toujours la bienfesance, & l'humanité.

Une violente tempête, qu' Alphonse V. roi d'Arragon, essuya sur mer, le força d'entrer dans une île. S'y étant mis à l'abri, il apperçut une de ses galères sur le point d'être engloutie dans les flots, avec l'equipage & les troupes, qui s'y trouvoient. Ce spectacle excita sa compassion; & sur le champ il ordonna, qu'on allât secourir ces malheureux.

Alors ses gens, effrayés du danger, lui représentèrent, qu'il valoit mieux laisser perdre un vaisseau, que d'aller exposer tous les autres à un naufrage. Alphonse n'écouta pas cet avis. Sans délibérer il monte sur l'Amiral

ral & part auſſitôt pour leur porter un prompt ſecours.

Les autres, voyant que le roi s'expoſoit avec tant de réſolution, s'animent à ſon exemple & chacun s'empreſſe à le ſuivre. L'entrepriſe lui réuſſit enfin; mais auſſi il courut riſque de ſe perdre, tant elle étoit périlleuſe. Le généreux Alphonſe dit après cette action magnanime: " J'aurois préféré d'être enſeveli dans la mer, avec toute ma flotte, plutôt que de voir périr, ſous mes yeux, des miſérables ſans leur prêter la main pour les ſecourir."

Le même Alphonſe aſſiégeoit la ville de Gaïette. Cette place commençant à manquer de vivres, les habitans furent obligés d'en faire ſortir les femmes, les enfans & les vieillards, qui étoient autant de bouches inutiles. Ces pauvres gens ſe trouvèrent réduits à la plus affreuſe néceſſité. S'ils approchoient de la ville, les aſſiégés tiroient ſur eux; s'ils avançoient vers le camp des ennemis, ils y rencontroient le même danger.

Dans cette triſte ſituation, ces malheureux imploroient, tantôt la clémence du roi, tantôt la compaſſion de leurs compatriotes, pour qu'on ne les laiſsât pas mourir de faim. Alphonſe à ce ſpectacle fut ému de pitié, & défendit à ſes ſoldats de les maltraiter. Il aſſembla enſuite ſon conſeil, & demanda à ſes principaux officiers leur avis ſur la manière,

nière, dont il falloit en agir avec ces infortunés.

Tous opinèrent qu'il ne falloit pas les recevoir, & dirent, que s'ils périſſoient par la faim ou par le fer, on ne pourroit accuſer, que les habitans, qui les avoient mis hors de la ville. Alphonſe fut indigné de leur dureté. Il proteſta, qu'il renonceroit plutôt à prendre Gaïette, que de ſe réſoudre à laiſſer mourir de faim tant de malheureux. Il ajouta, qu'une victorie, achetée à ce prix, ſeroit moins digne d'un roi magnanime, que d'un barbare & d'un tyran.

" Je ne ſuis pas venu, dit-il, pour faire la guerre à des femmes, à des enfans, à de foibles vieillards, mais à des ennemis capables de ſe défendre." Auſſitôt il ordonna, qu'on reçût dans ſon camp tous ces infortunés, & leur fit diſtribuer des vivres, & tout ce qui leur étoit néceſſaire.

Les Scythes, ayant fait une irruption ſur les terres de l'empire, Alexis Commène leur préſenta la bataille, les mit en fuite, & fit un très grand nombre de priſonniers. Quelque temps après, Sinéſius, favori de l'empereur, le ſollicita de les faire tous mourir, de peur que la vengeance ne les portât à commettre quelque infidélité.

Alexis le regarda d'un œil ſévère, & lui dit : " Les Scythes, pour être Scythes, ceſſent-ils d'être hommes ? Et pour avoir été nos ennemis, ſont-ils indignes de notre compaſſion ?

passion ? Je ne sais, comment vous avez pu concevoir une pensée aussi cruelle & me la proposer." Il ordonna seulement qu'on les désarmât.

Par des lettres datées de Naples le deux de Juillet 1785, nous apprenons le trait suivant d'humanité dans le prince royal. Son alteſſe royale, agée seulement de huit ans, ayant rencontré, le régiment des Italiens royaux, observa quatre soldats enchainés & les yeux bandés, il en demanda la raison au colonel : celui-ci lui répondit, qu'étant trouvés coupables de désertion, ils alloient souffrir suivant la loi militaire : " Il faut, que je les voye à découvert," dit le prince. A l'instant mille voix s'écrient : " Pardon, pardon." " C'est la raison, réplique le prince, que j'ai désiré, qu'ils recouvrassent l'usage de la vue."

LA JASEUSE.

DEFINITION.

La Bonne Mère.

QUELLE idée, Sophie, avez-vous de la jaſerie ?

Lady Sophie.

Maman, je penſe, que le mot jaſerie ſignifie une perſonne, qui parle beaucoup, & qui ne donne pas aux autres le temps de parler auſſi.

La Bonne Mère.

Il eſt vrai, mon enfant ; il y a de tels caractères dans le monde ; mais ces ſortes de gens ne ſont pas les plus dangereux : le ſeul moyen de leur plaire, c'eſt de les laiſſer parler. --- Mathilde, je ſerois curieuſe de ſavoir votre penſée ſur ce ſujet.

Lady Mathilde.

Une Jaſeuſe parle beaucoup, ne donne pas aux autres le temps de parler auſſi : ce n'eſt pas le pire ; elle dit tout ce qui lui vient à la bouche : c'eſt une ſotte, qui n'a point d'eſprit.

La Bonne Mère.

Et ordinairement une méchante, qui n'a point de charité ; car pour fournir matière

à la converſation, qui languiroit ſans celà, elle appèle la médiſance à ſon ſecours. Toutes les anecdotes au déſavantage du prochain ſont cent fois répétées. Il y a une grande affinité entre une jaſeuſe & une médiſante. Le petit drame ſuivant vous donnera ſimplement le caractère d'une Jaſeuſe.

DRAME.

LA JASEUSE.

ACTRICES.

La GOUVERNANTE.
Melle. TACITURNE.
Melle. JASEUSE, *ſa ſœur.*
COLETTE, *fille de chambre.*

ACTE. SCENE I.

Melle. JASEUSE, COLETTE. *En entrant* Melle. *Jaſeuſe prend Colette par le bras, & la mène en courant au milieu du théatre.*

Melle. JASEUSE.

VENEZ, Colette; j'ai quelque choſe à vous dire.

COLETTE.

Vous avez toujours....

Melle.

Mᵉˡˡᵉ. Jaseuse *l'interrompant.*

Laiſſez-moi donc finir. Vous m'interrompez continuellement: cela n'eſt pas beau, Colette. --- Corrigez-vous de ce défaut-là: C'eſt un grand défaut, ma chère Colette, très grand, je vous aſſure. --- Outre cela, le reſpect, que vous me devez --- penſez-y. Je ſuis fâchée, de ce que vous m'avez donné occaſion de vous faire ce reproche. --- J'eſpère, que cela n'arrivera plus: c'eſt peut-être faute de réflexion. Réfléchiſſez mieux. --- Mais après tout, on n'a pas toujours le temps de réfléchir, quand on aime à parler beaucoup. --- Oh! cela eſt certain; je le ſais par expérience. J'aime à parler beaucoup; vous le ſavez, Colette. --- Eh bien! j'ai eu tort de vous conſeiller à réfléchir. *Elle fait une petite pauſe.* Colette, qu'avois-je envie de vous dire, quand vous m'avez interrompue? --- Attendez, laiſſez-moi réfléchir un petit moment... *Une autre petite pauſe. Colette a les yeux attachés à la terre.* Oh! oh! j'y ſuis. --- Maman reçoit compagnie cet après midi. Trois demoiſelles viennent prendre le thé ici: enſuite on s'amuſera juſqu'au temps que l'on fera une partie de Whiſt. A préſent Colette, finiſſez, & dites-moi ce que vous vouliez dire par, "Vous avez toujours."

Colette.

Mᵉˡˡᵉ. vous venez de parler ſi longtemps, que je l'ai oublié.

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Faites une petite pauſe. Vous vous en ſouviendrez, je ſuis ſûre.

COLETTE.

Eh bien je le ferai. --- *Colette réfléchit un peu.*

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Quoi! vous n'avez pas encore fait? Voilà une longue pauſe. Vîte, dépêchez-vous.

COLETTE.

Vous êtes ſi impatiente, que vous ne me donnez pas le temps de réfléchir. --- Oh! oh! j'y ſuis: je voulois dire, que vous aviez toujours quelque choſe à raconter.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Certainement. Je m'ennuyerois à la mort, ſi j'étois obligée de garder le ſilence un peu longtemps. Si je n'ai perſonne, à qui parler, il faut, que je parle à moi-même. Je n'aime pas les fournoiſes; elles ont continuellement de mauvais deſſeins dans leurs cervelles: ni les taciturnes; elles ſont ordinairement ſtupides: elles n'ont rien à dire, parce que leur eſprit eſt ſtérile.

COLETTE.

N'en exceptez-vous Mᵉˡˡᵉ. votre ſœur? Elle...

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE *l'interrompant.*

Oh! certainement. Je ne ſaurois dire, qu'elle

qu'elle eſt ſtupide: elle employe ſon temps à l'étude; mais quelle figure fait-elle, quand des dames viennent ici? *Elle contrefait ſa ſœur dans les réponſes, qu'elle fait aux queſtions.* Si on lui demande, comment elle ſe porte: fort bien, madame, je vous remercie. C'eſt tout. --- Comment ſe porte votre maman & votre papa? Fort bien auſſi, madame, je vous rends grace. --- Je réponds d'une manière tout-à-fait différente. --- Madame je me porte le mieux du monde. Il eſt vrai, j'avois une petite migraine ce matin; mais elle m'a quittée fort à propos: c'eſt un vilain mal. --- Il me ſemble, que ces réponſes plaiſent beaucoup plus, que de dire en peu de mots, fort bien, madame, je vous remercie.

COLETTE.

Il eſt....

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE *l'interrompant.*

Vous m'interrompez encore; Colette: vous n'avez point de patience. J'allois finir en deux mots.

COLETTE.

Finiſſez en quatre; je vous écouterai.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Je voulois dire, que la brièveté eſt ridicule. Il faut un peu s'étendre dans ſon diſcours. La prolixité eſt l'ame de la converſation.

ſation. Je n'aime pas la taciturnité. J'ai fini, Colette.

COLETTE.

Il eſt vrai, votre ſœur a ce défaut-là; mais elle ne manque pas....

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE *l'interrompant.*

Elle ne manque pas d'eſprit, vous voulez dire.

COLETTE.

Oui, Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

De l'eſprit! elle ne le fait pas voir. A quoi ſert ſon eſprit? elle devroit le montrer aux dames, qui viennent ici. Au lieu de parler, de leur faire des queſtions, de s'informer de ce qui ſe paſſe dans la ville, elle tient un morne ſilence... *La Gouvernante entre ſubitement.*

SCENE II.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE, COLETTE.

La GOUVERNANTE *interrompant* Mᵉˡˡᵉ. *Jaſeuſe.*

En vérité, Mᵉˡˡᵉ, vous m'occaſionnez beaucoup de déplaiſir. Vous ne faites que jaſer, & vous négligez vos études. Votre maître de danſe vient d'arriver: allez prendre votre leçon.

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Un petit moment de converſation, s'il vous plaît; j'aurai bientôt fini.

La GOUVERNANTE.

C'eſt plus que vous ne ſauriez faire.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Je vais. *Elle fait quelques pas & revient.* Aurons-nous compagnie ce ſoir?

La GOUVERNANTE.

Oui, allez.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

En s'en allant, elle parle, juſqu'à ce qu'elle ſoit dans les couliſſes. Mon maître de danſe s'en ira bientôt.

SCENE III.

La GOUVERNANTE, COLETTE.

La GOUVERNANTE.

Même, en s'en allant, elle ne ſauroit s'empêcher de jaſer. Je ſuis ſurpriſe, qu'elle ne jaſe pas en dormant.—Mais, Colette, que vous a-t-elle dit?

COLETTE.

Mille extravagances, & m'a interrompue pluſieurs fois. Elle a ridiculiſé ſa ſœur, & elle ne m'a pas donné le temps de parler.

La GOUVERNANTE.

Colette, voulez-vous ſuivre mon avis?

COLETTE.

Madame, de tout mon cœur : je ne demande qu'à être guidée par vous.

LA GOUVERNANTE.

Eh bien ! Colette, évitez ſa compagnie : ne vous entretenez pas du tout avec elle. Quand elle voudra vous parler, allez-vous-en, & ne lui répondez pas. Je dirai aux autres domeſtiques de faire la même choſe : par cette méthode, je ſuis ſûre, que je lui apprendrai à ne pas tant jaſer. Quand elle ſe verra réduite à la ſituation d'être évitée de vous, des domeſtiques & de moi, elle ceſſera d'être Jaſeuſe. Sa maman & ſon papa approuvent mon expédient : ainſi vous n'aurez rien à craindre. --- J'ai une autre réforme à faire. Melle. Taciturne a de l'eſprit & du jugement ; mais elle a le défaut contraire à celui de ſa ſœur : c'eſt une taciturnité exceſſive. Si nous pouvons réuſſir à rendre l'une moins Jaſeuſe, & l'autre moins Taciturne, nous aurons opéré un grand changement pour le mieux dans ces deux jeunes demoiſelles, qui ont de bonnes diſpoſitions. Allez, Colette ; dites à Melle. Taciturne de venir me trouver ſur le champ.

COLETTE.

J'y vais, Madame. *Elle ſort en courant.*

SCENE

SCENE IV.

La GOUVERNANTE *ſeule.*

La choſe n'eſt pourtant pas aiſée. Corriger deux perſonnes de deux défauts contraires eſt fort difficile ; mais il eſt louable de l'entreprendre. Dans mes efforts je ferai mon devoir ; ſi je réuſſis, j'aurai le plaiſir de réfléchir, qu'ils n'ont pas été employés mal à propos. --- Oh ! voici Mlle. Taciturne.

SCENE V.

La GOUVERNANTE, Mlle. TACITURNE.

La GOUVERNANTE.

Je vous ai envoyé chercher, Mlle. pour avoir une petite converſation avec vous au ſujet de votre taciturnité, qui eſt le défaut oppoſé à celui de votre ſœur : elle parle trop, & vous parlez trop peu.

Mlle. TACITURNE.

Je vous remercie, ma bonne.

La GOUVERNANTE.

De quoi, Mlle. ? Quand je vous aurai appris à ne pas être ſi Taciturne, alors il ſera temps de me remercier : à préſent, vous ne m'avez aucune obligation. Je ne ſais comment m'y prendre pour venir à bout de mon deſſein.

Mᵉˡˡᵉ. TACITURNE.

Pour vous dire la vérité, vous aurez de la peine à réuſſir. Vous avez à combattre une timidité naturelle. Ce n'eſt pas par choix, que je ſuis ſi Taciturne. Je ſouhaiterois que je n'euſſe pas ce défaut.

La GOUVERNANTE.

Mᵉˡˡᵉ. il eſt en votre pouvoir de ne pas l'avoir. Soyez hardie, & ne craignez pas de paroître ridicule; votre bon ſens vous en mettra à l'abri.

Mᵉˡˡᵉ. TACITURNE.

Je ferai l'eſſai de votre avis la première fois, que j'en trouverai l'occaſion.

La GOUVERNANTE.

Vous ferez bien, Mᵉˡˡᵉ. & je vous réponds du ſuccès. *La Jaſeuſe entre avec précipitation.*

SCENE VI.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. TACITURNE, Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Ma bonne, mon maître de danſe vient de me quitter; je ſerois bien aiſe de converſer un peu avec vous. *La Gouvernante ne dit mot.* Vous ne parlez pas, ma bonne: eſt-ce que je vous ai offenſée? J'en ſerois bien

fâchée. Ma bonne, parlez-moi donc. *La Gouvernante ne répond pas, & elle ſort.*

SCENE VII.

Mᵉˡˡᵉ. TACITURNE, Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Ma ſœur, que ſignifie ce ſilence myſtérieux ? Ma bonne eſt-elle fâchée contre moi ?

Mᵉˡˡᵉ. TACITURNE.

En vérité, ma ſœur, je n'en ſais rien.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Vous n'en ſavez rien ? J'en doute.

Mᵉˡˡᵉ. TACITURNE.

Je vous aſſure, ma ſœur, que c'eſt la vérité, que je viens de vous dire. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'elle m'a beaucoup exhortée à ne pas être ſi Taciturne. Je ne ſais, comment faire : vous pourriez m'être d'un grand ſecours.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Comment cela ? Je vous prie.

Mᵉˡˡᵉ. TACITURNE.

La choſe eſt aiſée. Donnez-moi la moitié de votre langue : je vous aſſure, que nous en aurons aſſez l'une & l'autre.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Vous plaiſantez, ma ſœur.

Mᵉˡˡᵉ. TACITURNE.

Non, certainement : je parle ſérieuſement. Vous voyez, que je commence à me corriger de mon défaut avec vous ; corrigez-vous du vôtre avec moi ; vous verrez, que nous réuſſirons, vous, à être moins Jaſeuſe, moi, à être moins Taciturne. *Colette entre.*

SCENE VIII.

Mᵉˡˡᵉ. TACITURNE, Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE, COLETTE.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Colette, que nous voulez-vous ?

COLETTE *à* Mᵉˡˡᵉ. *Taciturne.*

Mᵉˡˡᵉ. votre Gouvernante a beſoin de vous.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Colette, vous ne répondez pas à ma queſtion.

COLETTE *à* Mᵉˡˡᵉ. *Taciturne.*

Elle vous attend dans le moment.

Mᵉˡˡᵉ. TACITURNE.

J'y vais dans l'inſtant. *Elle ſort.*

SCENE IX.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE, COLETTE.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Colette, je ne vous comprens pas. Vous ne me parlez pas. Etes-vous devenue auſſi Taciturne,

Taciturne, que ma sœur? *Colette sort sans répondre.*

SCENE X.

Mlle. JASEUSE *seule.*

Il y a du mystère en tout cela.— Ma Gouvernante ne me parle pas.— Je n'ai point de reproches à lui faire: elle est dans cette maison pour présider à mon éducation; mais qu'une payſanne, Colette, fille de chambre, oſe prendre la liberté de ne pas répondre à mes queſtions, c'eſt plus, que je ne ſaurois ſupporter.—Il faut, que j'aille la trouver dans l'inſtant: je l'obligerai à me dire la raiſon de ſon impoliteſſe. *Elle ſort. Dans le même moment entrent d'un autre côté la Gouvernante & Mlle. Taciturne.*

SCENE XI.

La GOUVERNANTE, Mlle. TACITURNE.

La GOUVERNANTE.

Mlle. avez-vous entendu les dernières paroles de votre ſœur?

Mlle. TACITURNE.

Oui, ma bonne, je les ai entendues fort bien. Elle a dit, ſi je ne me trompe, qu'elle alloit trouver Colette dans l'inſtant, & qu'elle l'obligeroit à lui dire la raiſon de ſon impoliteſſe.

LA GOUVERNANTE.

Comprenez-vous le ſens de cette expreſſion?

Mlle. TACITURNE.

Non, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Je vais vous expliquer ce myſtère. J'ai recommandé à Colette, & à tous les domeſtiques de la maiſon de ne pas parler du tout à votre ſœur; vous m'obligerez, ſi vous ſuivez la même conduite: c'eſt le meilleur moyen, que nous puiſſions employer pour l'empêcher de trop jaſer. Pour vous, Mlle. je ſuis charmée de voir, que mes avis vous ont été ſalutaires. Vous commencez à vous défaire de votre timidité. Votre ſœur demande des remèdes violens. Votre maman & votre papa les approuvent.

Mlle. TACITURNE.

Je ſuivrai la même conduite envers ma ſœur, & ferai la même choſe, quand elle voudra me parler. --- Par bonheur, la voici.

SCENE XII.

LA GOUVERNANTE; Mlle. TACITURNE, Mlle. JASEUSE.

Mlle. JASEUSE.

En vérité, je ne ſais pas, ce que j'ai fait dans cette maiſon. Vous ne voulez pas me

parler, la fille de chambre ne le veut pas, & quand, dans ce moment, j'ai voulu en ſavoir la raiſon, elle a pris la fuite. Ce n'eſt pas tout, tous les domeſtiques de la maiſon ſont de même.

La GOUVERNANTE *à* Melle. *Taciturne.*

Je ſuis charmée de voir, que vous avez ſuivi mes avis.

Melle. TACITURNE.

C'eſt parce que je ſais, qu'ils ſont toujours bons.

Melle. JASEUSE.

Quoi ! pas de réponſe encore ?

La GOUVERNANTE *à* Melle. *Taciturne.*

Nous ferons quelque choſe de vous, Melle. vous êtes en bon chemin.

Melle. JASEUSE.

Ma ſœur, ſavez-vous la raiſon, pourquoi on ne veut pas me parler ?

Melle. TACITURNE *à la Gouvernante.*

Je vous ſuis obligée, ma bonne, de l'eſpoir, que vous me donnez. *Elles ſortent.*

SCENE XIII.

Melle. JASEUSE *ſeule.*

Eſt-il poſſible ? Tout le monde me fuit, perſonne ne me parle. Les domeſtiques même m'évitent, comme ſi j'étois une créa-

ture dangereuſe. --- Oh ! j'en devine la raiſon ; c'eſt parce que je jaſe trop. *Elle fait une petite pauſe.* Oui, certainement c'eſt la raiſon. Et bien, je ceſſerai d'être Jaſeuſe, & dès ce moment je vais aller trouver ma gouvernante. *Elle ſort. Dans le même moment elle rencontre ſa gouvernante, qui entre par le même côté.*

SCENE XIV.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Oh ! ma bonne, que je ſuis aiſe de vous avoir rencontrée ! J'allois dès ce moment vous chercher ; mais puiſque je viens de vous rencontrer, je ſuis perſuadée, que vous me répondrez cette fois-ci. --- Je devine la raiſon, pourquoi vous ne me parlez pas : c'eſt ma jaſerie, qui en eſt la cauſe. Et bien, je ceſſerai d'être Jaſeuſe : vous en verrez un échantillon ce ſoir.

La GOUVERNANTE.

Vous avez deviné juſte, & c'eſt à cauſe de votre promeſſe, que je vous réponds à préſent.

Mᵉˡˡᵉ. JASEUSE.

Ma bonne, combien d'obligations ne vous ai-je pas ? Votre ingénieux ſtratagème a fait

plus de bien, que tous vos avis!--Vous ſerez toujours mon amie.

La Gouvernante.

C'eſt aſſez, Mlle. je compte ſur vos promeſſes, & ſuis heureuſe d'avoir opéré ce changement. Ma peine n'a pas été inutile. Allons trouver votre ſœur: elle ſe réjouira avec moi, que vous ayez enfin ceſſé d'être Jaſeuſe. *Elles ſortent.*

MORALE.

La Bonne Mère.

Sophie, quelle morale tirez-vous de ce petit drame?

Lady Sophie.

Elle eſt fort claire, c'eſt qu'il ne faut pas tant jaſer.

La Bonne Mère.

Vous, Mathilde, dites-moi, quelles réflexions avez-vous faites?

Lady Mathilde.

La réflexion que j'ai faite, eſt qu'une Jaſeuſe n'a ordinairement pas d'eſprit, & qu'elle ne ſauroit manquer de ſe rendre ridicule en compagnie. On la mépriſe, parce qu'elle ne donne pas aux autres le tems de parler à leur tour.

La Bonne Mère.

Elle s'imagine, qu'il n'y a qu'elle qui ait

de l'esprit : elle prétend, que sa sœur n'en a point ; mais le pire est, qu'une Jaseuse déchire la réputation des autres. --- Sophie, qu'aimeriez-vous mieux être ? Jaseuse ou Taciturne ?

Lady SOPHIE.

Taciturne ; car dans ce cas-là, si je n'ai pas d'esprit, je ne ferai pas paroître, que j'en manque.

La Bonne MÈRE.

Mais, mon enfant, on pensera, que vous êtes stupide.

Lady SOPHIE.

Je ne sais pas. Mais après tout, j'ai vu des demoiselles taciturnes, elles n'étoient cependant pas stupides. Lady Julie, par exemple, parle fort peu, elle a cependant de l'esprit.

La Bonne MÈRE.

L'excès dans l'un & dans l'autre est toujours blâmable. Il faut parler à propos. Laissez plutôt briller l'esprit des autres, que le vôtre. On vous estimera d'autant plus, & on supposera toujours, que vous avez de l'esprit ; parce que vous plairez par votre condescendance. Après tout, mes enfans, je pencherai toujours du côté du silence, préférablement à la jaserie. Je me souviens d'avoir lu quelques anecdotes à ce sujet, je vais vous les réciter.

TRAITS HISTORIQUES,

ET

ANECDOTES CONVENABLES,

CHARLES V. surnommé le sage, roi de France, étoit doué du talent de la parole : il étoit cependant fort réservé dans ses discours. C'est une belle qualité, que de savoir bien parler, lui disoit on un jour. " Il est vrai, répondit-il, mais ce n'en est pas une moindre, que de savoir se taire."

Le silence est regardé, avec raison, comme le parti le plus sûr pour celui, qui a sujet de se défier de soi-même. Les Romains, ayant prié les Athéniens de vouloir bien leur communiquer les lois, que Solon leur avoit prescrites autrefois, le grand conseil d'Athènes s'assembla à ce sujet. Il fut résolu d'envoyer à Rome un des sages de la Grèce, pour savoir, si les Romains étoient dignes, par leur sagesse, d'avoir ces lois ; avec ordre, s'ils ne l'étoient pas, de rapporter les lois sans les communiquer.

Cette résolution ne put être si secrète, que le sénat Romain n'en fût averti. Les sénateurs se trouvèrent fort embarrassés ; parce que c'étoit dans un temps, où Rome étoit dépourvue

dépourvue de philoſophes aſſez habiles & aſſez ſavans pour tenir tête à un ſage de la Grèce.

La queſtion fut donc de trouver quelque expédient pour ſe tirer de cet embarras. Le ſénat n'en trouva pas de meilleur, que d'oppoſer un fou au philoſophe Grec, afin que, ſi le haſard vouloit, que le fou prévalût, la gloire de Rome en fût d'autant plus grande, qu'un fou de Rome auroit confondu un ſage de la Grèce ; & ſi ce dernier triomphoit, qu'Athènes ne pût tirer aucun avantage d'avoir fermé la bouche à un fou de Rome.

L'ambaſſadeur d'Athènes, étant arrivé à Rome, on le conduiſit au capitole, où l'on avoit placé, dans un appartement richement meublé, un fou dans un fauteuil, habillé en ſénateur, & auquel on avoit expreſſément défendu de parler.

L'Athénien avoit été prévenu, que ce ſénateur étoit très ſavant ; mais qu'il parloit fort peu ; de ſorte que cet Athénien en entrant, ſans lui dire autre choſe, hauſſa un de ſes doigts. Le fou, croyant que c'étoit une menace de lui crever un œil, & ſe ſouvenant, qu'il lui avoit été défendu de parler, hauſſa trois des ſiens, voulant ſignifier par là, que ſi le Grec vouloit lui crever un œil, lui à ſon tour en creveroit deux, & du troiſième doigt, l'étrangleroit. Le philoſophe qui, en élevant ſon doigt, avoit voulu donner à entendre, qu'il n'y a qu'un premier être, qui gouverne

verne tout, crut, que les trois doigts, que le fou avoit hauſſés, étoient pour marquer, qu'en Dieu, le paſſé, le préſent & l'avenir ſont la même choſe, & jugea par là, que cet homme étoit fort ſavant.

Il ouvrit enſuite la main, & la montrant à ce fou, il voulut exprimer, que rien n'eſt caché à Dieu ; mais le fou, prenant ce ſigne pour la menace d'un ſoufflet, qu'on voulut lui appliquer, préſenta au philoſophe ſa main fermée, voulant lui donner à entendre, que pour un ſoufflet, il lui donneroit un coup de poing. Le Grec au contraire, déjà prévenu en faveur du fou, ſe figura, qu'il vouloit dire par ce geſte, que Dieu tient l'univers dans ſa main, & jugeant par-là de la profonde ſageſſe des Romains, il leur accorda les lois de Solon.

On peut encore citer ici, en faveur du ſilence, cette anecdote rapportée dans la vie de Molière. Cet illuſtre comique alloit à Auteuil avec Chapelle, & ils s'étoient placés dans un batelet. Comme ces deux amis avoient cultivé la philoſophie, ils diſcouroient ſouvent ſur les opinions de Gaſſendi & de Deſcartes.

Ce jour-là, ils agitoient une queſtion, ſur laquelle ils n'étoient pas d'accord : ils prirent pour juge de leur différend un Minime, qui étoit leur compagnon de voyage. Je m'en rapporte au bon pere, dit Molière, ſi le ſyſtême de Deſcartes n'eſt pas une fois mieux imaginé, que tout ce que Gaſſendi a débité

débité pour nous faire adopter les rêveries d'Epicure. Paſſe pour ſa morale ; mais le reſte ne vaut pas la peine, qu'on y faſſe attention.

N'eſt-il pas vrai ? mon père, ajouta Molière. Le religieux répondit, comme monſieur *Gobemouche*, par un *hom, hom*, qui feſoit entendre aux philoſophes, qu'il étoit connoiſſeur en cette matière ; mais il eut la prudence de ne ſe point mêler dans une converſation ſi échauffée. Oh ! parbleu, mon père, dit Chapelle, qui ſe crut affoibli par l'approbation apparente du Minime, il faut, que Molière convienne, que Deſcartes n'a formé ſon ſyſtème, que comme un méchanicien, qui imagine une belle machine ſans faire attention à l'exécution. Le ſyſtème de ce philoſophe eſt contraire à une infinité de phénomènes de la nature, que le bon homme n'a pas prévus.

Le Minime ſembla ſe ranger du côté de Chapelle par un ſecond *hom, hom*. Molière, outré de ce qu'il triomphoit, redouble ſes efforts, & détruit les opinions de Gaſſendi par de ſi bonnes raiſons, que le religieux fut obligé de s'y rendre par un troiſième *hom, hom*, qui ſembloit décider la queſtion en ſa faveur.

Chapelle s'échauffe, & criant à pleine tête pour convertir ſon juge, il ébranla ſon équité par la force de ſes poumons. " Je conviens, dit-il, que c'eſt l'homme, qui a le mieux rê-

vé ;

vé ; mais, morbleu, il a pillé ſes rêveries partout, & cela n'eſt pas bien. N'eſt-il pas vrai, mon père ?" Le moine, qui convenoit de tout obligeamment donna auſſi-tôt un ſigne d'approbation, ſans proférer une ſeule parole. Molière ſaiſit avec chaleur le moment de réfuter l'argument de Chapelle. Les deux philoſophes en étoient aux convulſions, & preſque aux invectives, quand ils arrivèrent devant le cloître des Minimes. Le religieux demanda, qu'on le mît à terre, & donna ſes applaudiſſemens au profond ſavoir des deux antagoniſtes. Avant que de ſortir du bateau, il alla prendre ſa beſace, qu'il y avoit miſe en entrant. C'étoit un frère lai. Les deux philoſophes n'avoient pas vu ſon enſeigne ; & honteux d'avoir perdu le fruit de leur diſpute devant un homme, qui n'y entendoit rien, ils ſe regardèrent l'un l'autre ſans ſe rien dire.

Molière, revenu de ſa ſurpriſe, dit à Baron, qui étoit de la compagnie, mais d'un âge à négliger une pareille converſation : " Voyez, petit garçon, ce que fait le ſilence, quand il eſt obſervé avec conduite."---" Voilà comme vous faites toujours, Molière, dit Chapelle : vous me commettez ſans ceſſe avec des ânes, qui ne peuvent ſavoir, ſi j'ai raiſon. Il y a une heure, que j'uſe mes poumons, & je n'en ſuis pas plus avancé."

Les jeunes gens, qui parlent indifféremment ſur ce qu'ils ſavent & ne ſavent pas, peuvent profiter de la réponſe de ce jeune homme inſtruit,

instruit, mais fort modeste, qui avoit gardé le silence dans une compagnie de gens de lettres. Son père lui demanda en particulier, pourquoi il ne s'étoit pas fait honneur de ce qu'il savoit. " Je craignois, répondit-il, qu'on ne vînt aussi à m'interroger, sur ce que j'ignorois.

L'AVARE.

L'AVARE.

DEFINITION.

La Bonne Mère.

SOPHIE, qu'eſt-ce que l'avarice?

Lady Sophie.

C'eſt un déſir d'accumuler des richeſſes.

La Bonne Mère.

Ce n'eſt pas aſſez, mon enfant. --- Et vous, Mathilde, que dites-vous?

Lady Mathilde.

J'ajoute à la définition de ma ſœur --- pour les garder.

La Bonne Mère.

Cela n'eſt pas encore ſi criminel, que l'avarice. On peut amaſſer de l'argent, en garder la plus grande partie, & cependant faire quelques petites charités: j'appèle cela ménager ſon argent; quoique d'un tel ménagement à l'avarice il n'y ait pas grand chemin.

Lady Mathilde.

C'étoit ce que je voulois dire, maman, quand je vous ai répondu.

La Bonne Mère.

Je le penſe. Obſervez, mes enfans, qu'il

y a

y a dans ce vice, comme dans tous les autres, différens degrés. Il y a des avares de toute eſpèce. Il y en a, qui non ſeulement ne font aucun bien à leur prochain, mais qui, de propos délibéré, ſe font tort à eux-mêmes.

Lady SOPHIE.

Comment, Maman? Vous me ſurprenez. Y a-t-il dans le monde des gens, qui, de propos délibéré, ſe font tort à eux-mêmes?

La Bonne MÈRE.

Les avares. Ils ſe privent des choſes les plus néceſſaires: ils ne mangent, ne boivent & ne s'habillent pas, comme les autres gens: ils regrettent l'argent, qu'ils dépenſent pour leur nourriture, leur boiſſon & leurs habits, & voudroient pouvoir manger, boire & s'habiller pour rien. Plus ils amaſſent de richeſſes, plus ils ſont avides de les accumuler: ils n'ont jamais aſſez.

Lady MATHILDE.

Cela eſt ſurprenant au dernier degré. Si vous n'aſſuriez pas, qu'il y a de telles gens dans le monde, je ne le croirois pas.

La Bonne MÈRE.

Il n'eſt que trop vrai, mes enfans, & vous trouverez de tels caractères dans les traits hiſtoriques & les anecdotes, que je vous rapporterai. Il eſt temps d'en voir un petit échantillon dans une jeune demoiſelle.

DRAME.

L'AVARE.

ACTRICES.

La Gouvernante.
Mᵉˡˡᵉ. Boncoeur.
Mᵉˡˡᵉ. Avare, *ſa ſœur.*
Dorothée, *fille de chambre.*

ACTE. SCENE I.

Mᵉˡˡᵉ. Avare, *une bourſe à la main: elle compte ſon argent.*

SIX guinées. ---- Toutes en chelins: cela eſt beau à voir. --- Six guinées, en ſi peu de temps. --- Quatre chelins par ſemaine, cela fait ſeize chelins par mois. --- Seize chelins par mois font trois livres ſterling & huit chelins par quartier. --- Trois livres ſterling & huit chelins par quartier font treize livres ſterling & douze chelins par an. --- C'eſt quelque choſe. --- Doublez la ſomme, cela fait vingt-ſept livres ſterling & quatre chelins en deux ans. --- Ainſi avant que de mourir, je ſerai un peu riche par mes épargnes ſeules, ſans compter le bien, que je recevrai au décès de mon papa: il eſt vieux & moi je ſuis encore fort

fort jeune. --- Oh! oh! voici Dorothée; il faut, que je ſerre mon argent. *Elle veut mettre avec précipitation ſon argent dans la poche; mais elle a de la peine à la trouver, & laiſſe tomber tous ſes chelins, qui ſe répandent ſur le théâtre.*

SCENE II.

Mlle. AVARE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Oh! oh! Mlle. vous êtes bien riche.

Mlle. AVARE.

Dorothée, n'approchez pas. --- Je ramaſſe quelques chelins.

DOROTHÉE.

Je vous aiderai à les ramaſſer, s'il vous plaît. *Elle ſe baiſſe.*

Mlle. AVARE.

Non, non, Dorothée: ne vous baiſſez pas; laiſſez-moi les ramaſſer. *En les ramaſſant, elle regarde de temps en temps, ſi Dorothée ne ſe baiſſe pas.* Dorothée, vous marchez ſur mes chelins. Avez-vous envie de les cacher? Eloignez-vous un peu. --- Allez un peu plus à droite. --- Là. --- Encore. --- Ce n'eſt pas aſſez. --- Juſqu'au coin. --- Vous voilà bien; reſtez juſqu'à ce que j'aye fini --- A préſent, Dorothée, approchez. Vous êtes ſurpriſe de voir tant de chelins, N'eſt-ce pas? Je vous dirai,

dirai, que mon papa m'en accorde quatre par ſemaine : je les épargne.

DOROTHÉE.

Quoi ! vous les épargnez tous ?

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Tous, ſans exception.

DOROTHÉE.

Cela me ſurprend. Vous ne dépenſez donc rien pour faire du bien aux pauvres, pour acheter quelques colifichets & quelques friandiſes ?

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Rien, Dorothée. Il y a aſſez de perſonnes au monde pour faire du bien aux pauvres ; je n'aime pas les colifichets, & quant aux friandiſes, je puis m'en paſſer. J'aime mieux à voir mon argent : voilà mon plaiſir.

DOROTHÉE.

J'en ſuis ſurpriſe ; vous ne ſauriez jamais manquer. Votre papa eſt riche, & comme il n'eſt pas extravagant, vous êtes ſûre d'une fortune.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Sûre ! Je ne ſais pas cela. Mon papa peut vivre trop longtemps, & je puis mourir avant lui.

DOROTHÉE.

Dans ce cas, vous n'avez pas beſoin de ménager tout votre argent.

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Mais il faut s'assurer contre les évènemens. D'ailleurs ne comptez-vous pour rien le plaisir, le délicieux plaisir à compter & à recompter mon argent ?

DOROTHÉE.

Je ne vois aucun plaisir en cela. N'en goûteriez-vous pas un plus délicieux à faire du bien ?

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Fais-je mal de garder mon argent ?

DOROTHÉE.

Je crois qu'oui.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Que vous êtes simple ! On regarde les prodigues, comme des fous.

DOROTHÉE.

N'y a-t-il pas de la différence entre l'avarice & la prodigalité ? Le prodigue dépense plus, qu'il ne devroit, vous ne dépensez rien du tout. Vous voyez bien, que vous pourriez employer une partie de votre argent à faire de bonnes actions, sans être prodigue. Mᵉˡˡᵉ. *Avare, sans écouter, regarde de tous côtés.*

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

N'y a-t-il pas quelques chelins sous vos piés ?

DOROTHÉE.

Oui, Mᵉˡˡᵉ. ramassez-les. *Elle sort.*

SCENE

SCENE III.

Mlle. AVARE *seule.*

La précaution eſt toujours néceſſaire. Dorothée, à ce que je crois, eſt honnête ; mais l'argent tente. Je ſuis fâchée, de ce qu'elle a vu, que j'avois tant de chelins. Il eſt vrai, que ma ſœur & ma gouvernante le ſavent : elles ne le diront à perſonne ; mais Dorothée le dit, peut-être dans ce moment, à tous les domeſtiques de la maiſon. --- Adieu, mon argent : quelqu'un me le dérobera. Il faut, que je le cache dans quelque endroit, où perſonne ne pourra le découvrir. --- Voyons. --- Oui, dans le jardin ſous un Ceriſier. --- Mais comment pourrai-je le faire ſans être apperçue ? --- Et puis, quand on verra la terre remuée, Dorothée ou quelque autre ſervante ne l'obſerveront-ils pas ? --- D'ailleurs, quand je voudrai voir mon argent, mon cher argent, je ne pourrai pas l'aller chercher : tout le monde me verroit. --- Non, il ne faut pas, que je penſe au jardin. --- Où donc cacherai-je mes chelins ? Voilà la difficulté. --- J'y penſerai une autre fois plus à l'oiſir. --- Ma gouvernante, a peut-être à préſent, beſoin de moi : il faut, que j'aille la trouver. *Elle ſort : en ſortant, elle rencontre ſa gouvernante : elles rentrent l'une & l'autre.*

SCENE IV.

La Gouvernante, Mlle. Avare.

Mlle. Avare.

Ma bonne, j'allois vous trouver.

La Gouvernante.

J'avois beſoin de vous, Mlle. Mais que feſiez-vous ici?

Mlle. Avare.

J'étois avec Dorothée.

La Gouvernante.

Je le ſais: elle vient de me le dire, & que vous avez répandu vos chelins à ſon approche, en voulant les mettre dans votre poche.

Mlle. Avare.

Cela eſt vrai: elle n'a dit, que la vérité. Je ne voulois pas, qu'elle ſût, que j'avois tant d'argent.

La Gouvernante.

En cela, vous avez certainement raiſon. Mais pourquoi gardez-vous tout votre argent? Vous méfiez-vous de la providence? Suppoſons, que votre papa ne vous donne rien par ſemaine, vous n'en ſouffririez pas. Vous avez ici tout ce qu'il faut. Vous ſavez, que l'on ne vous refuſe rien. --- Comment vous regardera-t-on dans cette maiſon à préſent? Les domeſtiques vous mépriſeront à cauſe de votre avarice.

Mlle.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Je ne me ſoucie pas d'eux, pourvu que vous m'aimiez.

La GOUVERNANTE.

Je vous aime, certainement: en cela, je m'acquitte de mon devoir, & pour cela, je voudrois, que vous vous défiſſiez de votre vilain vice.---Je ſuis étonnée, que mes avis n'ont pu faire, juſqu'à préſent, aucune impreſſion ſur vous; mais telle eſt la malignité de l'avarice, que plus on s'y adonne, plus on y fait des progrès.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Vous raiſſonnez à merveilles, ma bonne; mais après tout, fais-je du mal à quelqu'un?

La GOUVERNANTE.

A vous-même. Vous vous rendez ridicule & mépriſable.---Ce n'eſt pas aſſez de ne pas faire du mal; il faut faire du bien. Prenez l'exemple de votre papa & de votre ſœur: ſe contentent-ils de ne pas faire du mal? Vous ſavez, qu'ils font du bien, & votre papa ſur-tout. Vous ignorez, peut-être, ſes libéralités; mais moi, je ſais l'étendue du bien, qu'il fait.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Oh! c'eſt qu'il eſt riche.

La GOUVERNANTE.

Faites du bien à proportion. Je ne dis

pas de vous priver de tout votre argent; mais ſi vous en donniez la quatrième partie, ſeriez-vous pauvre?

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Pauvre! je ne ſais pas; mais je ſais, que je ne ſerois pas plus riche.

LA GOUVERNANTE.

Quand même vous n'auriez pas d'argent du tout, vous ſeriez aſſez riche.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

C'eſt fort bien dit, ma bonne; mais vous ne conſidérez pas, que je n'aurois pas le plaiſir de voir & de manier mon argent.

LA GOUVERNANTE.

Le beau plaiſir! il n'y a qu'un Avare, qui en jouiſſe. Vous ne goûtez pas un plaiſir plus exquis, que goûte une ame ſenſible en feſant du bien.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Vous parlez ſi ſouvent de faire du bien, comme ſi je n'en feſois point. J'apprens le François, la muſique & la danſe, n'eſt-ce pas faire du bien?

LA GOUVERNANTE.

Quand je parle de faire du bien, je parle de faire du bien aux autres. --- En vérité, Mᵉˡˡᵉ. il ſemble, que vous affectiez de donner à mes paroles un ſens ridicule. Je ſais, que vous ne manquez jamais de mauvaiſes raiſons

raiſons pour juſtifier votre vice favori ; mais la choſe demande votre plus ſérieuſe conſidération. Il s'agit de votre bonheur en cette vie & en l'autre ; car il eſt dit dans l'Ecriture, que les avares n'hériteront jamais le royaume du Ciel. Je pourrois vous citer d'autres paſſages, ſi votre raiſon ſeule ne ſuffiſoit pas pour vous convaincre de la baſſeſſe de l'avarice ; mais vous ne réfléchiſſez pas. Vous êtes trop attachée à votre argent. Vous n'avez des yeux que pour le contempler, & une raiſon pour en être folle. Il eſt très déſagréable pour moi de perdre mon temps à vous moraliſer. Je déſeſpère preſque de vous rendre charitable & généreuſe. Le ſeul eſpoir, que j'ai, eſt dans votre jeuneſſe. L'avarice n'a pas encore pris des racines aſſez profondes, pour renoncer à mes efforts de vous rendre telle que votre ſœur.

Mlle. AVARE.

Voilà un long diſcours ; continuez.

LA GOUVERNANTE.

C'eſt votre faute, s'il eſt un peu long : moins de paroles devroient ſuffire ; mais puiſque vous trouvez, que je parle trop de ce que vous n'aimez pas à entendre, il faut, que je finiſſe. --- Allez, s'il vous plaît, & dites à votre ſœur, que je voudrois lui parler dans l'inſtant.

Mlle. AVARE.

Je vous remercie, ma bonne ; voilà une com-

commiſſion, que je fais de bon cœur. *Elle court en ſortant.*

SCENE V.

La GOUVERNANTE *ſeule.*

Je vois bien, que toutes mes exhortations ſont inutiles. La raiſon ne peut rien ſur elle. --- Vice affreux, qui pervertit l'eſprit & endurcit le cœur ! Il faut, que je m'y prenne d'une autre manière. --- Que je conſidère. --- J'y ſuis. --- L'idée me paroît bonne. --- Il ne faut pas, que je lui parle de ſon avarice. Le ſilence ſur ce point eſt le meilleur parti, que je puiſſe prendre : par ce moyen, je la rendrai moins méfiante. J'ai formé un plan, qui, j'en ſuis ſure, opérera, ce que mes avis n'ont pas été capables d'opérer. J'engagerai Dorothée à me ſeconder. Melle. Avare lui communiquera la place, où elle aura caché ſon argent : je le prendrai. --- Fort bien, cela aura ſon effet déſiré. Ah ! voici Melle. Bontœur.

SCENE VI.

La GOUVERNANTE, Melle. BONTŒUR.

La GOUVERNANTE.

Je ſuis bien aiſe, Melle. que vous ſoyez venue. J'ai formé un projet pour corriger votre

votre ſœur de ſon avarice : je vais vous le communiquer ; c'eſt de découvrir la place, où elle aura caché ſon argent, & enſuite de l'enlever. Qu'en penſez-vous ?

Mᵉˡˡᵉ. BONCŒUR.

Vous ſavez mieux que moi ce qu'il faut faire. Après tout, comment pourrez-vous découvrir la place ?

La GOUVERNANTE.

Que cela ne vous inquiète pas. Je parlerai à Dorothée, qui, auſſi bien que vous & moi, voudroit, que votre ſœur ſe défît de ſon vice odieux. Voici, comment je m'y prendrai ; je l'engagerai à avoir un entretien avec votre ſœur, & l'inſtruirai de ce qui faut, qu'elle lui diſe pour gagner ſa confiance. Elle ne manquera pas d'engager Mᵉˡˡᵉ. Avare à ſuivre ſon avis, & à lui communiquer la place, où elle aura caché ſon argent : Dorothée me la dira, & j'enlèverai le tréſor.

Mᵉˡˡᵉ. BONCŒUR.

Oh ! ma bonne, que vous êtes ingénieuſe ! Je prevois, que vous réuſſirez. La bonne action, que vous aurez faite ! Mon papa vous en ſera bien redevable & moi auſſi. J'aimerois de voir ma ſœur généreuſe.

La GOUVERNANTE.

Allez donc, Mᵉˡˡᵉ. ſur le champ, & dites à Dorothée de faire toute la diligence poſſible de venir me parler.

Mᵉˡˡᵉ. Boncœur.

J'y cours. *Elle ſort.*

SCENE VII.

La Gouvernante *ſeule.*

Voilà qui eſt bien juſqu'à préſent. Oh! oh! Dorothée arrive déjà.

SCENE VIII.

La Gouvernante, Dorothée.

La Gouvernante.

Dorothée, je vous ai envoyé chercher. Il n'y a qu'un moment, que j'ai prié Mᵉˡˡᵉ. Boncœur de vous aller dire, que je voulois vous parler; comment a-t-elle pu vous voir en ſi peu de temps?

Dorothée.

Je viens de la rencontrer. Je venois pour lui dire, que ſon papa vouloit lui parler.

La Gouvernante.

Fort bien, Dorothée; vous voyez, que nous ne pouvons faire aucune impreſſion ſur l'eſprit opiniâtre de Mᵉˡˡᵉ. Avare. J'ai digéré un plan, qui, ſelon moi, réuſſira mieux que tous mes avis.

Dorothée

Madame, oſerai-je vous demander votre plan?

La

LA GOUVERNANTE.

Je vous le dirai, ſans que vous le demandiez, & il faut, que vous jouiez un rôle dans cette petite farce.

DOROTHÉE.

De tout mon cœur, pourvu que je puiſſe être utile.

LA GOUVERNANTE.

Vous le ſerez, j'en réponds.

DOROTHÉE.

Dites-moi votre plan, je vous en ſupplie.

LA GOUVERNANTE.

Dans l'inſtant. Je vous ferai parler à Mᵉˡˡᵉ. Avare. Vous prétendrez prendre beaucoup de part à ce qu'elle appèle ſon bonheur : par là vous gagnerez ſa confiance. Quand vous ſerez parvenue juſque-là ; conſeillez-lui de cacher ſon argent : ſi elle héſite à ſuivre votre avis, indiquez-lui vous même une place, telle que vous jugerez à propos, & vous me la communiquerez : j'enlèverai ſon tréſor, comme elle le nomme. Je ne vois pas d'autre moyen pour la corriger de ſon avarice.

DOROTHÉE.

Je ferai tout ce qui vous plaira, & jouerai mon rôle le mieux qu'il me ſera poſſible.

LA GOUVERNANTE.

Je n'en doute pas, Dorothée : je vais dès

ce moment dire à Mᵉˡˡᵉ. Avare de venir vous parler. *Elle ſort.*

SCENE IX.

DOROTHÉE *ſeule.*

Voilà une commiſſion un peu difficile à exécuter. --- Mᵉˡˡᵉ. Avare ſe défie de tout le monde. Je me ſouviens, comment elle en a agi, quand je l'ai ſurpriſe avec ſes chelins épars. --- " Dorothée, ne vous baiſſez pas ; laiſſez-moi les ramaſſer. --- Dorothée, vous marchez ſur mes chelins ; avez-vous envie de les cacher ? Eloignez-vous un peu. Allez un peu plus à droite. --- Là. --- Encore. --- Ce n'eſt pas aſſez ; juſqu'au coin. --- Vous voilà bien, reſtez juſqu'a ce que j'aye fini. --- Enſuite --- N'y a-t-il pas quelques chelins ſous vos piés ? --- Comment gagner la confiance d'une telle demoiſelle ? Mais la voici, il faut, que je ſois ſérieuſe.

SCENE X.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE, DOROTHÉE.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE *d'un ton haut.*

Ma Gouvernante vient de me dire de venir vous parler.

DOROTHÉE.

Ne parlez pas ſi haut, Mᵉˡˡᵉ. de crainte qu'on ne nous entende. Il eſt vrai, que je viens d'avoir une converſation avec elle.

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Que vous a-t-elle dit de moi?

DOROTHÉE.

Vous pouvez aiſément le deviner: votre avarice a été le ſujet de ſon entretien.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Oh! je n'en doute pas: elle voudroit, que je jetaſſe mon argent par la fenêtre.

DOROTHÉE.

Ne le faites pas: je trouve, que vous avez raiſon de le préſerver.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Comment, Dorothée, vous me ſuprenez! il n'y a pas long temps, que vous m'avez conſeillée de l'employer à faire du bien.

DOROTHÉE.

Cela eſt vrai; mais j'ai depuis réfléchi, & je penſe à préſent, que vous avez raiſon de le garder pour votre propre plaiſir.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Bonne Dorothée! que je vous aime! — Vous voyez bien, quand on réfléchit un peu ſérieuſement, on ne ſauroit me blâmer!

DOROTHÉE.

Vous blâmer! dites plutôt, qu'on ne ſauroit s'empêcher de vous louer — Mais Mᵉˡˡᵉ, parlons d'autres choſes. En gardant vos chelins, vous en aurez bientôt plus que vos

poches ne ſauroient contenir: outre cela, ils ſont ſi peſans. --- Voulez-vous me permettre de vous donner un avis ſalutaire.

Mlle. AVARE.

Ma chère Dorothée, de tout mon cœur.

DOROTHÉE.

Je penſe, que vous feriez bien de trouver un endroit ſûr & inconnu pour cacher votre argent.

Mlle. AVARE.

Vous avez raiſon, Dorothée: j'approuve votre avis: j'ai déjà penſé à cela. J'avois une fois envie de le cacher au pié d'un ceriſier.

DOROTHÉE.

Au pié d'un ceriſier! vous me ſurprenez: le jardinier vous l'auroit certainement eſcamotté. Vous n'auriez pas pu le faire ſans remuer la terre.

Mlle. AVARE.

C'eſt ce que je penſois auſſi. Outre cela, Dorothée, je me ſerois privée moi-même du plaiſir de voir & de compter mes chellns.

DOROTHÉE.

Certainement. --- Il faut penſer à une autre place.

Mlle. AVARE.

Mais quelle place? Je n'en ſais point.

DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

J'en ſais plus de cent.

Mlle. AVARE.

Dites-m'en ſeulement une: elle me ſuffira; mais obſervez, il faut, qu'elle ſoit ſûre.

DOROTHÉE.

Sûre! Je défie un Argus de le trouver.

Mlle. AVARE.

Dites-moi cette place.

DOROTHÉE.

Dans la cave, ſous le premier tonneau, à gauche.

Mlle. AVARE.

Je ne ſaurois y aller ſans être apperçue. D'ailleurs l'humidité de la place gâteroit mes chelins, & les feroit paroître comme des demi-ſous. --- Dorothée, cette place ne convient pas.

DOROTHÉE.

Eh! bien, Mlle. ſi vous ne pouvez pas aller à la cave, le grenier vous conviendra mieux. Je ſais un coin, à droite, en entrant, ſous une tuile, qui me ſemble très-propre à votre deſſein.

Mlle. AVARE.

Que je conſidère. --- Au grenier! --- Vous avez raiſon. Quand mon papa aura compagnie, je pourrai facilement aller voir mon tréſor --- Votre idée eſt fort bonne, Dorothée.

Elle

Elle met la main à la poche. Voici mes chelins. *Elle la retire.* Non, je les y porterai moi-même. Je crois, que c'eſt le plus ſûr. Chut, voici ma ſœur.

SCENE XI.

Mᵉˡˡᵉ. BONCOEUR, Mᵉˡˡᵉ. AVARE, DOROTHÉE.

Mᵉˡˡᵉ. BONCOEUR *courant avec un petit Colifichet à la main.*

Oh! ma ſœur, voyez-vous le beau petit bijou, que ma gouvernante & moi venons d'acheter?

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Vous jetez toujours votre argent par la fenêtre, en achetant des bagatelles.

Mᵉˡˡᵉ. BONCOEUR.

Quoi! ma ſœur, vous appelez cela jeter de l'argent par la fenêtre? Et bien, je vous l'accorde. J'avois cinq chelins: ce petit Colifichet m'en coute deux; les trois autres, je les ai donnés à une pauvre femme.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Vous donnez tant & ſi ſouvent, qu'il ne vous reſte rien à préſent à donner. — Que ne gardez-vous votre argent?

DOROTHÉE.

Vous avez raiſon, Mᵉˡˡᵉ. L'argent eſt le meilleur

meilleur ami, que l'on puiſſe avoir, & il ne faut pas le jeter par la fenêtre. --- Mesdemoiſelles, je ne veux pas, par ma préſence, vous empêcher de vous entretenir librement enſemble. *Elle ſort.*

SCENE XII.

Mlle. BONCOEUR. Mlle. AVARE.

Mlle. AVARE.

Dorothée a parlé admirablement bien. --- Ma ſœur, je ſuis fâchée de vous voir ſi extravagante.

Mlle. BONCOEUR.

Et moi, je le ſuis de vous voir ſi Avare.

Mlle. AVARE.

Avare ! dites-vous ? Je ne ſais pas, pourquoi preſque tout le monde dans la maiſon me donne ce nom-là. Je ne ſuis qu'économe.

Mlle. BONCOEUR.

On appèle Avare une perſonne, qui amaſſe de l'argent, & qui n'en fait pas uſage. N'eſt-ce pas votre cas, ma ſœur ?

Mlle. AVARE.

Allons, allons. Vous moraliſez auſſi ; mais quand vous moraliſeriez juſqu'à demain matin, votre ſermon ne feroit aucune impreſſion ſur moi. --- Vous ne prêchez pas aſſez bien.

SCENE

SCENE XIII.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. BONCOEUR. Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

La GOUVERNANTE.

Meſdemoiſelles, je ſuis bien aiſe de vous voir enſemble. --- Mᵉˡˡᵉ. Avare, je me flatte, que votre ſœur a fait quelque impreſſion ſur vous: ſon exemple a plus de pouvoir que mes avis n'en ont.

Mᵉˡˡᵉ. BONCOEUR.

Ma bonne, ma ſœur eſt inexorable: elle ne ſuit ni vos avis, ni, comme vous avez la bonté de l'appeler, mon exemple.

La GOUVERNANTE.

J'en ſuis fâchée. --- Mᵉˡˡᵉ. Avare, je vous ſerai obligée, ſi vous voulez bien nous laiſſer ſeules. J'ai quelque choſe à dire à votre ſœur.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Je ne veux pas vous gêner. Je m'en vais dès ce moment. *Elle ſort.*

SCENE XIV.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. BONCOEUR.

La GOUVERNANTE.

Elle va à préſent cacher ſon argent au grenier; je le devine. Dorothée a joué ſon rôle

rôle parfaitement bien. Nous viendrons à bout de corriger votre sœur.

SCENE XV.

La Gouvernante, Mlle. Boncoeur, Dorothée.

Dorothée *éclatant de rire.*

Je viens de rencontrer Mlle. Avare ; elle eſt allée avec précipitation au grenier : elle m'a dit, qu'elle alloit cacher ſon argent dans l'endroit, que je lui ai indiqué.

Mlle. Boncoeur.

Quel endroit ?

Dorothée.

Au grenier, dans un coin, à droite, en entrant, ſous une tuile.

La Gouvernante.

J'y vais dès ce moment, & de crainte qu'elle ne s'apperçoive de ma démarche, je lui donnerai quelque choſe à faire. --- Il n'y a point de temps à perdre. Je reviendrai dans un inſtant. *Elle ſort.*

SCENE

SCENE XVI.

Mlle. BONCOEUR, DOROTHÉE.

Mlle. BONCOEUR.

Dorothée, vous avez fait des prodiges.

DOROTHÉE.

J'ai fait tout ce qui a été en mon pouvoir.

Mlle. BONCOEUR.

Vous avez réuſſi. Je ſais les moyens, que vous avez employés, & comment vous avez flatté ma ſœur pour gagner ſa confiance.

DOROTHÉE.

Ce n'étoit pas mon invention. C'eſt votre gouvernante, qui m'a guidée.

Mlle. BONCOEUR.

N'importe, vous avez très bien joué votre rôle, & j'en ſuis charmée.---Ma Gouvernante reſte longtemps. Je ſouhaiterois, qu'elle fût arrivée pour nous anoncer une bonne nouvelle.

DOROTHÉE.

Ayez de la patience : elle ne tardera pas.--- J'entends qu'elle vient. ---La voici. Je vous laiſſe. *Elle ſort.*

SCENE

SCENE XVII.

La GOUVERNANTE, Mlle. BONCOEUR,

La GOUVERNANTE.

Son tréſor eſt enlevé : le voici. Dorothée a réuſſi à mon ſouhait.

Mlle. BONCOEUR.

Oh ! j'en ſuis ravie. Le beau bruit, que ma ſœur fera, quand elle ne trouvera pas ſon tréſor.

La GOUVERNANTE.

J'en réponds. Je ſuis perſuadée, qu'elle eſt à préſent allée compter ſes chelins, mais elle trouvera les oiſeaux dénichés.

Mlle. BONCOEUR.

Je meurs d'impatience de la voir arriver ; car je penſe, qu'elle eſt allée au grenier, quand elle nous a quittées.

La GOUVERNANTE.

Je le penſe de même. --- Je ne me trompe pas : la voici, voyez ſon air abatu. Mlle. *Avare entre lentement & d'un air triſte.*

SCENE XVIII.

La GOUVERNANTE, Mlle. BONCOEUR, Mlle. AVARE.

Mlle. AVARE.

On m'a volé mon tréſor, oh ! on m'a volé mon tréſor.

La

La GOUVERNANTE, *en ſouriant.*

On vous a volé votre tréſor ? En vérité, j'en ſuis bien fâchée.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Oui, oui : vous badinez. Vous êtes bien fâchée de l'accident, qui m'eſt arrivé & vous en riez.

La GOUVERNANTE.

Je n'ai pas ri de l'accident ; mais de la manière, dont vous nous en avez annoncé la nouvelle. --- Comment eſt-il poſſible, qu'on ait pu prendre votre argent ? Vous en aviez ſi grand ſoin.

Mᵉˡˡᵉ. BONCOEUR.

Conſolez-vous, ma ſœur, ce n'eſt qu'un petit accident : il ne vous rendra pas pauvre. Notre papa aura ſoin de ne pas vous laiſſer manquer d'argent. D'ailleurs n'avez-vous pas dans la maiſon tout ce qu'il vous faut ?

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Oh ! ma ſœur, vous auſſi ne me plaignez pas : c'eſt un nouveau ſurcroît de malheur pour moi.

La GOUVERNANTE.

Mᵉˡˡᵉ. je ſerois bien aiſe de ſavoir la manière, dont vous avez perdu vos chelins.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Dorothée, oh ! la perfide Dorothée les a pris.

La

La GOUVERNANTE.

Prenez garde à ce que vous dites : vous accuſez Dorothée de deux crimes, de vol & de perfidie. Etes-vous bien ſûre que c'eſt elle, qui les a dérobés ?

Mlle. AVARE.

Il n'y avoit qu'elle, qui fût l'endroit, où l'argent étoit caché.

La GOUVERNANTE.

Ce n'eſt pas une preuve ſuffiſante, que c'eſt elle, qui l'a pris : ce n'eſt tout au plus qu'une préſomption, qui, miſe en comparaiſon vec ſon honnêteté reconnue, n'eſt d'aucun poids pour vous juſtifier dans vos ſoupçons. N'auriez-vous pas mieux fait de vous ſervir de votre argent pour faire du bien, comme votre ſœur ?

Mlle. BONCOEUR.

Vouz avez bien de la bonté, ma bonne, de faire mention de moi. Je ne fais que mon devoir.

La GOUVERNANTE.

C'eſt beaucoup, Mlle. & c'eſt plus que d'autres font, par exemple, votre ſœur.

Mlle. AVARE.

Oh ! ma bonne ; vous m'accablez de reproches : je ſuis fâchée de les mériter. Je me corrigerai de mon vice.

La

LA GOUVERNANTE.

Si vous me promettez ſérieuſement de garder votre promeſſe, je vous dirai quelque choſe au ſujet de vos chelins.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Je vous le promets fort ſérieuſement & fort ſincèrement.

LA GOUVERNANTE.

Et bien ; toute l'hiſtoire de l'enlèvement de votre argent eſt mon ouvrage. J'ai conſeillé à Dorothée de jouer le rôle de confidente avec vous : elle ne l'auroit certainement pas fait ſans moi. Vous ſavez, que j'avois employé mes exhortations en vain. Ce ſtratagème me vint dans l'eſprit, & je ſuis bien aiſe, qu'il ait opéré un changement en vous. Dorothée, ſachant l'endroit, où vous aviez caché votre tréſor, me l'a communiqué. J'y ſuis allée ſur le champ, & ai pris vos précieux chelins : voilà toute l'hiſtoire.

Mᵉˡˡᵉ. AVARE.

Oh ! ma bonne, que je vous ſuis redevable ? Votre ſtratagème ingénieux a plus fait que tous vos avis. Tant que je vivrai, je vous en aurai des obligations. Je ne ſuis plus la même. J'apperçois un changement en moi, qui me paroiſſoit chimérique. Ce n'eſt pas tout ; je dois des rémercimens à Dorothée, & une apologie pour mes ſoupçons. Dorenavant je ferai un meilleur uſage

de

de mon argent. Ma sœur, je suivrai votre exemple.

Mlle. BONCOEUR.

Je me réjouis de votre heureux changement : par là vous gagnerez l'estime & l'approbation de tout le monde, non pas parce que vous avez suivi mon exemple ; mais parce que vous avez cessé d'être avare.

La GOUVERNANTE.

Allons, Mesdemoiselles, en rendre compte à votre papa, qui s'en réjouira aussi bien que nous. *Elles sortent.*

MORALE.

La Bonne MÈRE.

Mes enfans, quelle morale tirez-vous de ce drame ?

Lady SOPHIE.

Que l'avarice est un vice bas, vil & méprisable.

Lady MATHILDE.

Et odieux : on ne sauroit lui donner trop de mauvaises épithètes. Je suis bien aise de ne pas être avare : par bonheur, je ne connois pas ce vice-là.

Lady SOPHIE.

Ni moi non plus, Maman.

La

La Bonne Mère.

Je le ſais, mes enfans. C'eſt un vice, dont on ne ſe corrige jamais à un certain âge. Plus un avare vit, plus il eſt endurci. L'âge guérit ordinairement preſque tous les vices : il n'y a que la mort, qui puiſſe corriger un avare. Il vit toute ſa vie pauvre pour mourir riche. Il ne connoît d'autre Dieu que ſes richeſſes : ce ſont ſes idoles. S'il va à l'égliſe, ce n'eſt qu'un hypocrite, qui, ſous l'apparence d'un chrétien, n'eſt qu'un monſtre en forme humaine. Souvent même, ſi ce n'eſt pas toujours, il ne penſe qu'aux moyens d'entaſſer des richeſſes par des voies illégitimes ; car obſervez, mes enfans, qu'un avare n'eſt preſque jamais honnête. Je ne finirois pas, ſi je voulois vous faire un portrait complet d'une telle perſonne. Je me ſouviens d'une fable de Boileau : elle eſt en vers ; je vous la raconterai en proſe.

FABLE.

L'Avare qui a perdu ſon treſor.

L'USAGE ſeulement fait la poſſeſſion des richeſſes. Je demande à ces gens, dont la paſſion favorite eſt d'entaſſer de l'argent, quel avantage ils ont, que n'ait pas un autre homme. Diogène eſt auſſi riche qu'eux, & l'Avare

vare vit en gueux comme lui. L'homme au tréſor caché en ſervira d'exemple.

Ce malheureux attendoit une ſeconde vie, pour jouir de ſon bien, il ne poſſédoit pas l'or, mais l'or le poſſédoit. Il avoit enfoui une ſomme conſidérable : ſon plus grand plaiſir étoit d'y penſer nuit & jour. Il alla tant de fois voir ſon cher tréſor, qu'un foſſoyeur le vit & l'enleva.

L'Avare, s'appercevant que ſon argent eſt enlevé, gémit, ſe tourmente, & ſe déchire. Un paſſant lui demande, pourquoi il ſe tourmente ainſi ? --- C'eſt mon tréſor, que l'on m'a pris. --- Votre tréſor ? où pris ? --- Tout près de cette pierre. --- Pourquoi l'avez-vous apporté ſi loin ? Nous ne ſommes pas en temps de guerre. N'auriez-vous pas mieux fait de le laiſſer chez vous dans un coffre ? Vous auriez pu le voir à toute heure. --- A toute heure ! Bon Dieu ! l'argent vient-il comme il s'en va ? --- Je n'y touchois jamais. Dites-moi, de grace, reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez de la ſorte ? Puiſque vous ne touchiez jamais à votre tréſor. Mettez une pierre à la place : elle vous vaudra tout autant.

TRAITS HISTORIQUES,

ET

ANECDOTES CONVENABLES.

LORSQU'ON a lu l'Avare de Plaute & celui de Molière, on eſt tenté de croire, que tous les traits, qui le caractériſent, ont été épuiſés; cependant en voici un, qui n'eſt peut-être pas moins vrai, ni moins énergique, que ceux employés par ces grands maîtres. On parloit d'une perſonne, qui aimoit à rendre ſervice; quelqu'un qui lui avoit des obligations dit: " Un tel eſt très honnête homme: il eſt pauvre; mais cela ne m'empêche pas d'en faire un cas ſingulier. Il y a quarante ans, que je ſuis ſon ami, & il ne m'a pas demandé un ſou.

L'Avare ne ſe regarde pas comme tel; il auroit horreur de lui même: il ſe conſidère comme un homme prévoyant, un économe qui penſe à l'avenir. Un original de cette trempe, ayant entendu parler d'un fameux médecin de Paris, dont la parſimonie étoit portée à l'excès, eut la curioſité de l'aller voir. C'étoit un fidèle diſciple, qui vouloit prendre des leçons d'un maître renommé.

Il

Il le trouva sur les huit heures du soir, en hiver, dans une chambre enfumée, avec une petite lampe, qui ne donnoit presque pas de clarté. Il lui dit en entrant : " J'ai appris, Monsieur, que vous étiez l'homme du monde le plus économe. Je le suis un peu ; mais je souhaiterois l'être davantage, & je voudrois bien, que vous me fissiez l'amitié de me donner quelques leçons d'économie."

" Ne venez-vous que pour cela ? lui répliqua le docteur avare. Prenez ce siège ;" & en même temps il éteignit sa lampe, en lui disant : " Nous n'avons pas besoin de voir pour parler ; nous en serons moins distraits." " Ah ! Monsieur, s'écria l'humble disciple, cette leçon d'économie me suffit. Je vois bien, que je ne serai jamais qu'un écolier auprès d'un si grand maître ; mais je vous proteste, que j'en profiterai." Il se retira aussitôt à tâtons.

Toutes les grandes passions, dit Madame de Puisieux, abandonnent les hommes à la mort : toutes, excepté l'avarice. Le commandeur de . . . eut une longue maladie. Sur le point de mourir, il dit à son médecin, qui lui avoit rendu six mois des visites assidues, qu'il vouloit le récompenser pour ses bons services, & lui présenta en même-temps trois louis, qu'il tira d'un sac, qu'il tenoit caché sous son chevet.

Le médecin, surpris de la médiocrité de la somme, lui demanda, si c'étoit un à compte ?

" Un à compte, Monſieur! reprit le moribond: non, non: la ſomme me paroît raiſonnable pour tout le temps de ma maladie." Le médecin lui fit quelques remontrances, auxquelles le commandeur répondit: " Je vois bien, que vous n'êtes pas content: tenez, voilà donc encore un petit écu." Le médecin ne put s'empêcher de rire & de refuſer les trois louis d'or & le petit écu.

L'avare Cutler, dont parle Pope dans ſes Epîtres Morales, croyant donner un excellent avis au prodigue Villiers, duc de Buckingham, lui diſoit: " Que ne vivez-vous comme moi?"---" Vivre comme vous, Chevalier Cutler! j'en ſerai toujours le maître, répondit Villiers, quand je n'aurai plus rien."

Ce Cutler, homme très riche voyageoit ordinairement à cheval & ſeul, pour éviter toute dépenſe. Le ſoir, en arrivant à l'auberge, il feignoit d'être indiſpoſé, afin qu'on ne lui ſervît pas à ſouper. Il ordonnoit au valet d'écurie d'apporter dans ſa chambre un peu de paille pour mettre dans ſes bottes, feſoit baſſiner ſon lit & ſe couchoit. Lorſque le domeſtique s'étoit retiré, il ſe relevoit, & avec la paille de ſes bottes, & la chandelle, qu'on lui avoit laiſſée, il feſoit un petit feu, où il grilloit un hareng, qu'il tiroit de ſa poche. Il avoit toujours la précaution de ſe munir d'un morceau de pain, & de faire monter une bouteille d'eau: & il ſoupoit ainſi à peu de frais.

Un

Un homme, dont l'avarice étoit connue, ſe vantoit d'avoir fait une perte conſidérable, ſans dire un ſeul mot. " Je ne m'en étonne pas, dit un plaiſant, les grandes douleurs ſont muettes."

Un noble débonnaire, qui n'avoit pas la réputation d'être brave, demandoit à un avare, quel plaiſir il avoit d'amaſſer des écus, & de ne pas s'en ſervir? " J'y trouve autant d'appas, répondit l'avare, que vous à porter l'épée."

Euclio, caſſé de vieilleſſe, fait ſon teſtament. Je donne & lègue (il ſoupire à ce mot) mes fiefs à Edouard. --- " Et votre argent? Monſieur." --- " Mon argent? Quoi! tout? . . . Ah! puiſqu'il faut, ajoute-t-il en pleurant, je le donne à Paul." --- " Et votre château?" Monſieur. --- " Arrêtez: mon château? Pour cela, non . . . Je ne puis m'en deſſaiſir." . . . & il rend l'ame.

Un avare, qui en même temps étoit uſurier, ſe trouvoit à l'article de la mort. Son confeſſeur l'exhortoit de ſon mieux, & pour rendre ſon exhortation plus pathétique, lui montroit un crucifix. Le moribond le regarde fixement. Son confeſſeur, qui le croit touché, lui préſente ce crucifix, qui étoit d'argent. Le malade le ſoulève, & dit en le rendant: " Monſieur, je ne puis pas prêter grand choſe là-deſſus."

Je viens de lire dans un papier Anglois, qu'un gros curé d'une paroiſſe, dans le dio-

cèſe de Norwich, ayant appris, qu'une pauvre femme avoit eu un enfant, alla à la maiſon, & lui dit, qu'il étoit venu pour baptiſer l'enfant. Elle lui dit, que ſon mari n'étoit pas au logis, & que d'ailleurs ils étoient l'un & l'autre non-conformiſtes. Il répondit, que cela ne ſignifioit rien: & que c'étoit ſon devoir de baptiſer tous les enfans nés dans ſa paroiſſe, & ſur le champ il commença la cérémonie.

Quand il eut fini, il demanda un chelin: elle lui dit, qu'elle n'en avoit point. Bientôt il s'adreſſa au mari, & lui fit la même demande. Le pauvre homme lui dit, qu'il n'avoit pas beſoin de lui pour baptiſer ſon enfant, & ſouhaita qu'il ne l'eût pas fait, vu qu'il étoit non-conformiſte, & auroit pu avoir ſon enfant baptiſé par ſon propre paſteur pour rien.

Le curé inſiſta, que c'étoit ſon droit, & demanda l'argent: l'homme lui dit, qu'il n'avoit pas ſix ſous pour acheter du pain pour ſa famille. Cela ne ſatisfit pas le curé avare & affamé; mais voyant des choux dans le jardin, il demanda à l'homme combien il en donnoit pour un chelin. Ayant appris le prix, il alla couper autant de choux de la valeur d'un chelin, & envoya ſon domeſtique pour les aller chercher.

La Bonne Mère.

Mes enfans, jusqu'à présent, je vous ai rapporté des anecdotes sur l'avarice : il me reste à vous rapporter des anecdotes de deux vertus, qui lui sont opposées, le désintéressement, & la libéralité : je vous ai déjà raconté ceux de la générosité à la fin du petit drame de Mademoiselle Bienfesante.

Le désintéressement consiste moins à savoir se passer des biens de la fortune, qu'à en faire un bon usage. L'amour des richesses nous conduit souvent à l'avarice : l'homme désintéressé ne les désire que pour les répandre.

Les députés d'une ville rebelle, pour calmer la colère du comte de Ligny, qui se disposoit à les traiter avec la dernière sévérité, lui présentèrent un service de vaisselle d'argent, du poids de trois cents marcs ; mais le comte ne voulut pas le prendre pour lui ; & se tournant vers le chevalier Bayard, dont la rare valeur avoit fait prospérer toutes ses entreprises en Italie : " Chevalier, lui dit-il, voilà ce que je vous donne."

Bayard remercia très généreusement le général & refusa le présent, en ajoutant ; " Je craindrois, Monseigneur, que ce riche don ne me communiquât quelque chose de l'infidélité de ceux qui vous l'ont offert."

Le maréchal de Boucicaut ne laissa qu'un fils âgé de trois ou quatre ans, qui fut depuis maréchal de France & gouverneur de Gènes.

Ce grand homme ne s'étoit pas ſoucié d'accumuler de grands biens pour cet héritier de ſon nom & de ſa gloire. Indifférent pour les richeſſes, il n'avoit ſongé qu'à lui laiſſer de grands modèles de vertu. Ses amis le blâmèrent un jour de n'avoir pas profité de la faveur du roi. " Je n'ai rien vendu de l'héritage de mes ancêtres, leur répondit-il, & je n'y ai rien non plus ajouté. Si mon fils eſt homme de bien, il aura aſſez : mais s'il ne vaut rien, il aura trop : & ce ſera grand dommage."

Curius Dentatus venoit de triompher des Sabins. Pour récompenſer les exploits de ce grand homme, le ſénat lui aſſigna une portion de terre plus conſidérable que celle, qu'on avoit coutume d'accorder aux anciens ſoldats ; mais le magnanime conſul refuſa cette faveur, & ſe contenta du partage commun, ajoutant que celui qui vouloit poſſéder plus de terre que les autres, étoit un mauvais citoyen.

Après ſa victoire, les députés des Samnites vinrent le trouver, & lui offrirent de riches préſens. Curius mangeoit alors des raves auprès de ſon foyer. Il ſe tourna vers les ambaſſadeurs & leur dit : " Pour faire de pareils repas, je n'ai pas beſoin de tant de richeſſes, & d'ailleurs n'eſt-il pas plus beau de commander à ceux qui ont de l'or, que d'en avoir ſoi-même ?"

Un roi de Babylone, voulant témoigner par

par des effets au philoſophe Apollonius de Thyane la grande conſidération, qu'il avoit pour ſa perſonne, lui envoya un meſſager pour lui dire, qu'il pouvoit faire dix demandes à ſon gré, qui toutes lui ſeroient accordées. Apollonius ſe rendit à la cour ; & tous les ſeigneurs, s'étant aſſemblés pour le voir & pour l'entendre, il éleva la voix & dit au monarque :

" Prince, au lieu de dix graces, je ne vous en demanderai qu'une, qui me tiendra lieu de toutes. Vous avez non loin d'ici une colonie de Grecs, qu'ils n'ont qu'un petit eſpace de terre, qu'ils cultivent avec ſoin ; mais aux approches de la récolte, des Barbares, leurs voiſins, viennent tout ravager, & les privent du fruit de leurs travaux. Je vous ſupplie de les mettre à l'ombre de votre protection."

Le roi lui répondit, " Les Grecs, dont vous me parlez, étoient regardés comme mes ennemis, & les ennemis de mes pères ; mais déſormais ils ſeront traités comme mes amis. Au reſte pourquoi refuſez-vous neuf dons, que je vous ai propoſés, & que je ſuis diſpoſé à vous faire ?" --- " C'eſt que, je n'ai point encore acquis d'amis dans ce pays-ci." --- " Et n'avez-vous beſoin de rien ?" --- " Il me faut des fruits & du pain : avec ces mets je fais bonne chère."

Epaminondas, l'un des plus grands généraux de la Grèce, ayant appris, que le roi des Perſes avoit envoyé des ambaſſadeurs à Thè-

bés, pour tâcher de le corrompre par des préſens, il les invita à dîner. Il leur ſervit un repas des plus ſimples. Tout dans ſa maiſon annonçoit la pauvreté. " Allez, dit-il enſuite, en ſouriant, aux ambaſſadeurs, allez & apprenez à votre maître, quelle eſt la vie d'Epaminondas : il comprendra, qu'un homme, qui ſait ſe contenter de ſi peu de choſe, mépriſe l'or & les richeſſes."

Un officer général vint un jour propoſer à M. de Turenne un moyen de gagner quatre cents mille francs dans quinze jours, ſans que la cour pût jamais en avoir aucune connoiſſance ; il lui répondit avec autant de ſimplicité que de nobleſſe : " Je vous ſuis fort obligé, mais, comme j'ai ſouvent trouvé de ſemblables occaſions, ſans en avoir jamais profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge."

A peu près dans le même temps, les habitans d'une grande ville lui offrirent cent mille écus, pourvu qu'il voulût bien ſe détourner de ſon chemin, & ne pas faire paſſer les troupes chez eux. Il leur répondit : " Comme votre ville n'eſt pas ſur la route, par où j'ai réſolu de faire marcher l'armée, je ne ſaurois prendre l'argent, que vous m'offrez."

Les Romains avoient envoyé des ambaſſadeurs à Pirrhus, pour la liberté des priſonniers faits dans les batailles précédentes. Quand le monarque leur eut répondu, il prit en particulier Fabricius, le plus célèbre Romain de ſon

ſon ſiècle & lui tint ce diſcours : " Je connois tout votre mérite, illuſtre Fabricius J'apprens que vous êtes un grand capitaine : que vous ſavez commander & agir en héros : que la juſtice & la tempérance ſont votre caractère.

Mais je ſais, que vous êtes ſans biens : pour ſuppléer à ce qui vous manque de ce côté-là, je ſuis prêt à vous donner autant d'or & d'argent, qu'il en faut pour vous mettre au-deſſus des plus opulens de Rome. Ne croyez pas, que pour reconnoiſſance je prétende exiger de vous aucun ſervice injuſte ou deſhonorant. Ce que je vous demande ne peut que vous faire honneur, & augmenter votre pouvoir dans votre patrie. Je vous conjure de m'aider de tout votre crédit à gagner le ſénat des Romains.

Faites-lui comprendre, je vous prie, que j'ai promis de ſecourir les Tarentins & les autres Grecs, qui habitent cette côté de l'Italie, & qu'à la tête d'une armée puiſſante & victorieuſe, je ne puis en honneur les abandonner ; cependant il m'eſt ſurvenu une affaire preſſante, qui me fait déſirer encore plus ardemment la paix.

Au reſte, ſi ma qualité de roi me rend ſuſpect au ſénat, devenez-vous-même mon garant, & joignez-vous à moi pour m'aider de vos conſeils dans toutes mes entrepriſes, & pour commander mes armées ſous moi. J'ai beſoin d'un homme vertueux & d'un ami fi-

dèle : vous de votre côté, vous avez beſoin d'un prince, qui par ſes libéralités vous mette en état de faire plus de bien. Ne refuſons point de nous aider l'un l'autre, & de nous prêter un mutuel ſecours."

Pirrhus, ayant parlé de la ſorte, Fabricius, après un moment de ſilence, lui répondit en ces termes : " Seigneur, il eſt inutile, que je diſe rien de l'expérience, que je puiſſe avoir dans le gouvernement des affaires publiques & particulières, puiſque vous en êtes informé d'ailleurs. A l'égard de ma pauvreté, vous me paroiſſez auſſi la connoître aſſez, pour que je ne ſois pas obligé de vous dire, que je n'ai ni argent, que je faſſe profiter, ni eſclaves, qui me produiſent des revenus : que tout mon bien conſiſte dans une maiſon de peu d'apparence, & dans un petit champ, qui fournit à mon entretien.

Si je ne poſſede pas de grands biens, je n'ai jamais cru, que mon indigence m'ait jamais fait tort. Ma patrie à cauſe de ma pauvreté m'a-t-elle jamais éloigné de ces glorieux emplois, qui ſont le plus noble objet de l'émulation de tous les grands hommes ? Je ſuis revétu des plus grandes dignités. On me met à la tête des plus illuſtres ambaſſadeurs. Quand il s'agit de délibérer ſur les affaires les plus importantes, je tiens mon rang dans les conſeils, & y donne mon avis. Pour remplir tous ces emplois je ne dépenſe rien du mien, non plus que les autres Romains. Rome ne

ruine

ruine par ſes citoyens en les élevant à la magiſtrature.

Pour ce qui regarde mes affaires particulières, loin de plaindre mon ſort, je m'eſtime le plus heureux de tous les hommes, lorſque je me compare aux riches. Mon petit champ, quoique très médiocre, me fournit tout ce qui m'eſt néceſſaire, pourvu que j'aye ſoin de le bien cultiver. M'en faut-il davantage ? Tout aliment m'eſt agréable, quand il eſt aſſaiſonné par la faim : je bois avec délices, quand j'ai ſoif : je goûte les douceurs du ſommeil, quand je me ſuis bien fatigué.

De quoi puis-je donc me plaindre ? Il eſt vrai, que, faute de cette abondance, je me vois hors d'état de ſoulager ceux qui ſont dans le beſoin ; avantage unique, qu'on pourroit envier aux riches. Jamais la penſée de m'enrichir ne m'eſt venue dans l'eſprit. Employé depuis longtemps dans l'adminiſtration de la république, j'ai eu mille occaſions d'amaſſer de grandes ſommes d'argent ſans aucun reproche.

En peut-on déſirer une plus favorable, que celle qui ſe préſenta, il y a quelques années ? Revétu de la dignité conſulaire, je fus envoyé contre les Samnites, les Lucaniens, & les Brutiens à la tête d'une nombreuſe armée. Je ravageai une grande étendue de pays : je vainquis l'ennemi dans pluſieurs batailles : j'emportai d'aſſaut pluſieurs villes pleines d'opulence & de butin : j'enrichis toute l'armée

de

de leurs dépouilles : je dédommageai chaque citoyen de ce qu'il avoit fourni pour les frais de la guerre : Ayant reçu les honneurs du triomphe, je mis encore quatre cents mille écus dans le tréfor public.

Après avoir négligé un butin ſi conſidérable, que je pouvois m'approprier : après avoir mépriſé des richeſſes ſi juſtement acquiſes, & ſacrifié à l'amour de la gloire les dépouilles de l'ennemi, me conviendroit-il d'accepter l'or & l'argent, que vous m'offrez ? Quelle idée auroit-on de moi ? Quel exemple donnerois-je à mes concitoyens ? De retour à Rome, comment ſoutiendrois-je leurs reproches & leurs regards mille fois plus terribles encore ? Nos cenſeurs, ces magiſtrats prépoſés à veiller ſur la diſcipline & ſur les mœurs, ne m'obligeroient-ils pas à rendre compte, devant toute le monde, des préſens, que vous voulez me faire accepter ? Non, Prince, vous garderez, s'il vous plaît, vos richeſſes ; & moi ma pauvreté & ma réputation.

La Bonne Mère.

Mes enfans, vous venez de voir des exemples frappans de déſintéreſſement : l'avare n'en eſt pas ſuſceptible. Je vais à préſent vous raconter des exemples de libéralité, qui eſt une diſpoſition à faire part aux autres de nos propres biens ; car les richeſſes ne devroient être d'un grand prix aux yeux des hommes, qu'en

ce

ce qu'elles leur procurent la douce satisfaction de pouvoir faire des heureux.

L'illustre Maupertuis, qui accompagnoit le roi de Prusse à la guerre, fut fait prisonnier à la bataille de Molwitz & conduit à Vienne. Le grand duc de Toscane, depuis empereur, voulut voir un homme, qui avoit une si grande réputation; il le traita avec estime, & lui demanda, s'il ne regrettoit pas quelqu'un des effets, que les Hussards lui avoient enlevés? Maupertuis, après s'être fait longtemps presser, avoua, qu'il auroit voulu sauver une excellente montre de Graham, dont il se servoit pour ses observations astronomiques. --- Le grand duc, qui en avoit une du même horloger, mais enrichie de diamans, dit au métaphisicien François: " C'est une plaisanterie, que les Hussards ont voulu vous faire: ils m'ont rapporté votre montre; la voilà; je vous la rends."

Turenne apperçut dans son armée un officier d'une naissance distinguée; mais pauvre & très mal monté. Il l'invita à dîner, le tira en particulier après le repas & lui dit avec bonté: J'ai, Monsieur, une prière à vous faire: vous la trouverez peut-être un peu hardie; mais j'espère, que vous ne refuserez pas votre général. Je suis vieux, & même un peu incommodé. Les chevaux vifs me fatiguent: je vous en ai vu un, sur lequel je crois, que je serai fort à mon aise. Si je ne craignois de vous demander un trop grand sacrifice,

ſacrifice, je vous propoſerois de me le céder. L'officier ne répondit que par une profonde révérence, & alla dans l'inſtant prendre ſon cheval, qu'il mena lui-même dans l'écurie de Turenne. Ce général le lendemain lui en envoya un des plus beaux & des meilleurs de l'armée.

Le cardinal d'Eſt avoit un jour invité le cardinal de Médicis à ſouper chez lui : après le repas, ils ſe mirent à jouer à la prime où il s'agiſſoit d'un reſte de dix mille écus. Le cardinal de Médicis eut prime, & le cardinal d'Eſt eut cinquante cinq ; mais ne voulant pas s'en ſervir, il le cacha & jeta ſes cartes. Après le jeu, un gentilhomme de ſa ſuite lui repréſenta, que le cardinal de Médicis avoit perdu. " Je le ſavois bien, répondit-il ; mais je ne l'avois pas invité chez moi pour gagner ſon argent."

Un bourgeois de Prague prêta cent mille ducats à Charles IV. qui lui en fit ſon billet. Le lendemain il invita cet empereur à dîner avec pluſieurs ſeigneurs. Quand on fut au deſſert, il fit apporter le billet de l'empereur dans un baſſin d'or & lui dit : " Sire, les autres mets ont été communs à toute la compagnie : celui-ci ſera pour votre majeſté. Je la ſupplie d'accepter cette obligation."

Les Fuggers, fameux négocians d'Auſbourg ne montrèrent pas moins de libéralité envers Charles-Quint. Cet empereur leur avoit fait l'honneur de loger chez eux à ſon

retour

retour d'Afrique. Les Fuggers, pleins de reconnoissance pour cet acte de bonté, firent apporter dans la cheminée, où le prince se chauffoit, un fagot de canelle, & y mirent le feu avec une obligation, qu'ils avoient de l'empereur d'une somme considérable.

Henri de Lorraine, duc de Guise, avoit gagné au jeu cent mille livres à M. d'O, surintendant des finances, qui le lendemain lui envoya soixante dix mille livres en argent, & dix mille écus en or renfermés dans un sac de cuir. Le duc, croyant que ce sac ne contenoit, que de l'argent blanc, le donna par gratification au commis, nommé Lavienne, qui lui avoit porté la somme. Ce commis, qui ignoroit lui-même, ce que ce sac pouvoit contenir, n'osa le refuser; mais quand, de retour à l'hôtel d'O, il l'eut examiné, il jugea la libéralité si extraordinaire, que ne doutant pas, que le duc ne se fût mépris, il lui reporta la somme sur le champ; mais le duc la refusa en lui disant: " Puisque la fortune vous a été si favorable, cherchez un autre que le duc de Guise pour vous envier votre bonheur."

Un gentilhomme, qui devoit une somme considérable au comte de Soissons, vint le trouver, & le pria, de lui remettre la moitié de cette somme. " Cette moitié n'est plus à moi, lui dit le prince, dès que vous avez pris la peine de la venir demander; mais puisque vous

vous me laissez la disposition de l'autre, trouvez bon, que je vous la donne."

La libéralité, cette qualité estimable dans un particulier, est souvent un défaut dans un souverain. Le roi de Prusse, n'étant que prince royal, avoit comblé de présens une actrice célèbre. Il la récompensa beaucoup moins, lorsqu'il fut roi. Cette actrice ayant osé s'en plaindre à lui-même, il lui répondit: "Autrefois je donnois mon argent, aujourd'hui je donne celui de mes sujets."

Sous le règne de Henri III. roi de France, un juif très riche étant mort sans laisser d'héritiers, ce prince fit présent de vingt-cinq mille écus de cette aubaine à Geoffroi Camus de Pontcarré. Ce généreux citoyen les distribua aussitôt à trois négocians associés, qu'un incendie venoit de ruiner.

Une femme fort pauvre, mais qui avoit la consolation d'avoir une fille aimable, se présenta avec cette jeune personne à l'audience du cardinal Farnèse. Elle lui exposa, qu'elle étoit sur le point d'être renvoyée avec sa fille d'un petit appartement, qu'elles occupoient chez un homme fort riche; parce qu'elles ne pouvoient lui payer cinq sequins, qui lui étoient dus. Le ton d'honnêteté, avec lequel elle faisoit connoître son malheur, fit aisément comprendre au cardinal, qu'elle n'y étoit tombée, que parce que la vertu lui étoit plus chère que les richesses.

Il écrivit un mandat, & la chargea de le porter

porter à ſon intendant ; celui-ci, après l'avoir lu, compta ſur le champ cinquante ſequins. " Monſieur, lui dit cette femme, je ne demandois pas tant ; certainement, Monſeigneur s'eſt trompé." Il fallut, pour faire ceſſer la conteſtation, que l'intendant allât lui-même parler au cardinal.

Son éminence, en reprenant ſon mandat, dit aux deux perſonnes, qui étoient préſentes : " Vous avez tous raiſon ; je m'étois trompé : le procédé de madame le prouve." Au lieu de cinquante ſequins, il en écrivit cinq cents, qu'il engagea la vertueuſe mère d'accepter pour marier ſa fille.

Balzac, ayant demandé à Voiture quatre cents écus à emprunter : il livra auſſitôt la ſomme, & prenant la promeſſe de Balzac, il y écrivit, en la lui renvoyant : Je reconnois devoir à M. de Balzac huit cents écus, pour le plaiſir, qu'il m'a fait d'en emprunter quatre cents de moi.

Charles II. roi d'Eſpagne, étant fort jeune & feſant à pié les ſtations du jubilé, trouva un pauvre ſur ſon paſſage, auquel il jeta une croix de diamans, qu'il avoit devant lui, ſans que perſonne s'en apperçût. Quand il fut à l'égliſe, ſes courtiſans, ayant pris garde, qu'il n'avoit plus la croix, dirent, qu'on avoit volé le roi.

Le pauvre, qui ſuivoit, s'écria à l'inſtant : " Voilà la croix du roi : c'eſt ſa majeſté, qui me l'a donnée." Le roi l'avoua. On ne jugea

gea pas à propos de laiſſer au pauvre cette croix, qui étoit de pierreries de la couronne; mais il fut décidé dans le conſeil, que de quelque manière que le roi fît ſes dons, ils devoient être ſacrés. En conſéquence la croix ayant été eſtimée douze mille écus, on les donna au pauvre.

Louis XI. avoit reçu dix mille écus d'or en préſent. Il fit étaler cette ſomme, alors très conſidérable, ſur une grande table, & pour animer les déſirs des courtiſans, qui l'accompagnoient, " Eh bien! leur dit-il voilà bien de l'argent; on m'en a fait préſent. Je ne veux pas, que cela entre dans mes coffres: ceux qui m'ont bien ſervi, n'ont qu'à parler."

Ce fut a ceux, dont les regards lui parurent les plus avides, qu'il s'adreſſa d'abord. Sur l'ordre, qu'il en donna, chacun ne manqua pas d'étaler les ſervices, qu'il avoit rendus au prince, & à l'état & d'établir de ſon mieux les droits, qu'il croyoit avoir ſur les dix mille écus. Le roi, avec une bonté engageante, venoit lui-même à l'appui, & donnoit ſon approbation à tout ce qu'on lui diſoit.

S'adreſſant enfin à Pierre de Morvillier, ſon chancelier, il lui demanda, pourquoi il ne s'étoit pas encore expliqué ſur les ſervices, qu'il lui avoit rendus? Celui-ci, en habile courtiſan, qui connoiſſoit ſon maître, lui répondit, qu'il étoit plus occupé de ſa reconnoiſſance,

noiſſance, que de ſes déſirs, bien moins en peine d'obtenir de nouveaux bienfaits, que de ſe rendre digne, s'il étoit poſſible, de ceux, dont ſa majeſté l'avoit comblé.

Oh! à ce que je vois, lui dit le monarque, mon chancelier n'a beſoin de rien: je ſuis charmé d'avoir un homme ſi riche à moi. Il ajouta quelques réflexions, qui donnèrent d'abord lieu de croire, qu'en effet la part du chancelier ne diminueroit rien de la ſomme; mais Louis, ſe tournant tout-à-coup vers lui, dit d'un ton grave & plein de dignité: " Souffrez, Monſieur, que j'ajoute à vos richeſſes. Acceptez cette ſomme entière: elle eſt à vous & je veux, qu'elle vous ſoit envoyée dans l'inſtant. Pour vous, ajouta-t-il, en regardant les autres d'un air railleur, attendez, & réſervez-vous pour une autre occaſion."

L'OR-

L'ORGUEILLEUSE.

DEFINITION.

La Bonne Mère.

SOPHIE, que penſez-vous de l'orgueil?

Lady Sophie.

Votre queſtion, Maman, eſt un peu embaraſſante, Je ne comprens pas bien le mot *orgueil:* ma ſœur peut-être le comprend mieux.

La Bonne Mère.

Et bien, Mathilde, qu'en penſez-vous?

Lady Mathilde.

Orgueil! N'eſt-ce pas, quand une perſonne s'imagine ſavoir beaucoup de choſes, & qu'elle en eſt vaine.

La Bonne Mère.

Je ſuis bien aiſe, mes enfans, que vous n'ayez pas une idée de l'orgueil: c'eſt un vice, que vous ne connoiſſez que de nom.

Lady Sophie.

Je penſe, que ma ſœur a deviné un peu juſte. Une perſonne orgueilleuſe eſt vaine en même temps; mais, après tout, je ne comprens pas aſſez, ce qu'eſt la vanité.

Lady

Lady MATHILDE.

Ni moi non plus, ma ſœur, je vous l'avoue.

La Bonne MERE.

Ces deux vices ſont inſéparables. L'orgueil peut être dans l'eſprit & dans l'imagination : quand il ſe montre au dehors, il épouſe la vanité, qui ſe découvre par des effets viſibles. Mathilde, vous n'étiez pas loin de la vérité dans la définition, que vous avez donnée de l'orgueil ; parce qu'une orgueilleuſe eſt toujours vaine : elle ne ſe contente pas de ſe croire un prodige ; elle le voudroit perſuader à tout le monde par ſa vanité. Ce vice ſeul ne rend pas une perſonne dangereuſe pour la ſociété ; il ne la rend que ridicule.

DRAME.

L'ORGUEILLEUSE.

ACTRICES.

La GOUVERNANTE.
Melle. MODESTE.
Melle. ORGUEILLEUSE, *ſa ſœur.*
DORINE, *fille de chambre.*

ACTE. SCENE I.

Melle. ORGUEILLEUSE, DORINE.

Melle. Orgueilleuſe, *remuant un peu la tête à droite & à gauche.*

Dorine,

Dorine, que penſez-vous de ma coiffure? Quel air ai-je?

DORINE.

Tournez-vous un peu, Mᵉˡˡᵉ.---*Une petite pauſe.* La coiffure vous va fort bien, & vous avez très bon air.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Ne me flattez-vous pas?

DORINE.

Non, Mᵉˡˡᵉ. je vous aſſure.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

J'aime à être bien coiffée. Je crois, que c'eſt le moyen de briller en compagnie.

DORINE.

Certainement. Voyez votre ſœur Modeſte: perſonne ne prend garde à elle; tout le monde vous admire.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Il me ſemble, Dorine, que vous dites la vérité.---N'ai-je pas de beaux yeux, Dorine?

DORINE.

Fort beaux, Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Je le penſe auſſi.---Et mes cheveux? Qu'en dites-vous?

DORINE.

Mᵉˡˡᵉ. je ne veux pas vous flatter; les deux boucles à droite & à gauche de vos oreilles ſont

ſont un peu trop longues; elles pendent preſque juſqu'au milieu des bras.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Fi donc, vous n'avez point de goût: faut-il, que ces boucles ſoient colleés à la tête? --- Vous n'avez point de goût.

DORINE.

Je n'ai pas dit, qu'il falloit, que les boucles fuſſent collées à la tête: il faut éviter l'excès en tout.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Vous avez dit, que mes boucles étoient un peu trop longues. --- Vous n'avez point de goût.

DORINE.

J'en ſuis fâchée; mais vous m'avez demandé mon opinion; je vous l'ai dite; ſi vous penſez le contraire, je ne contredirai pas votre goût; chacun a le ſien.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Eh bien! c'eſt le mien d'avoir de longues boucles à mes oreilles.

DORINE.

Je n'ai rien à dire: on ne diſpute pas des goûts.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

C'eſt aſſez. --- Mais, Dorine, dites-moi, ma robe eſt-elle bien faite?

DORINE.

Je ne ſais pas cela, Mlle. je ne ſuis pas feſeuſe de robes ; mais je penſe, qu'elle vous va très bien.

Mlle. ORGUEILLEUSE.

C'eſt ce que je voulois vous demander. *Elle ſe tourne de côté en baiſſant la tête.* N'eſt-elle pas trop longue ?

DORINE.

Oui, quand vous vous baiſſez. --- Tenez-vous droite. *L'orgueilleuſe ſe tient droite d'un air fort ſérieux. Dorine tourne autour d'elle.* Non, Mlle. Je penſe, qu'elle n'eſt pas trop longue.

Mlle. ORGUEILLEUSE.

On les porte longues à préſent ; c'eſt la mode. --- Une verge & demie ſur la terre n'eſt pas trop. --- Votre robe, Dorine, eſt trop courte.

DORINE.

C'eſt que je n'ai pas les moyens de porter mes robes ſi longues. Une demi verge eſt trop pour moi.

Mlle. ORGUEILLEUSE.

Trop ! vous badinez. Onze ou douze chelins de plus ne ſont qu'une bagatelle.

DORINE.

Bagatelle pour vous, Mlle. mais pour moi, c'eſt

c'eſt une affaire ſérieuſe. Je ne ſuis que fille de chambre.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Oh! vous avez raiſon: je n'y penſois pas. --- Comment agréez-vous la couleur?

DORINE.

Beaucoup. J'ai toujours aimé le vert.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Voilà ce que c'eſt que d'avoir du goût: c'eſt moi-même, qui l'ai choiſie. Cette couleur repréſente le printemps & l'été, même en hiver. Je n'aime pas la couleur de feuille morte: elle repréſente l'automne & l'hiver, même en été.

DORINE.

Oh! l'excellent goût!

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Je ſavois bien, que vous penſeriez comme moi. Oui, Dorine, je me flatte d'avoir du goût. Ma ſœur eſt une imbécile, qui ne ſait qu'être modeſte. On la mépriſe: je le ſais & je l'ai obſervé pluſieurs fois en compagnie. Tout le monde avoit les yeux ſur moi, & m'admiroit: perſonne ne regardoit ma ſœur.

DORINE.

C'eſt qu'elle n'a point de goût.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Pourquoi ne me conſulte-t-elle pas? Je

pourrois lui donner de bons avis, pour ne pas paroître mépriſable en compagnie.

DORINE.

Elle s'imagine, que, par ſa modeſtie, elle gagnera l'admiration de tout le monde.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Qu'elle gagnera l'admiration de tout le monde par ſa modeſtie! Vous badinez: vous voulez dire, qu'elle ſe rendra ridicule.

DORINE.

C'eſt préciſément, ce que je voulois dire. --- Je ne vous ai pas dit, que je me l'imaginois moi-même.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Non, Dorine; vous n'avez pas fait uſage de pareilles expreſſions; mais je ſuis ſûre, que vous penſiez, qu'elle ſe rendra ridicule.

DORINE.

Certainement, je vous aſſure. --- Oh! voici votre gouvernante: elle va me gronder, que j'ai jaſé ſi longtemps avec vous.

SCENE II.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE, DORINE.

La GOUVERNANTE *à* Mᵉˡˡᵉ. *Orgueilleuſe.*

En vérité, Mᵉˡˡᵉ. vous me ſurprenez de vous voir négliger vos devoirs. Je vous ſe-

rai

rai obligée, ſi vous voulez bien me laiſſer ſeule avec Dorine : j'ai quelque choſe à lui dire.

Mlle. ORGUEILLEUSE.

Oh ! je ne veux pas vous empêcher de converſer enſemble. *Elle ſort.*

SCENE III.

LA GOUVERNANTE, DORINE.

LA GOUVERNANTE.

Dorine, je ſuis bien aiſe que nous ſoyons ſeules.

DORINE.

Et moi auſſi, je vous aſſure.

LA GOUVERNANTE.

Dites-moi le ſujet de votre converſation.

DORINE.

Volontiers, Madame. Elle me force par ſon orgueil & ſa vanité à dire, qu'elle a toujours raiſon. --- Elle m'a demandé, ce que je penſois de ſa coiffure, & ſi elle n'avoit pas de beaux yeux. --- Et mes cheveux, qu'en dites-vous, Dorine ? Là-deſſus je lui ai répondu, que je ne voulois pas la flatter, & que les boucles à droite & à gauche de ſes oreilles étoient un peu trop longues. --- Fi donc, m'a-t-elle dit : Vous n'avez point de goût. --- Enſuite elle m'a demandé, ſi ſa robe

étoit bien faite. --- Je me ſuis ſouvenu des boucles, & j'ai été obligée de la flatter dans ſes goûts. --- Le pire de tout eſt, qu'elle a dit, que ſa ſœur étoit une imbécille, & qu'elle ne ſavoit qu'être modeſte : qu'en compagnie perſonne ne la regardoit ; mais que, quant à elle-même, tout le monde avoit les yeux fixés ſur elle, & l'admiroit.

LA GOUVERNANTE.

Orgueil inſupportable ! Je ne ſais, comment m'y prendre pour la corriger. --- Je vous conſeillerai, Dorine, de ne plus la flatter dans ſes goûts ; au contraire, contredisez-la, quand vous en trouverez l'occaſion. Ne craignez pas ſon déplaiſir. Son papa prendra toujours votre parti, & vous pouvez compter ſur mon approbation. Vous ferez, peut-être, plus de bien que moi avec tous mes raiſonnemens.

DORINE.

Madame, puiſque vous me donnez cet avis, je le ſuivrai.

LA GOUVERNANTE.

Vous ferez bien. --- Allez, Dorine, dites à Melle. Modeſte, que je voudrois lui parler.

DORINE.

J'y vais, Madame. *Elle ſort.*

SCENE

SCENE IV.

La GOUVERNANTE *seule.*

Il eſt bien douloureux de voir une demoiſelle ainſi orgueilleuſe. Perſonne ne lui en donne l'exemple dans la maiſon; au contraire, elle ne voit que des exemples de modeſtie. --- Après tout, ſon orgueil & ſa vanité ſont, peut-être, le réſultat de ſa jeuneſſe. Je ne déſeſpère pas encore de la rendre auſſi modeſte que ſa ſœur. Ah! la voici.

SCENE V.

La GOUVERNANTE, Mlle. MODESTE.

Mlle. MODESTE.

Ma bonne, vous m'avez envoyé chercher.

La GOUVERNANTE.

Je viens d'avoir une petite converſation avec Dorine: elle m'a communiqué le ſujet de la celle, qu'elle avoit eue avec votre ſœur: il eſt inutile de vous la répéter.

Mlle. MODESTE.

Je ne le demande pas, ma bonne. Je ſouhaiterois, que ma ſœur ne fût pas ſi vaine & orgueilleuſe.

La GOUVERNANTE.

Votre ſouhait fait honneur à votre cœur.--- Je voulois vous parler; mais voici votre ſœur: je vous laiſſerai ſeule avec elle. *Elle ſort.*

SCENE VI.

Melle. MODESTE, Melle. ORGUEILLEUSE.

Melle. ORGUEILLEUSE.

Ma sœur, je viens vous interrompre trop tôt, n'est-ce pas ?

Melle. MODESTE.

Point du tout, ma sœur ; nous n'avions rien de conséquence à dire.

Melle. ORGUEILLEUSE.

Je gage, que vous parliez de moi.

Melle. MODESTE.

Je ne saurois le nier ; nous en parlions.

Melle. ORGUEILLEUSE.

Je devine ce qu'elle vous a dit : elle a blâmé mon orgueil, comme elle le nomme.

Melle. MODESTE.

C'est le véritable nom : on n'en sauroit donner d'autre à votre vice.

Melle. ORGUEILLEUSE.

Et comment appelez-vous le vôtre ?

Melle. MODESTE.

Si c'est un vice d'être modeste, je l'apelerai modestie.

Melle. ORGUEILLEUSE.

Voilà précisément, ce qui vous rend si ridicule en compagnie. Personne ne vous regarde.

garde. On ne fait aucune attention à vous. — Quel bonnet! *Elle regarde la tête de ſa ſœur.* Qu'il eſt ridicule! & ces deux boucles à droite & à gauche, qui ſont, pour ainſi dire, collées à votre tête.

Melle. MODESTE.

Ma ſœur, vous pouvez ridiculiſer mon bonnet & mes boucles, tant qu'il vous plaira; mais je ſuis ſûre, qu'ils ne me rendent pas ridicule. Vous vous imaginez, que tout le monde vous admire, & que l'on n'a des yeux que pour vous contempler. Détrompez-vous, ma ſœur. Bien loin de vous admirer, on vous plaint, & on mépriſe votre orgueil. Vous ne brillez que par vos ajuſtemens, & vous êtes inſupportable par votre vanité. Vous êtes ſi éblouie de vous-même, que vous ne vous en appercevez pas. Si vous ſaviez ce que les dames, qui viennent ici, penſent, vous rougiriez; mais ſi vous entendiez, ce qu'elles diſent, vous rougiriez encore davantage. Je voudrois de tout mon cœur, que vous entendiſſiez leurs diſcours à votre ſujet: cela ſeul vous corrigeroit de votre défaut. Les avis de notre gouvernante n'ont aucun effet ſur votre eſprit. Vous penſez être un phénix de beauté, & que vous ſeule avez du goût. En vous contrediſant, on vous déplaît. Je ne vois pas en vous toutes les perfections, que vous vous imaginez poſſeder . . . .

Melle. ORGUEILLEUSE *l'interrompant.*

Voilà un long diſcours, qui ne ſignifie ri-

en. Je ne penſois pas, qu'une perſonne auſſi modeſte que vous prétendez être, pût dire ſi peu de choſes en tant de mots. Si c'eſt là un échantillon de votre modeſtie, je vous en félicite ; mais je ne penſerai jamais, que vous êtes réellement modeſte.

Mᵉˡˡᵉ. Modeste.

Penſez de moi, ce qu'il vous plaira ; pourvu que je ne vous donne jamais occaſion de penſer, que je ſuis orgueilleuſe.

Mᵉˡˡᵉ. Orgueilleuse *d'un air moqueur.*

Oh ! vous êtes un modèle de perfection.

Mᵉˡˡᵉ. Modeste.

Vous badinez, ma ſœur ; je ne ſuis pas un modèle de perfection. Je ſouhaiterois ſeulement être parfaite ſans être un modèle. --- Il eſt temps de finir notre entretien. Je vais toucher du clavecin pour m'amuſer.

Mᵉˡˡᵉ. Orgueilleuse.

Vous avez raiſon. Je vois, que ma converſation ne vous amuſe pas.

Mᵉˡˡᵉ. Modeste.

Ce n'eſt que votre orgueil qui me déplaît.

Mᵉˡˡᵉ. Orgueilleuse.

Ce n'eſt que votre modeſtie prétendue, qui vous rend ridicule.

Mᵉˡˡᵉ. Modeste.

Adieu, ma ſœur ; vos paroles ne ſauroient m'offenſer. *Elle ſort.*

SCENE

SCENE VII.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE *ſeule.*

Quelle petite créature ridicule! la pauvre fille! ce n'eſt que ſa ſtupidité, qui la fait regarder comme modeſte.---Comme elle parle! ---Point d'eſprit, point de vivacité.---Quelle marche! quelle contenance! cependant elle s'imagine être préférable à moi.---On me reproche d'être vaine & orgueilleuſe: elle l'eſt plus que moi dans ſon eſprit.---Voici ma gouvernante.

SCENE VIII.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

La GOUVERNANTE.

Je viens de rencontrer votre ſœur; elle m'a dit, qu'elle avoit eu une petite converſation avec vous.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Trop longue pour moi. Elle a dit peu de choſes en beaucoup de paroles.

La GOUVERNANTE.

Parce qu'elle vous a parlé de votre orgueil, n'eſt-ce pas?

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Elle en a parlé, cela eſt vrai.

La Gouvernante.

Elle vous la donné de bons avis, j'en ſuis ſûre.

Mlle. Orgueilleuse.

Des avis ! elle n'en manque jamais.

La Gouvernante.

Vous en devriez profiter.

Mlle. Orgueilleuse.

Attendez que je ſois plus âgée. Quel mal y a-t-il qu'une demoiſelle auſſi jeune que moi ſoit un peu orgueilleuſe ? L'âge me corrigera.

La Gouvernante.

En cela, Mlle. vous vous trompez beaucoup. C'eſt à préſent le temps le plus favorable de vous défaire de votre orgueil. Si vous attendez un âge plus avancé, ce vice prendra des racines plus profondes, & elles s'étendront ſur tous vos diſcours & ſur toutes vos actions ? Ne ſavez-vous pas, qu'un arbre, quand il eſt jeune, ſe plie aiſément ; mais quand il a cru, & qu'il eſt devenu fort, on ne ſauroit le plier malgré tous les efforts. Il en eſt ainſi de vous : les gros arbres, qui ſont dans le jardin de votre papa, en ſont la preuve.

Mlle. Orgueilleuse.

Mais, ma bonne ; il y a une grande différence. Les arbres ne ſont pas des perſonnes : les premiers ne réfléchiſſent pas, les autres le ſont.

La

LA GOUVERNANTE.

Je ſais tout cela. Je n'ai pas dit, que les arbres ſont des perſonnes : je n'ai fait qu'une comparaiſon, que tous les moraliſtes employent, & elle eſt fort juſte. --- Mais je vois votre vanité au travers de votre réflexion. Vous vous imaginez, que vous venez de dire une ſentence, & vous ne prouvez par là que votre orgueil, qui voudroit briller, en tournant en un ſens contraire, ce que les autres diſent, pour les rendre ridicules : vous ne réuſſiſſez qu'à vous rendre ridicule vous-même. --- Que vous connoiſſez peu votre propre intérêt ! Vous prétendez vous attirer de l'admiration, & vous ne trouvez que du mépris. Soyez perſuadée, Mᵉˡˡᵉ. que ſi par haſard quelques perſonnes vous flattent en votre préſence, elles rient de vous en votre abſence. Je ſuis ſûre ; que vous ſeriez bien fâchée de ſavoir, ce que l'on dit de vous. J'ai vécu dans le monde plus longtemps que vous, & je dois le ſavoir. Quand vous croyez avoir gagné l'approbation de tout le monde en compagnie, auſſitôt que vous avez tourné le dos, on trouve en vous plus de défauts, que vous n'en avez. Je ſuppoſe dans ce cas, que votre papa eſt abſent ; car s'il ne l'étoit pas, la politeſſe empêcheroit, que l'on parlât mal de vous en ſa préſence. --- Vous ſoupirez ; c'eſt un bon ſigne : j'en tire un préſage favorable, & je crois, que vous êtes à moitié réformée.

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Presqu'entièrement, ma bonne. Vous m'accablez de si bonnes raisons, que le voile me tombe des yeux, & je ne sais, où je suis. --- Mais, voici Dorine; ne parlons pas devant elle.

SCENE IX.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE, DORINE.

La GOUVERNANTE.

Que nous voulez-vous, Dorine?

DORINE.

Une demoiselle vient d'arriver, qui voudroit vous parler.

La GOUVERNANTE.

J'y vais. *A* Mᵉˡˡᵉ. *Orgueilleuse.* Mᵉˡˡᵉ. faites bon usage de votre réflexion. *Elle sort.*

SCENE X.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE, DORINE.

DORINE.

Mᵉˡˡᵉ. que veut dire votre gouvernante par: « Faites bon usage de votre réflexion?"

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Rien, Dorine.

DORINE.

DORINE.

Mais après tout, c'eſt quelque choſe, j'en ſuis ſûre: je le vois par votre contenance.

Mlle. ORGUEILLEUSE.

Il eſt vrai, qu'elle m'a fait une longue exhortation.

DORINE.

Je m'imagine, qu'une petite auroit pu ſuffire; mais je ſais, que vous êtes tellement obſtinée à être orgueilleuſe, que tous les ſermons de morale, ſur ce ſujet, ne ſauroient vous corriger.

Mlle. ORGUEILLEUSE.

Oh! Dorine, taiſez-vous. Vous ne ſavez pas, ce qui ſe paſſe à préſent dans mon imagination.

DORINE.

Oh! oh! Mlle. quel heureux changement! Je devine, que votre gouvernante a opéré un prodige. Je ſerois bien aiſe de ſavoir, ce qu'elle vous a dit.

Mlle. ORGUEILLEUSE.

Dorine, je ſais, que vous m'aimez: je vous le dirai en peu de mots. Parmi ſes bonnes raiſons, une ſeule m'a frappée: c'eſt que, ſi par haſard quelques perſonnes me flattent en ma préſence, elles rient de moi en mon abſence, & qu'auſſitôt, que j'ai tourné le dos elles trouvent plus de défauts en moi, que je n'en ai.

DORINE.

DORINE.

Votre gouvernante a deviné juſte. La choſe n'eſt que trop vraie, & puiſque nous ſommes ſeules, je vous en dirai quelques anecdotes.

Mlle. ORGUEILLEUSE.

Vous m'humilierez. N'importe, Dorine; parlez: vous finirez, ce que ma gouvernante a commencé.

DORINE.

Hier Madame Eſprit & Madame Bonſens vinrent ici: comme votre maman étoit en compagnie, elle ne put leur aller parler ſur le champ: elle me firent reſter avec elles, juſqu'à ce que la compagnie fût partie. --- Dorine, me demanda Madame Eſprit, Mlle. Orgueilleuſe eſt-elle toujours la même? Je ne ſavois que répondre, & ne voulois pas vous blâmer. Après tout, je lui répondis, que vous n'étiez pas la même. --- Elle ne voulut pas le croire. C'eſt une petite créature ignorante, me dit-elle, qui ne ſait qu'être orgueilleuſe. --- Madame Bonſens me fit la même queſtion. --- Même réponſe. --- C'eſt une petite creature ſtupide, dit-elle. --- En vérité, Mlle. je ſuis honteuſe de vous dire ces choſes-là.

Mlle. ORGUEILLEUSE.

Et moi, je ne le ſuis pas de les entendre. Dès ce moment je ſuis corrigée. Voilà ce qui juſtifie la réflexion de ma gouvernante.

Ces

Ces deux dames m'ont toujours beaucoup louée : elles n'auront plus occaſion de me blâmer. Je vous proteſte, que je ne ſerai plus orgueilleuſe : je ſerai, peut-être, plus modeſte que ma ſœur. --- Oh ! les méchantes dames !

DORINE.

Mᵉˡˡᵉ. je ſuis au comble de la joie. Je vais aller, dès ce moment, trouver votre gouvernante pour lui dire, que vous êtes tout-à-fait corrigée.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Vîte, courez-y, & priez-la de venir.

DORINE.

J'y cours. *Elle ſort.*

SCENE XI.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE *ſeule.*

Que le monde eſt méchant ! --- Ces deux dames m'ont toujours louée. --- Perfides ! vous m'avez trompée. Que ne me diſiez-vous la vérité ? Peut-on avoir tant de méchanceté ? --- Mais après tout, elles avoient peut-être peur de me déplaire. --- Non, ce n'eſt pas cela : ce n'eſt que leur mauvais cœur. --- Je ne ſuis qu'un enfant ; falloit-il me flatter dans mes vices ? --- Oh ! elles n'ont jamais eu la moindre amitié pour moi. --- Voici ma gouvernante & Dorine.

SCENE XII.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE, DORINE.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Oh! ma bonne, que je ſuis aiſe de vous voir: vous avez commencé ma réforme; le rapport de Dorine l'a achevée.

La GOUVERNANTE.

J'en rends graces au ciel. --- Mais que vous a dit Dorine?

DORINE.

Je vous le dirai. Madame Eſprit a dit, que Mᵉˡˡᵉ. étoit une petite créature ignorante, & Madame Bonſens, qu'elle étoit une petite créature ſtupide.

La GOUVERNANTE.

Vous voyez, Mᵉˡˡᵉ, que je vous ai dit la vérité.

Mᵉˡˡᵉ. ORGUEILLEUSE.

Oui, ma bonne & ſoyez aſſurée, que je vous la dis, en proteſtant, que je renonce, dès ce moment, à l'orgueil, à la vanité, & à tous les vices, qui leur reſſemblent.

La GOUVERNANTE.

Ma joie eſt complète. Allons, Mᵉˡˡᵉ, allons dire cette nouvelle à votre ſœur; & vous, Dorine accompagnez-nous.

Mᵉˡˡᵉ.

Mlle. ORGUEILLEUSE *prenant sa gouvernante par la main.*

Dépêchons-nous. *Elles sortent.*

MORALE.

La Bonne Mère.

Sophie, quelle morale tirez-vous de ce drame?

Lady Sophie.

Que l'orgueil & la vanité sont bien méprisables, & rendent une personne orgueilleuse bien ridicule.

La Bonne Mère.

Et vous, Mathilde, que pensez vous?

Lady Mathilde.

Je pense comme ma sœur.

La Bonne Mère.

Vous avez l'une & l'autre raison. --- Mais avez-vous observé, comme elle parloit de sa coiffure, de ses beaux yeux & de ses boucles?

Lady Sophie.

Oui, Maman, & comme elle se vantoit de son bon goût.

Lady Mathilde.

Et qu'elle disoit que sa sœur est une imbécille, qui ne sait qu'être modeste; qu'on la mépriſe;

mépriſe ; tandis que tout le monde a les yeux ſur elle & l'admire.

La Bonne Mère.

Voilà ce que s'imaginent les perſonnes vaines & orgueilleuſes. Elles ne penſent pas avoir des défauts, que chacun voit en elles ; mais la découverte de Dorine a bien prouvé le contraire.

Lady Sophie.

J'admire Mᵉˡˡᵉ. Modeſte. La bonne Morale ! Avec quel bon ſens elle parle à ſa ſœur ! qui à ſon tour l'accuſe de ſtupidité, & trouve faute ſur ſes paroles, ſur ſa marche & ſur ſa contenance.

Lady Mathilde.

Je trouve qu'outre le bon ſens, Mᵉˡˡᵉ. Modeſte a auſſi beaucoup d'eſprit.

La Bonne Mère.

Vous n'avez pas tort, mon enfant. Sophie & Mathilde, j'eſpère, que vous vous efforcerez de mériter les mêmes louanges.

Lady Sophie.

Maman, n'en doutez pas.

Lady Mathilde.

Vous n'aurez jamais occaſion de nous reprocher d'être vaines & orgueilleuſes.

La Bonne Mère.

J'en ſuis ſûre, mes enfans, & bien aiſe, que

que Mlle. Orgueilleuſe a enfin découvert ſon erreur.

Lady SOPHIE.

Maman, j'ai une queſtion à vous propoſer. L'orgueil ne provient-il pas de l'amour propre?

La Bonne MÈRE.

Oui, mon enfant: l'amour propre enfante tous les vices. Une perſonne vaine & orgueilleuſe eſt toujours prévenue en ſa faveur: la moindre choſe qui l'offenſe, lui déplaît: ſon amour propre ne ſauroit le ſupporter.

Lady MATHILDE.

Maman, l'amour propre n'eſt-il pas un amour exceſſif de ſoi-même?

La Bonne MÈRE.

Oui, mon enfant. Dans les traits hiſtoriques je vous citerai quelques exemples de vanité & d'amour propre, qui vous donneront une deſcription plus intelligible de ces deux vices.

TRAITS

TRAITS HISTORIQUES, ET ANECDOTES CONVENABLES.

COMBIEN de gens assez ridicules pour vouloir emprunter leur éclat des choses, qui leur sont absolument étrangères! Ils ressemblent, pour la plûpart, à ce bedeau, qui entendoit louer le sermon, qui venoit d'être prêché. Lorsque plusieurs des auditeurs se récrioit sur la solidité des pensées & la richesse des expressions, ce bedeau s'approcha d'eux d'un air content & leur dit: "Messieurs, c'est moi qui l'ai sonné."

On louit pareillement un organiste sur l'exécution d'un *Te Deum*: le souffleur, qui écoutoit, crut devoir se faire connoître, & dit en dressant la tête: "Messieurs, c'est moi qui ai soufflé."

Un de ces seigneurs désœuvrés, dont la principale occupation est de surprendre quelques regards ou quelques paroles du prince, disoit en présence d'un vieux & fin courtisan: "Je fus hier au coucher du roi, qui me dit cette nouvelle." Il s'approprioit, par ce moyen, à lui seul ce que le roi avoit dit pour tous ceux qui l'écoutoient. Le vieux courtisan,

tisan, dans la vue de lui faire sentir cette vanité ridicule, lui dit : "Et moi, je fus hier au sermon du père Bourdaloue, qui me dit de fort belles choses."

Socrate apperçut un jour le philosophe Antisthène qui tournoit son manteau, afin d'en montrer à tout le monde un côté qui étoit déchiré. "O Antisthène ! s'écria Socrate, je découvre votre vanité au travers des trous de votre manteau !"

La vanité, dans bien des occasions, nous fait raisonner comme ce maître d'école, dans le *Pédant* de Cyrano de Bergerac. Ce régent veut prouver qu'il est le plus bel homme du monde, & voici comme il le prouve : "L'Europe est la plus belle partie du monde ; la France est le plus beau pays de l'Europe ; Paris est la plus belle ville de la France ; l'université est le plus beau quartier de Paris ; la plus belle chambre de l'université, c'est la mienne ; je suis le plus beau de ma chambre ; donc je suis le plus bel homme du monde."

"Un drap mortuaire de flanelle ! O ciel ! il y auroit de quoi révolter un saint, s'écrie la triste Narcisse sur le point d'expirer. Oh ! je veux être ensevelie dans une toile de Perse. Je veux que mon visage pâle soit couvert d'une dentelle de Malines . . . Faut-il faire peur aux gens, quand on est mort ? Betty, mettez-moi un peu de rouge." Ce dernier trait, qui est fondé sur des faits réels, a été attribué

bué, par quelques perſonnes à Mlle. Oldfield, célèbre actrice du théâtre de Londres.

Un des principaux effets de l'amour propre, eſt de ne nous faire eſtimer, que ce que nous aimons à faire, & que ce que nous feſons avec ſuccès. Ecoutez un homme vain; il veut, que tout le monde règle ſa façon de penſer, ſa conduite & ſes goûts ſur les ſiens. " Je ris de tous ceux qui me trouvent ridicule," diſoit un vieux Cynique.---Eh bien! lui dit-on, perſonne au monde ne rit donc plus ſouvent que vous."

Un maître à danſer François demandoit à un de ſes amis, s'il étoit vrai, que Harley eût été fait comte d'Oxford & grand tréſorier d'Angleterre? On lui dit qu'oui. " Cela m'étonne, répondit le maître à danſer; quel mérite la reine a-t-elle donc trouvé à ce Harley? Pour moi, j'ai eu cet homme deux ans entre les mains, & jamais je n'en ai pu rien faire."

On a rapporté un mot à peu près ſemblable de Marcel. Un danſeur Anglois, fort célèbre, arrive à Paris, & deſcend chez Marcel. " Je viens, lui dit-il, vous rendre un hommage, que vous doivent tous les gens de notre art: ſouffrez que je danſe devant vous, & que je profite de vos conſeils." " Volontiers," lui dit Marcel. Auſſitôt l'Anglois exécute des pas très difficiles, & fait mille entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout à coup

à coup: "Monſieur, l'on ſaute dans les autres pays, & l'on ne danſe qu'à Paris."

La ducheſſe du Maine, ayant rendu ſes bonnes graces à Mlle. de Launai, enſuite madame de Staal, lui dit dans une de ces ſaillies enfantées par l'amour propre: "Tiens, mon enfant, je ne vois que moi qui aye toujours raiſon."

Buſſy raconte, que Louis XIV. ayant fait l'honneur à madame de Sévigné de danſer avec elle, cette dame ſe remit à ſa place, qui étoit auprés de Buſſy, & lui dit: "Il faut avouer que le roi a de grandes qualités: je crois, qu'il obſcurcira la gloire de ſes prédéceſſeurs." Buſſy ne put s'empêcher de lui rire au nez, voyant à quel propos elle donnoit ces louanges, quoiqu'elles fuſſent vraies. Il lui répondit: "Madame, on n'en peut douter, puiſqu'il vient de danſer avec vous."

Nous ſommes par la vanité tellement enclins à nous eſtimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art, dit un auteur moderne, eſt celui que chaque artiſte regarde comme le premier après lui.

Du temps de Thémiſtocle, où l'orgueil n'étoit different de l'orgueil du ſiècle préſent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer par des billets pris ſur l'autel de Neptune, ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire, chacun s'y donnant

la première part, adjugea la ſeconde à Thémiſtocle. Le peuple crut alors devoir décerner la première récompenſe à celui que chacun des capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui.

Ce qui peut confirmer cet effet ſingulier de l'amour propre, eſt cet exorde d'un diſcours, prononcé par un docteur Allemand dans une aſſemblée, où il vouloit réfuter la ſatire de M. Rouſſeau contre les ſciences & les arts. " Mes frères, ſi Socrate revenoit parmi nous, & qu'il vît l'état floriſſant, où les ſciences ſont en Europe; que dis-je en Europe? En Allemagne; que dis-je, en Allemagne? En Saxe; que dis-je, en Saxe? A Leipſic; que dis-je à Leipſic? Dans cette univerſité: alors ſaiſi d'étonnement & pénétré de reſpect, Socrate s'aſſieroit modeſtement, & recevant nos leçons avec humilité, il perdroit bientôt avec nous cette ignorance, dont il ſe plaignoit ſi juſtement."

L'IGNORANTE.

DEFINITION.

La Bonne Mère.

SOPHIE, qu'eſt-ce l'ignorance?

Lady Sophie.

Un défaut de ne pas ſavoir ce que l'on devroit ſavoir.

La Bonne Mère.

C'eſt bien en peu de mots.

Lady Mathilde.

Il me ſemble, qu'il eſt difficile de déterminer, ce que l'on devroit ſavoir.

La Bonne Mère.

Pas tant, que vous vous l'imaginez: cela dépend de l'état & de la ſituation des perſonnes. Suppoſons, que vous ignoriez la manière de faire rôtir un alloyau de boeuf; on ne pourroit pas dire, que vous êtes ignorante. Ce n'eſt pas votre condition d'être cuiſinière; mais vous ſeriez fort ignorante, ſi vous ne ſaviez pas parfaitement votre langue maternelle, la muſique & la danſe; parce que ce ſont des choſes, qui conviennent à votre condition.

Le drame ſuivant vous expliquera encore mieux que mes paroles, le caractère de l'ignorance.

DRAME.

L'IGNORANTE.

ACTRICES.

La GOUVERNANTE.
Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.
Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE, *ſa ſœur.*
JULIE, *fille de chambre.*

ACTE. SCENE I.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE, JULIE.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE *remuant la tête de l'épaule droite à la gauche.*

Oh! que la tête me fait mal!

JULIE.

Avez-vous la migraine, Mᵉˡˡᵉ?

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE *mettant la main gauche au front.*

La tête me fend.

JULIE.

Et bien, Mᵉˡˡᵉ. il y a une chaiſe ici près: je vais l'aller chercher.

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Allez la chercher, Julie. --- Oh ! on me fait trop étudier.

JULIE, *apportant la chaiſe.*

Aſſeyez-vous, Mᵉˡˡᵉ. cela vous fera beaucoup de bien.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE *s'aſſeyant nonchalemment, & penchant la tête.*

Julie, voulez-vous me rendre ſervice ?

JULIE.

De tout mon cœur, vous n'avez qu'à commander.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Je vous prierai ſeulement de m'aller chercher un couſſin.

JULIE.

Avec plaiſir, Mᵉˡˡᵉ. je ſuis à vous dans l'inſtant.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE *ſeule.*

On n'a pas envie, que je vive longtemps. --- Je ne vois dans cette maiſon, que des maîtres de toute eſpèce. A peine l'un eſt-il parti, qu'en voilà un autre.

JULIE.

Mᵉˡˡᵉ, voici un excellent couſſin. *Elle le met entre la tête de Mᵉˡˡᵉ Ignorante & le doſſier de la chaiſe.* Appuyez bien votre tête. --- Là. --- Cela eſt bien. --- A préſent oſerai-je

vous demander, ce qui vous a occasionné votre mal de tête?

Mlle. IGNORANTE.

C'est le maître de musique: il a voulu me faire toucher du clavecin, & je ne sais, où poser les doigts.

JULIE.

Vous ne faites que de commencer: cela viendra avec le temps.

Mlle. IGNORANTE.

Jamais Julie; je n'ai point de goût pour la musique; c'est un art trop difficile.

JULIE.

Difficile! vous badinez; je voudrois avoir un maître, je l'apprendrois en six mois. Mlle. votre sœur l'a apprise en moins de temps.

Mlle. IGNORANTE.

Oh! c'est que ma sœur aime la musique.

JULIE.

Appliquez-vous-y sérieusement: vous l'aimerez comme elle. Il ne faut pas, que les commencemens vous rebutent; ils sont toujours difficiles.

Mlle. IGNORANTE.

Julie, vos paroles sont superflues: je ne m'y appliquerai jamais. --- Voulez-vous que je me tue?

JULIE.

Non certainement.--- Mais votre ſœur ne ſe tue pas: elle a tous les maîtres, que vous avez, & elle ſe porte bien.

Mlle. IGNORANTE.

Julie, quel jour du mois eſt-ce aujourd'hui?

JULIE.

C'eſt le vingtième.

Mlle. IGNORANTE.

C'eſt donc exactement la moitié du mois.

JULIE.

Vous n'y penſez pas, Mlle.--- Combien de jours y a-t-il dans ce mois-ci?

Mlle. IGNORANTE.

Attendez.--- Que je conſidère. *Elle compte ſur ſes doigts.* Vingt, avez-vous dit?--- Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf: cela avec vingt fait vingt neuf.--- Ajoutez neuf, cela fait trente huit. Voilà le nombre; je l'ai devine.

JULIE.

Vous vous trompez, Mlle. trente huit ne ſont pas le double de vingt.--- Vous vouliez dire quarante.

Mlle. IGNORANTE.

Quarante!--- Voilà le nombre, que je voulois dire.--- Sotte que je ſuis!

JULIE *avec précipitation.*

Oh! j'entends votre gouvernante, qui parle à votre sœur.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Dépêchez-vous; ôtez le couſſin de ma tête, & le cachez. --- *Elle ſe lève. La gouvernante entre.*

SCENE II.

LA GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE, JULIE.

Elle cache le couſſin.

LA GOUVERNANTE.

Julie, que cachez-vous là? *Elle va derrière Julie, & le voit couſſin. A Julie.* Un couſſin! Quel beſoin aviez-vous d'un couſſin?

JULIE.

Ce n'eſt pas moi, Madame, c'eſt Mᵉˡˡᵉ.

LA GOUVERNANTE.

Quoi! Mᵉˡˡᵉ. vous aviez beſoin d'un couſſin?

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Oui, ma bonne: j'ai un mal de tête affreux.

LA GOUVERNANTE.

Un mal de tête! dites plutôt, que vous êtes pareſſeuſe. --- Vous n'aviez pas beſoin de couſſin. --- Allez, Julie; reportez-le, où vous l'avez trouvé. --- Et la chaiſe auſſi.

JULIE.

JULIE.

Oui, Madame. *Elle ſort avec le couſſin & la chaiſe.*

SCENE III.

La GOUVERNANTE, Mlle. IGNORANTE.

LA GOUVERNANTE.

Vous me ſurprenez, Mlle. de prétendre avoir mal à la tête. Vous êtes ſi pareſſeuſe, que la moindre application vous ennuye, Vous ſerez toujours ignorante, tant que vous ſerez pareſſeuſe. L'effet ſuivra toujours la cauſe. --- Quel jour de la ſemaine eſt-ce aujourd'hui ?

Mlle. IGNORANTE.

Je ne le ſais pas.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne ſavez pas le jour de la ſemaine ?

Mlle. IGNORANTE.

Je n'ai pas lu mon almanac aujourd'hui.

LA GOUVERNANTE.

Quel beſoin avez-vous de votre almanac pour ſavoir cela ? --- Que vous êtes ignorante !

Mlle. IGNORANTE.

Je ſuppoſe, que c'eſt Lundi.

LA GOUVERNANTE.

Quel jour votre maître de muſique vient-il ici ?

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Oh! oh! je le ſais à préſent. C'eſt mardi: il a été avec moi ce matin, & c'eſt pour cela, que j'ai mal à la tête.

LA GOUVERNANTE.

La pauvre demoiſelle! Vous feriez bien d'aller au lit. Votre mal de tête augmentera.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Mais, ma bonne, je n'ai pas encore dîné.

LA GOUVERNANTE.

Quand on a mal à la tête, on ne dîne pas.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Mon dîner me guérira peut-être.

LA GOUVERNANTE.

Votre application ſeroit le meilleur remède pour vous: elle vous guériroit auſſi de votre ignorance! car à préſent, je le dis à votre honte, vous ne ſavez pas les jours de la ſemaine. Vous devriez être honteuſe. Quoi! une demoiſelle, pour l'éducation de laquelle vos parens n'épargnent pas l'argent, ignorer les jours de la ſemaine! Si je le diſois à quelqu'un, on ne me croiroit pas. La fille du jardinier, Juliette, qui n'a que huit ans, ſait cela & même les mois de l'année. --- Savez-vous, en quel mois nous ſommes à préſent?

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Au mois de Mai.

La Gouvernante.

Vous le devinez. Quel mois précède Mai?

Mlle. Ignorante.

Mars.

La Gouvernante.

Oh! oh! une autre découverte!--- Vous ne savez pas les mois de l'année.

Mlle. Ignorante.

Ma bonne, vous me fatiguez trop par vos demandes. Vous m'embarassez.

La Gouvernante.

Vous êtes toujours embarrassée. Si vous pouviez me donner des réponses à mes questions, vous ne le seriez pas.---A propos, parlons du nombre des mois de l'année. Combien y en a-t-il?

Mlle. Ignorante.

Oh! ma bonne, je sais cela: il y en a douze.

La Gouvernante.

Comment les appelez-vous?

Mlle. Ignorante.

Janvier, Fevrier, Mars, Mai, Juin, Juillet, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre. Les voilà tous, je crois.

La Gouvernante.

Vous vous trompez: vous n'en avez compté que dix. Vous avez oublié les mois d'Avril

& d'Août. --- Je suis bien honteuse pour vous. Votre ignorance ne fait honneur ni à moi, ni à vos maîtres. Mais je m'entretiens trop longtemps avec vous. N'oubliez pas, que votre maître François doit venir demain. --- Allez apprendre vos leçons, & dites à votre sœur Spirituelle, que je serois bien aise de lui parler. Mlle. *Ignorante sort avec un air nonchalant. A part.* Oh! que j'en suis aise!

SCENE IV.

La Gouvernante *seule.*

Voilà une demoiselle, qui me donne bien de la peine. Tous mes discours sont inutiles. Si je pouvois la corriger de sa paresse, je pense, qu'elle profiteroit beaucoup. Elle n'est pas sans esprit; il ne s'agit, que de le cultiver; mais comment cela se peut-il faire, sinon par application? --- Il ne faut pas, que je lui reproche son ignorance: il ne faut, que l'exhorter à s'appliquer: ce point une fois gagné, j'aurai fait la moitié de l'ouvrage. --- Voici Mlle. Spirituelle.

SCENE V.

La Gouvernante, Mlle. Spirituelle.

La Gouvernante.

Je suis bien aise de vous voir: j'avois prié Julie

Julie de vous dire, que j'avois beſoin de vous parler.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Elle me l'a dit, ma bonne.

La GOUVERNANTE.

Savez-vous une choſe, que j'ai toujours ignorée ?

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Non, je ne ſais pas ce que c'eſt. --- Au ſujet de ma ſœur, je penſe.

La GOUVERNANTE.

Vous penſez bien. --- N'eſt-il pas fort extraordinaire, qu'elle ne ſache pas les jours de la ſemaine, ni les mois de l'année ?

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Quoi ! elle ne ſait ni les jours de la ſemaine, ni les mois de l'année ? Vous me ſurprenez.

La GOUVERNANTE.

C'eſt un fait réel, quelque ſurprenant qu'il paroiſſe. Quand je lui ai demandé, quel jour de la ſemaine étoit aujourd'hui ? Elle m'a répondu, qu'elle n'avoit pas lu ſon almanac. A ma queſtion, combien il y avoit de mois dans l'année ? Elle a répondu juſte ; mais, en les nommant, elle en a omis deux.

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Eſt-il poſſible? Si une autre me le diſoit, je ne le croirois pas.

La GOUVERNANTE.

Je lui ai fait la même obſervation, & ajouté, que la fille du jardinier, Juliette, qui n'a que huit ans, ſavoit tout cela.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Cela auroit du la faire rougir.

La GOUVERNANTE.

Rougir! Elle s'eſt plaint d'un mal de tête, qu'elle n'a pas.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Il ne faut pas, qu'elle aille en compagnie. On ſe moqueroit d'elle.

La GOUVERNANTE.

On peut faire cela à préſent; mais quand elle ſera parvenue à un âge de maturité, elle ne pourra pas ſe diſpenſer de paroître dans le monde.---Savez-vous, Mᵉˡˡᵉ. ce que je penſe? J'ai envie de lui inſpirer du goût pour l'application. Si nous réuſſiſſons en cela, nous réuſſirons à lui donner plus d'eſprit. Secondez mes efforts, & la choſe eſt faite.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Vous pouvez compter ſur moi.

La GOUVERNANTE.

Je n'en doute pas.---Fort bien, je vais aller dire à votre ſœur de venir vous parler. Je parlerai à Julie auſſi. *Elle ſort.*

SCENE

SCENE VI.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE *seule.*

Je ferai tout ce que je pourrai. --- Quelle pitié ! Une si bonne sœur être aussi ignorante ! --- Je pense, que ma gouvernante a raison d'employer le moyen, dont elle m'a parlé ; c'est précisément la chose. Ma sœur n'est pas opiniâtre : elle se laissera convaincre par de bonnes raisons. Oh ! la voici.

SCENE VII.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE, Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Ma gouvernante m'a dit, que vous vouliez me parler.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Oui, ma sœur ; c'est pour vous exhorter à être diligente, & à vous appliquer à l'étude.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Ne savez-vous pas, que l'étude me fatigue, & qu'elle m'occasionne toujours un mal de tête ?

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Un mal de tête ! il faut, que la vôtre soit bien foible, en vérité.

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Je ne sais pas, comment cela se fait; mais je sais, que cela arrive toujours.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Essayez sérieusement, & je vous assure, que vous aurez autant mal à la tête que moi. N'avez-vous pas quelquefois vu ici Mᵉˡˡᵉ. Cidalie & Mᵉˡˡᵉ. Dorimène? elles ont autant de maîtres que nous, & elles ne se plaignent pas d'un mal de tête. Les bons exemples ne vous manquent pas. Si j'ose parler de moi-même, je m'applique sans me plaindre; au contraire, je trouve un plaisir particulier dans mon application. Voici Julie.

SCENE VIII.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE, Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE, JULIE.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Julie, que nous voulez-vous?

JULIE.

Rien. Votre gouvernante m'a envoyée pour vous dire d'aller lui parler un petit moment.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

J'y vais. Je vous laisserai seule avec ma cœur. *Elle sort en faisant un signe à Julie.*

SCENE IX.

Mlle. IGNORANTE, JULIE.

Mlle. IGNORANTE.

Savez-vous, Julie, ce que ma gouvernante veut dire à ma sœur?

JULIE.

Non, Mlle.

Mlle. IGNORANTE.

Je le devine aisément: elle veut lui parler de moi.

JULIE.

Qu'a-t-elle à dire de vous?

Mlle. IGNORANTE.

Que je suis ignorante.

JULIE.

Tout le monde dans la maison le sait: c'est dommage, que vous ne le sachiez pas vous-même.

Mlle. IGNORANTE.

Quoi! Julie, c'est vous qui me tenez un pareil langage?

JULIE.

Je vous aime, & dis la vérité. Je ne vous flatte pas.

Mlle. IGNORANTE.

Je le vois. — Vous vous appercevez donc aussi, que je suis ignorante.

JULIE.

JULIE.

Oui, Mlle. je m'en suis apperçue auparavant.

Mlle. IGNORANTE.

Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

JULIE.

Quel bien aurois-je pu faire? Quel bien votre gouvernante a-t-elle fait? Quel bien a fait l'exemple de votre sœur? — Je n'osois vous le dire.

Mlle. IGNORANTE.

Pourquoi n'osiez-vous pas?

JULIE.

Vous avez toujours mal à la tête. On ne sauroit vous parler sans vous déplaire. D'ailleurs, m'auriez-vous écoutée?

Mlle. IGNORANTE.

Vous ne le saviez pas; pourquoi n'en avez-vous pas fait l'essai?

JULIE.

Mon essai n'auroit servi de rien.

Mlle. IGNORANTE.

Pourquoi donc, Julie, me parlez-vous comme cela à présent?

JULIE.

C'est que je suis devenue impatiente.

Mlle IGNORANTE.

En vérité, je trouve, que vous vous émancipez

cipez un peu trop avec moi.---Qui vous a donné la permiſſion de me parler, comme vous faites? Eſt-ce ma gouvernante?

JULIE.

Je n'ai pas de réponſe à vous faire.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Cela eſt inſupportable. Savez-vous, qui vous êtes?

JULIE.

Oui, Mᵉˡˡᵉ. je ſuis fille de chambre, & je ſais, que vous êtes ignorante.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE *en colère.*

Otez-vous de devant mes yeux.

JULIE.

Ma condition m'oblige à vous obéir.---Adieu, Mᵉˡˡᵉ. Ignorante. *Elle ſort en éclatant de rire.*

SCENE X.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE *ſeule.*

Quelle créature impertinente! Me parler de cette manière!---Je ne ſaurois le ſupporter.---Une fille de chambre!---Je croyois, qu'elle avoit plus d'égard pour moi.---Avec quelle promptitude ne m'a-t-elle pas apporté une chaiſe & un couſſin?---Il faut, qu'il y ait quelque myſtère en cela. Ma gouvernante . . . oh! oh! la voici.

SCENE

SCENE XI.

La GOUVERNANTE, Mlle. IGNORANTE.

La GOUVERNANTE.

Vous paroiſſez être un peu en colère, Mlle.

Mlle. IGNORANTE.

Un peu, ma bonne.

La GOUVERNANTE.

Et pourquoi ?

Mlle. IGNORANTE.

Julie, la fille de chambre, a pris ſur elle de trouver à redire ſur moi.

La GOUVERNANTE.

Sur votre ignorance ; j'en ſuis ſûre.

Mlle. IGNORANTE.

Comment ſavez-vous cela ?

La GOUVERNANTE.

Il eſt aiſé à deviner. Tout le monde dans la maiſon ſait, que vous êtes ignorante.

Mlle. IGNORANTE.

Comment ſait-on cela ? L'avez-vous dit ?

La GOUVERNANTE.

Vous l'avez dit vous-même. — L'ignorance ſe découvre aiſément. On vous a entendue parler ; il n'en faut pas davantage.

Mlle.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Mais eſt-ce une raiſon, qu'une fille de chambre oſe m'en parler?

LA GOUVERNANTE.

Elle l'a fait pour votre bien: ſoyez ſûre de cela. Je connois le bon cœur de Julie: elle voudroit, que vous ne fuſſiez pas ſi ignorante.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Qu'eſt-ce que cela lui fait, ſi je le ſuis?

LA GOUVERNANTE.

Elle vous aime: voilà la raiſon, qu'elle prend tant d'intérêt en tout ce qui vous concerne. — Vous ne ſerez pas offenſée, ſi je prens la liberté de joindre mes efforts à ceux de votre ſœur & de Julie pour vous engager à être diligente & à vous corriger de votre pareſſe, la ſeule cauſe de votre ignorance.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Je ſais, ma bonne, que vous êtes ici pour préſider à mon éducation, & que vous vous acquittez de votre devoir, quand vous me donnez de bons avis; mais dites-moi, comment pourrai-je m'empêcher d'avoir mal à la tête, quand je m'applique?

LA GOUVERNANTE.

Faites-en l'eſſai. Je ne dis pas, qu'il faille vous appliquer trop au commencement: ne le faites que par degrés; mais ſans répugnance.

gnance. Si je ne me trompe pas, vous réussirez dans vos efforts, & trouverez du plaisir dans votre application.

SCENE XII.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE, Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Je viens pour vous dire, ma bonne, que je sais ma leçon du François parfaitement bien.

La GOUVERNANTE.

Je sais, Mᵉˡˡᵉ. que vous êtes diligente, & je viens d'exhorter votre sœur à l'être aussi: elle semble déjà à moitié corrigée.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Cela est-il vrai, ma sœur? Oh! que j'en suis aise!

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Je ne dis pas non; combien de peine n'aurai-je pas à suivre les bons conseils de ma gouvernante?

La GOUVERNANTE.

Pas tant que vous vous imaginez. Quand vous en aurez fait l'essai trois ou quatre fois seulement, vous me remercierez, j'en suis sûre.

Mᵉˡˡᵉ. IGNORANTE.

Mais, ma bonne, faut-il, que je m'applique tout

tout de ſuite ? Suppoſons que je commence en cinq ou ſix ſemaines.

La Gouvernante.

Il n'y a pas de temps à perdre : plus vous différerez à être diligente, plus vous trouverez de difficultés à ſurmonter. Allez dès à préſent ; puiſque vous paroiſſez être en bonne diſpoſition, profitez du moment favorable.

Mᵉˡˡᵉ. Ignorante.

Et bien, ma bonne, il faut enfin, que je ſuive votre avis, & je vais ſur le champ dans ma chambre apprendre ma leçon du François.

La Gouvernante.

Je ſuis au comble de la joie.

Mᵉˡˡᵉ. Ignorante.

J'y vais dès ce moment. — Adieu, ma bonne *Elle ſort.*

SCENE XIII.

La Gouvernante, Mᵉˡˡᵉ. Spirituelle.

Mᵉˡˡᵉ. Spirituelle.

Enfin, ma bonne, vous avez triomphé de ſon opiniâtreté ; je vous en fais mon compliment.

La Gouvernante.

Le triomphe n'eſt pas à moi ſeule : vous y avez beaucoup contribué par vos diſcours, & ſur-tout

sur-tout par votre exemple. Julie y a eu sa part.

Mlle. Spirituelle.

J'espère, que nous verrons bientôt un grand changement en ma sœur.

La Gouvernante.

Je l'espère aussi : nous avons coupé la racine du mal. Le progrès ne sera pas rapide. Elle a négligé l'étude si longtemps.

Mlle. Spirituelle.

N'importe, pourvu qu'elle continue à s'appliquer : je pense que, si elle le fait cinq ou six jours de suite, elle continuera.

La Gouvernante.

Si elle le fait, votre exemple seul suffira alors à lui faire perdre le goût de l'indolence.

SCENE XIV.

La Gouvernante, Mlle. Spirituelle, Julie.

Julie, *en courant.*

Oh ! Madame, quel miracle vous avez opéré ! Mlle. Ignorante apprend à présent, avec toute l'application possible, sa leçon du François.

La Gouvernante.

Julie, vous annoncez une bonne nouvelle.

Mlle.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

J'en ſuis tranſportée de joie.

JULIE.

Elle eſt ſi appliquée, qu'en entrant dans ſa chambre, j'ai voulu lui demander une queſtion. Allez-vous-en, Julie, dit-elle, je n'ai pas le temps de vous parler.

Mᵉˡˡᵉ. SPIRITUELLE.

Heureux changement!

La GOUVERNANTE.

D'autant plus heureux, que votre ſœur ſemble être ſincère, & je ne doute pas, qu'elle ne ſoit conſtante. A préſent nous pouvons nous en aller: nous avons réuſſi. *Elles ſortent.*

MORALE.

La Bonne MÈRE.

Mathilde, quelle morale tirez-vous de ce drame?

Lady MATHILDE.

Qu'il faut éviter la pareſſe & s'appliquer à l'étude.

La Bonne MÈRE.

Et vous, Sophie?

Lady SOPHIE.

Je ne ſaurois rien ajouter à ce que ma ſœur vient de dire. Je penſe comme elle.

La Bonne Mère.

Vous avez raiſon, mes enfans. La morale de ce drame eſt fort courte & intelligible; mais on ne réfléchit pas aſſez ſur les conſéquences de l'ignorance. Une perſonne ignorante eſt toujours la riſée des compagnies, qu'elle fréquente, & elle ne ſauroit s'empêcher de les fréquenter. Elle s'ennuye chez elle; parce qu'elle eſt déſœuvrée: elle n'a pas d'autre reſſource, que d'aller étaler ſon ignorance en public. La comédie, l'opéra, le bal lui prennent quelques momens de ſon ennui; mais il retourne bientôt; & ordinairement, au milieu de ſes diſſipations, elle ſouhaite d'être au logis. Je pourrois vous dépeindre une ignorante avec des couleurs plus fortes; mais il eſt temps de finir cet entretien, & de vous raconter quelques traits hiſtoriques & des anecdotes.

TRAITS

TRAITS HISTORIQUES,

ET

ANECDOTES CONVENABLES.

UN ignorant soutenoit dans une compagnie, que le soleil ne faisoit pas le tour du monde; mais comment, lui objectoit-on, se peut-il qu'étant parvenu à l'occident où il se couche, on le voit se lever à l'orient, s'il ne passe pas par dessous le globe? "Vous voilà bien embarrassé, répondit cet ignorant entêté, il reprend le même chemin; & si l'on ne s'en apperçoit pas, c'est qu'il revient de nuit."

Dans le neuvième siècle l'esprit humain sembloit enseveli dans une profonde ignorance. On peut en juger par ce trait. Foulques, comte d'Anjou, aimoit à chanter au lutrin. Ayant su, que Louis d'Outremer en plaisantoit, il lui écrivit fort laconiquement: "Sachez, Sire, qu'un prince non lettré est un âne couronné." Louis étoit fort ignorant.

On tâchoit d'expliquer à un payfan Suisse, qui se croyoit le plus riche des hommes, ce que c'étoit qu'un roi. Lorsque l'on pensoit, qu'il avoit bien compris l'explication, il de-

manda d'un air fier, ſi un roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Il y a une anecdote rapportée dans l'hiſtoire Romaine, qui peut être bonne à nous faire voir le ridicule, auquel s'expoſe un homme en place, qui a négligé ſon éducation.

Le conſul Mummius étoit un habile général, & un homme eſtimable par ſes mœurs, mais ſans littérature, ſans connoiſſance des arts, ſans goût pour les ouvrages de peinture & de ſculpture, dont il ne diſcernoit pas le mérite.

Il avoit chargé des entrepreneurs de faire tranſporter à Rome pluſieurs tableaux & pluſieurs ſtatues des plus excellens maîtres. Jamais perte n'auroit été moins réparable, que celle d'un pareil dépôt. Cependant le conſul, en recommandant le ſoin de ces précieuſes richeſſes à ceux à qui il les confioit, les menaça très ſérieuſement, ſi les ſtatues, les tableaux, & les autres chef-d'œuvres, dont il les chargeoit de répondre, venoient à ſe perdre ou à ſe gâter en chemin, de les obliger à en fournir d'autres à leurs frais & dépens.

Combien d'ignorans s'ingèrent dans les différentes profeſſions, & reſſemblent à ce muſicien inepte, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de la Chine du père du Halde. Nan-ko, c'étoit le nom du perſonnage, voyoit que l'empereur, qui aimoit fort la muſique, avoit adopté un inſtrument particulier & en feſoit

jouer

jouer par trois cents muſiciens à la fois. Il jugea, qu'avec un peu de hardieſſe il pourroit paſſer dans la foule, & gagner des appointemens.

En effet, quoiqu'il ne ſût rien, il fut reçu comme un des plus habiles de la troupe pendant pluſieurs années. L'empereur étant venu à mourir, ſon ſucceſſeur, qui n'aimoit pas les concerts bruyans, voulut entendre jouer chacun de ces muſiciens l'un après l'autre. Que fit Nan-ko? Lorſque ſon tour vint, il prit la fuite. Mes enfans, qu'il y auroit de profeſſions déſertes, ſi tous les Nan-ko le ſoient de même.

L'ignorance jointe à la ſuffiſance eſt appelée ſottiſe. Un marquis étoit allé chercher des dames pour les mener à l'obſervatoire de Paris, où devoit ſe faire l'obſervation d'une éclipſe du ſoleil par le célèbre Caſſini. La toilette avoit retardé l'arrivée de cette compagnie, & l'éclipſe étoit paſſée, lorſque le petit-maître ſe préſenta à la porte. On lui annonce, qu'il eſt venu trop tard, & que tout eſt fini. " Montez, Meſdames, leur dit-il, monſieur Caſſini eſt un de mes amis, & il aura la complaiſance de recommencer pour moi."

Des ſots de la même eſpèce diſputoient très ennuieuſement à table, pour ſavoir, s'il falloit dire au laquois de ſon voiſin: Donnez-moi à boire, ou je vous prie de me donner à boire. Une dame ayant été priſe pour juge,

leur dit : " Messieurs, des gens bien nés & bien élevés comme vous, doivent dire, ce me semble : Je vous prie, Monsieur, de me mener boire."

Un financier fort sot & fort ignorant se trouvoit à table avec un savant : il paroissoit surpris de ce que cet homme de lettres ne refusoit pas les morceaux délicats, qu'on lui présentoit. " Eh ! quoi, disoit-il, les philosophes usent-ils de ces friandises ?" — " Et pourquoi non ? lui répondit le savant. Vous imaginez-vous, que la nature n'ait produit les bonnes choses, que pour les ignorans ?"

LA VINDICATIVE.

DEFINITION.

La Bonne Mère.

SOPHIE, qu'entendez-vous par une demoiſelle Vindicative?

Lady Sophie.

Je n'ai pas une idée complète d'une demoiſelle Vindicative.

La Bonne Mère.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe; mon enfant, vous ne l'êtes pas; mais après tout; vous en ſavez quelque choſe: vous comprenez l'expreſſion.

Lady Sophie.

Oui, Maman, je penſe, que je la comprens un peu. Ce mot ne ſignifie-t-il pas une perſonne, qui aime à ſe venger?

La Bonne Mère.

Vous avez raiſon. --- A préſent, Mathilde, dites-moi votre penſée.

Lady Mathilde.

Ma ſœur vient de m'aider. Une demoiſelle Vindicative eſt une perſonne, qui cher-

che par toutes ſortes de moyens à ſe venger d'une injure réelle ou ſuppoſée.

La Bonne Mère.

Qu'entendez-vous par ſe venger ?

Lady Mathilde.

Quand on cherche à nuire & à faire du mal à une perſonne, qui nous a offenſées.

La Bonne Mère.

Fort bien, mon enfant ; c'eſt la véritable idée de la vengeance.

Lady Sophie.

Ma ſœur a fort bien répondu, dites-vous : mais comment nuire ?

La Bonne Mère.

Que votre cœur eſt bon ! vous ne ſavez pas, comment on peut nuire. Heureuſe ignorance ! Il faut pourtant vous inſtruire ; mais j'eſpère, que vous ne le ſaurez jamais pour le réduire en pratique. On peut nuire par des paroles & par des actions, comme vous le verrez par les traits hiſtoriques & les anecdotes, que je vous rapporterai à la fin du petit drame ſuivant, qui n'en eſt qu'une eſquiſſe.

DRAME.

DRAME.

LA VINDICATIVE.

ACTRICES.

La GOUVERNANTE.
Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.
Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE, *ſa ſœur.*
ISABELLE, *fille de chambre.*

ACTE. SCENE I.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE, Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Je ſuis bien fâchée, ma ſœur, d'avoir un reproche à vous faire.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Quel reproche? ma ſœur.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Quoi! vous l'ignorez?

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Je ne crois pas avoir commis une mauvaiſe action.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Une mauvaiſe action! Votre eſprit vindicatif a été cauſe, que la cuiſinière a été renvoyée.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

J'en ſuis bien aiſe.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Fi donc, ma ſœur! Que vous êtes peu charitable!

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Elle l'a mérité.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

En quoi? Je vous prie.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Ce n'eſt pas une bonne cuiſinière. Je n'aimois pas ſes ragoûts.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Ses ragoûts! Non, ma ſœur, je devine la véritable raiſon; c'eſt quelle vous a déplu, & que votre eſprit vindicatif vous a excitée à faire un faux rapport d'elle à papa & à maman.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Me prenez-vous pour une menteuſe, de me parler d'un faux rapport?

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Les perſonnes vindicatives ne ſe ſoucient pas de dire un menſonge.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE *ſeſant une révérence.*

Je vous remercie, ma ſœur, de votre compliment.

Mᵉˡˡᵉ,

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Ce n'eſt pas un compliment, je vous aſſure. C'eſt la vérité.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Vous pourriez l'épargner. --- Je n'aime pas qu'on m'offenſe. --- Il y a une autre ſervante dans la maiſon, dont je ne ſuis pas contente: elle m'a contredite; & j'eſpère, qu'elle ne ſera pas long-temps ici: Je me vengerai d'elle auſſi.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Oh! que je ſuis fâchée de vous entendre parler de cette manière. Soyez perſuadée, que je communiquerai votre projet à papa & à maman.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Je ne m'en ſoucie pas: je ſuis la favorite.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

C'eſt que l'on ne connoît pas votre eſprit vindicatif: ſoyez ſûre, que je n'ai garde de le découvrir. Vous êtes ma ſœur, & je ſerois bien fâchée de faire connoître votre caractère.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE *feſant une révérence.*

Je vous remercie, ma ſœur. --- Oh! que vous êtes bonne!

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Vous vous moquez de moi; je le vois bien: mais il vaut mieux paſſer pour bonne que pour vindicative.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Bonne morale, en vérité, ma ſœur généreuſe, --- Oh! le beau nom! --- Mᵉˡˡᵉ. Généreuſe.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Que ne l'êtes-vous auſſi? Vous ne feriez pas tant de mal, que vous en faites.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Du mal! Je ne fais que du bien.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Appelez-vous cela faire du bien, de vous venger pour rien & de faire renvoyer une bonne ſervante? --- Je ſuis bien aiſe de voir arriver notre bonne. Adieu, ma ſœur. *Elle veut ſortir; la gouvernante lui dit de reſter un petit moment.*

SCENE II.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE, Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

La GOUVERNANTE *à* Mᵉˡˡᵉ. *Généreuſe.*

Mᵉˡˡᵉ. ſavez-vous ce qu'a fait votre ſœur?

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Je ne le ſais que trop, & je viens de lui en parler. Elle appèle faire du mal faire du bien; ce n'eſt qu'à vous, que je le dis, ma bonne: je ne voudrois pas, qu'aucune perſonne dans la maiſon le ſût. Elle m'a dit, qu'il

qu'il y avoit une autre ſervante ici, dont elle vouloit ſe venger.

La GOUVERNANTE.

C'eſt aſſez, Mᵉˡˡᵉ. je ſerois bien aiſe de reſter ſeule quelques momens avec votre ſœur: je vous reverrai en peu de temps.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Puiſſiez-vous faire plus d'impreſſion ſur l'eſprit de ma ſœur que moi! *Elle ſort.*

SCÈNE III.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE *baiſſe les yeux.*

La GOUVERNANTE.

Mᵉˡˡᵉ. je vois, que vous êtes un peu honteuſe de ce que vous avez fait.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Pourquoi dites-vous cela? ma bonne.

La GOUVERNANTE.

C'eſt que vous baiſſez les yeux.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Ce n'en eſt pas la raiſon; je n'en ai aucune de rougir.

La GOUVERNANTE.

Quoi! vous n'avez aucune raiſon de rougir? N'en eſt-ce pas une de faire renvoyer la cuiſinière?

Mᵉˡˡᵉ.

Mlle. VINDICATIVE.

Elle m'avoit offensée.

La GOUVERNANTE.

Supposons, qu'elle l'ait fait: faut-il se venger pour une petite offense? La vengeance n'est jamais permise en aucun cas. Savez-vous cela? Mlle. Vous avez lu l'Evangile: n'y avez-vous pas trouvé, qu'il faut aimer ses ennemis? Que dis-je aimer? Il faut même leur faire du bien.

Mlle. VINDICATIVE.

Là, là, là, aimer ses ennemis, leur faire du bien, c'est une morale excellente, il est vrai; mais qui est-ce qui la réduit en pratique?

La GOUVERNANTE.

Que vous êtes malicieuse! Si plusieurs personnes ne le font pas, faut-il les imiter? Si vous parlez d'imitation, imitez votre sœur: son caractère est la générosité. Soyez généreuse; cessez d'être vindicative. Si vous ne faites pas du bien à des ennemis, que vous n'avez pas, ne faites pas du mal à des personnes pour une légère offense.

Mlle. VINDICATIVE.

Appelez-vous cela une légère offense, quand une servante me gronde?

La GOUVERNANTE.

Très légère, quand même ce seroit une offense. Elle avoit peut-être raison.

Mlle.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Point du tout : je n'ai que voulu lui donner des avis sur sa manière de préparer ses ragoûts.

La GOUVERNANTE *d'un air moqueur.*

Vous vouliez lui donner des avis sur sa manière de préparer les ragoûts ! voilà une nouvelle découverte. Vous êtes donc cuisinière ? Je ne le savois pas.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Non ; mais je fais goûter, quand une chose est bonne.

La GOUVERNANTE.

Fort bien : votre goût doit être préféré à celui de votre papa & de votre maman. Leur avez-vous dit cette raison de votre mécontentement ?

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Non, ma bonne ; je ne leur ai dit, que ce qui pouvoit nuire à la cuisinière.

La GOUVERNANTE.

Vice détestable ! & vous en faites la confession. Que puis-je vous dire après cela ? Vous êtes incorrigible, j'en ai peur.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Venez, ma bonne ; il faut que je vous parle sincèrement : ce que vous m'avez dit de l'Evangile a fait de l'impression sur moi ; j'y réfléchirai.

La

LA GOUVERNANTE.

Voilà un heureux présage. --- Mais voici Isabelle.

SCENE IV.

LA GOUVERNANTE, Mlle. VINDICATIVE, ISABELLE.

ISABELLE *à la Gouvernante.*

Madame, j'ai été envoyée pour vous dire, que l'on voudroit vous parler.

LA GOUVERNANTE.

J'y vais sur le champ. --- Isabelle, consolez un peu Mlle. Vindicative : elle a du chagrin. *Elle sort.*

ISABELLE.

Je ferai tout ce que je pourrai.

SCENE V.

Mlle. VINDICATIVE, ISABELLE.

ISABELLE.

Mlle. oserai-je vous demander le sujet de votre chagrin ?

Mlle. VINDICATIVE.

Je n'en ai point, Isabelle : ma gouvernante n'a dit cela que pour badiner.

ISABELLE.

ISABELLE.

Mais après tout, il y a quelque chose dans votre contenance, qui montre, que vous n'êtes pas contente.---Venez, j'en devine la raison, c'est qu'elle vous a dit quelque chose, qui vous déplaît.

Mlle. VINDICATIVE.

Oui, je l'avoue: elle m'a cité un passage de l'Evangile, que personne ne réduit en pratique, de faire du bien à ses ennemis.

ISABELLE.

Et vous faites du mal à ceux qui ne le font pas. Vous avez fait renvoyer la cuisinière, parce qu'elle vous a un peu grondée de ce que vous vous mêliez de la cuisine. Avoit-elle tort?

Mlle. VINDICATIVE.

Vous prenez son parti, parce que vous êtes une servante aussi.

ISABELLE.

Votre gouvernante n'est pas une servante, & elle prend son parti.

Mlle. VINDICATIVE.

Oh! oh! vous vous émancipez un peu trop. ---Savez-vous cela?---Prenez garde à vous; je me plaindrai de votre impudence aussi, & m'en vengerai.

ISABELLE.

Je suis fâchée, que vous parliez toujours de

de vengeance : ce vice bas & odieux ne devroit pas être celui d'une demoiſelle. Il eſt généreux de pardonner.

Mlle. VINDICATIVE.

Voilà qui eſt joli : une fille de chambre ſe mêle d'être moraliſte. Acquittez-vous des devoirs de votre condition, & ne prenez pas ſur vous-même de moraliſer : laiſſez cela aux prédicateurs, & contentez-vous d'être fille de chambre.

ISABELLE.

C'eſt aſſez, Mlle. je ne veux pas me venger ; mais je crois, que mon devoir m'oblige à communiquer à votre gouvernante, ce que vous venez de me dire.

Mlle. VINDICATIVE.

Dites-le à toute la maiſon, ſi vous voulez. Je me vengerai de vous auſſi. *Elle ſort en colère.*

SCENE VI.

ISABELLE *ſeule.*

Ainſi, comme il paroît, on va me renvoyer auſſi. Quel eſprit vindicatif ! Parce que j'ai pris le parti de la cuiſinière, elle m'a menacée du même ſort. Elle eſt capable de l'entreprendre, & elle le fera, j'en ſuis ſûre. Il faut, que j'aille dès ce moment parler à ſa gouvernante

gouvernante pour l'instruire de son dessein. *Elle sort : en sortant, elle rencontre la gouvernante, & reparoit avec elle sur la scène.*

SCENE VII.

La GOUVERNANTE, ISABELLE.

La GOUVERNANTE.

Où alliez-vous ? Isabelle.

ISABELLE.

J'allois pour vous parler.

La GOUVERNANTE.

Au sujet de quoi ?

ISABELLE.

Au sujet de Mlle. Vindicative.

La GOUVERNANTE.

Que vous a-t-elle dit ?

ISABELLE.

Depuis que vous m'avez laissée seule avec elle, j'ai tâché de lui donner un bon avis, & de faire l'apologie de la cuisinière.

La GOUVERNANTE.

Vous avez très bien fait.

ISABELLE.

Oui ; mais je perdrai ma place, comme la cuisinière a perdu la sienne.

La

LA GOUVERNANTE.

Ne craignez pas, Iſabelle. --- Mais que lui avez-vous dit ?

ISABELLE.

Qu'elle avoit eu tort d'être offenſée de ce que la cuiſinière l'avoit un peu grondée de ſe mêler de la cuiſine.

LA GOUVERNANTE.

Quelle a été ſa réponſe ?

ISABELLE.

De prendre garde à moi, & qu'elle ſe vengeroit de mon impudence. --- Enſuite je lui ai dit, que la vengeance ne devroit pas être le vice d'une demoiſelle, & qu'il étoit généreux de pardonner. --- Une fille de chambre m'a-t-elle dit, ſe mêler d'être moraliſte ! Acquittez-vous des devoirs de votre condition, a-t-elle ajouté, & ne prenez pas ſur vous-même de moraliſer : laiſſez cela aux prédicateurs & contentez-vous d'être fille de chambre. Là-deſſus je lui ai répondu, que mon devoir m'obligeoit à vous communiquer ce qu'elle m'avoit dit. --- Vous pouvez le dire à toute la maiſon, ſi vous voulez. --- Je me vengerai de vous auſſi.

LA GOUVERNANTE.

Eſt-ce tout ? Iſabelle.

ISABELLE.

Oui, Madame.

LA GOUVERNANTE.

Allez dire à Mlle. Généreuse, que je voudrois lui parler sur le champ.

ISABELLE.

J'y vais, Madame. *Elle sort.*

SCENE VIII.

LA GOUVERNANTE *seule.*

Que je considère !---Oui, c'est le moyen de la corriger ; je n'en vois point d'autre.---Il faut, que je parle à son papa & à sa maman.---Je le dois. Pourquoi suis-je dans cette maison ?---Je me souviens, qu'elle m'a dit, qu'un passage de l'Evangile avoit fait quelque impression sur elle. C'est un commencement : si son papa & sa maman y ajoutent un commentaire, nous réussirons.---Voici Mlle. Généreuse.

SCENE IX.

LA GOUVERNANTE, Mlle. GÉNÉREUSE.

Mlle. GÉNÉREUSE.

Ma bonne, j'ai fait la plus grande hâte pour venir : vous voulez me parler.

LA GOUVERNANTE.

Oui, Mlle. j'ai quelque chose à vous dire.

Mlle.

Mlle. GÉNÉREUSE.

C'eſt au ſujet de ma ſœur, je n'en doute pas.

La GOUVERNANTE.

Oui, Mlle. & je viens de former un plan pour la corriger.

Mlle. GÉNÉREUSE.

Oh! ma bonne, dépêchez-vous; je vous en prie: il me tarde de le ſavoir.

La GOUVERNANTE.

De tout mon cœur; c'eſt pour cela, que je vous ai envoyé chercher.---Mon plan eſt de découvrir l'eſprit vindicatif de votre ſœur à votre papa & votre maman. Je ne ſaurois y réſiſter plus longtemps.

Mlle. GÉNÉREUSE.

Vous ferez bien, ma bonne; je ſuis charmée de votre projet; c'eſt le ſeul moyen de reuſſir.

La GOUVERNANTE.

Je ne m'arrêterai pas là: je prierai votre papa & votre maman de reprendre la cuiſinière à leur ſervice.

Mlle. GÉNÉREUSE.

Que vous êtes ingénieuſe, ma bonne, de trouver d'auſſi bons expédiens! J'eſpère tout de vous, & ma ſœur vous en ſera beaucoup obligée: je ne la crois pas incorrigible.

La GOUVERNANTE.

J'y vais dès ce moment. *Elle ſort.*

SCENE

SCENE X.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE *ſeule.*

La bonne gouvernante! l'excellent expédient, qu'elle a imaginé! Mon papa & ma maman ne connoiſſent pas le vice de ma ſœur: ils ſont ſi généreux: je ne leur ai jamais entendu dire quelque choſe en faveur de la vengeance.--- Voici Iſabelle.

SCENE XI.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE, ISABELLE.

ISABELLE.

Mᵉˡˡᵉ. je viens de rencontrer votre gouvernante: elle m'a dit, qu'elle alloit parler ſur le champ à votre papa & à votre maman pour leur communiquer le vice de votre ſœur.

Mᵉˡˡᵉ GÉNÉREUSE.

Cela eſt vrai, Iſabelle; elle vient de me quitter; mais ce n'eſt pas tout: ma gouvernante les priera de rappeler la cuiſinière, & elle penſe juſtement, que ma ſœur, ſe voyant découverte & ainſi humiliée, ſe corrigera.

ISABELLE.

La penſée me paroît excellente.---Savez-vous, que votre ſœur m'a menacée auſſi de ſa vengeance?

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

En vérité?

ISABELLE.

Oui, en vérité.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Et pourquoi?

ISABELLE.

Par ce que je lui ai donné quelque petit avis; mais je ne la crains pas à présent: votre gouvernante m'a rassurée. --- J'apperçois votre sœur. *Elle sort d'un côté; Mˡˡᵉ. Vindicative entre de l'autre.*

SCENE XII.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE, Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

N'étoit-ce pas Isabelle, qui vient de vous quitter?

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Oui, ma sœur.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Je suis très surprise, que vous parliez à cette créature impudente.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Pourquoi l'appelez-vous impudente? Elle ne mérite pas ce titre.

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

Elle a pris la liberté de me blâmer: elle ne reſtera pas longtemps dans cette maiſon: je me vengerai d'elle auſſi: je le lui ai dit.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Vous ne parlez que de vengeance. Vous pouvez vous tromper, ma ſœur. --- *La Gouvernante entre joyeuſe.*

SCENE XIII.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE, Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE.

La GOUVERNANTE.

Bonne nouvelle, Mᵉˡˡᵉ. Généreuſe: j'ai parlé à votre papa & à votre maman: je leur ai expliqué toutes les circonſtances, & il a été décidé, que la cuiſinière reviendroit ici dès ce ſoir.

Mᵉˡˡᵉ. GÉNÉREUSE.

Oh! la bonne action! *Mᵉˡˡᵉ. Vindicative paroît rêveuſe.*

La GOUVERNANTE *à Mᵉˡˡᵉ. Vindicative.*

Qu'en penſez-vous? Mᵉˡˡᵉ. votre eſprit de vengeance eſt-il enfin dompté? --- Vous vengerez-vous auſſi d'Iſabelle?

Mᵉˡˡᵉ. VINDICATIVE *d'un air humble.*

Non, ma bonne; je reconnois mon erreur, & ſuis fâchée, que mon papa & ma maman

ſachent, ce qu'ils ont juſqu'à préſent ignoré : ils ſeront mécontens de moi. Comment oſerai-je paroître devant leurs yeux.

La Gouvernante.

Ne craignez rien. Si vous vous corrigez, ils vous en aimeront davantage.

Mlle. Vindicative.

Oh ! je me corrigerai certainement. — Allons, ma bonne, & vous, ma ſœur, venez avec nous. Je veux aller trouver mon papa & ma maman, me jeter à leurs piés, & leur demander pardon.

La Gouvernante.

Noble réſolution ! *Elles ſortent.*

MORALE.

La Bonne Mère.

Sophie, que penſez-vous de Mlle. Vindicative ?

Lady Sophie.

Que ſon caractère eſt fort odieux. Elle ſe moque même d'un paſſage de l'Evangile, que ſa gouvernante lui a cité.

Lady Mathilde.

Pour moi, je ſuis ſurpriſe, qu'une demoiſelle puiſſe trouver du plaiſir dans la vengeance.

La

La Bonne Mère.

Vous êtes surprise de ce que vous ignorez; & j'en suis bien aise! Oui, mes enfans, quelque odieux que soit le caractère d'une personne vindicative, il n'y en a que trop dans le monde. Les anecdotes, que je vous rapporterai tour à l'heure, sont effroyables, & passent presque toute croyance. Mlle. Vindicative n'a pas poussé sa vengeance aussi loin, parce qu'elle n'est qu'un enfant; mais quand ce vice abominable prend de profondes racines dans le cœur, il s'accroît à proportion que les occasions se présentent.

Lady Sophie.

J'admire la conduite d'Isabelle: elle n'a pas peur de Mlle. Vindicative, & n'épargne pas ses conseils.

Lady Mathilde.

Je voudrois, que nous eussions une fille de chambre comme elle, pour nous donner de bons avis.

La Bonne Mère.

Vous n'en avez pas besoin, mon enfant. Ne le fais-je pas, quand je m'apperçois, que vous êtes en faute?

Lady Mathilde.

Oui, maman, je le sais.

La Bonne Mère.

Et votre gouvernante ne le fait-elle pas aussi?

Lady MATHILDE.

Vous avez raison : elle le fait.

La Bonne Mère.

Je suis bien aise, que nous n'ayons pas occasion de vous donner des avis contre la vengeance. Il est temps, que je vous raconte quelques traits historiques, & des anecdotes capables de faire frémir, qui ont rapport à ce vice odieux, & quelques autres, qui ont rapport à des vertus opposées : ils ne sont pas peu en nombre.

TRAITS HISTORIQUES,

ET

ANECDOTES CONVENABLES.

MONSIEUR Larrey, dans son histoire d'Angleterre, rapporte, que le fanatique Felton, qui tua le duc de Buckingham, favori de Charles II. étoit si vindicatif, qu'ayant un jour appelé en duel un gentilhomme, qui l'avoit offensé, & croyant que la qualité de son ennemi lui feroit peut-être refuser le cartel, il lui envoya en même temps un de ses doigts, qu'il s'étoit coupé lui-même. "Je veux, disoit-il, qu'il sache, de quoi est capable, pour venger une injure reçue, un homme, qui peut se mettre lui-même en morceaux."

Marie de Médicis étoit d'une violence inconcevable. On prétend que lorsqu'elle pleuroit, ses larmes ne couloient pas; mais se dardoient hors des yeux sans descendre sur les joues. Quoiqu'elle fût naturellement implacable, elle pardonna cependant au cardinal de Richelieu en mourant; mais le nonce du pape, qui l'exhortoit, voulant l'engager à envoyer au cardinal, en signe de réconciliation,

ſon portrait dans un bracelet, qu'elle portoit au bras, elle ſe retourna de l'autre côté en diſant : " C'eſt trop."

Un Italien, qui avoit eu une querelle avec un de ſes voiſins, tomba malade ſi dangereuſement, qu'on n'en eſpéroit plus rien. Son ennemi l'apprend, va chez lui, demande à le voir, & ſur ce qu'on lui dit qu'il eſt à l'extrémité, court vîte dans ſa chambre, en diſant tout bas : " Il ne mourra que de ma main." Arrivé près de ſon lit, il lui donne un coup de poignard & ſe ſauve. Par bonheur le coup n'étoit pas mortel. Le malade perdit une grande quantité de ſang ; mais cette perte lui fut ſalutaire, & lui rendit la vie & la ſanté.

Un autre Italien apprend, au bout de dix ans, que ſon ennemi, qu'il cherchoit, va partir pour les Indes. Il court auſſitôt s'embarquer avec lui ; le ſuit par-tout ; ſaiſit le moment, où il ſe trouve ſans défenſe & l'aſſaſſine.

Les Corſes paſſent pour être très vindicatifs. Guillet rapporte, que l'on en a vu, qui, après une offenſe reçue, ſont demeurés quinze jours entiers cachés dans des broſſailles, pour attendre leur ennemi au paſſage ; trop ſatisfaits d'y brouter, pourvu que l'embuſcade puiſſe réuſſir.

M. de Thou rapporte, que Baleins, gouverneur de Leictoure, étoit d'un caractère violent. Un officier de la garniſon, après avoir

avoir trompé la sœur de Baleins, s'étoit marié à une autre personne. Cette sœur, qui en fut informée, courut aussitôt tout en larmes trouver son frère, & lui raconta, ce qu'il s'étoit passé. Baleins lui dit de se taire, de dissimuler, & de le laisser agir.

Un jour il invita cet officier à dîner dans son château, avec quelques autres de ses amis, & leur fit une chair magnifique. Le dîner fini, & les conviés retirés, il le tire à part, lui fait mettre les fers aux piés & aux mains par des gens apostés, se met dans un fauteuil comme juge, & l'interroge.

Comme ce malheureux ne demeuroit d'accord de rien, il lui produit des témoins, & fait paroître tout d'un coup la personne, qu'il avoit trompée. Alors cet officier, tout effrayé, lui avoua, qu'il avoit été de ses amis, qu'elle lui avoit fait plusieurs avances; mais que de son côté il ne lui avoit rien promis, & ne lui avoit jamais donné parole de l'épouser.

Baleins, continuant son personnage de juge, fait écrire par un secrétaire l'interrogatoire, les dépositions des témoins, & leur fait signer le tout. Puis sur les sermens pris des témoins, & sur la confession de l'accusé, le condamne à mort. Alors le même homme, qui avoit été l'accusateur, le témoin & le juge, voulut encore être le bourreau; il poignarda ce malheureux, qui reclamoit inutilement Dieu &

les hommes, & qui ſe plaignoit de l'infraction des droits de l'hoſpitalité.

Baleins renvoya le corps aux parens du mort; mais comme il jugeoit, que ſi cette action venoit par une voie étrangère à la connoiſſance du roi de Navarre, de qui il tenoit ſa commiſſion, on ne manqueroit pas de prévenir ce prince contre lui, il prit le parti de l'en informer lui-même, & lui manda le détail de ce qui s'étoit paſſé, ajoutant, que dans un juſte ſujet de ſe venger d'un affront ſi ſenſible, il n'avoit cependant rien fait que ſuivant les formes de la juſtice; qu'il lui envoyoit les copies du procès, & qu'il gardoit les originaux pour ſa juſtification; qu'il le ſupplioit de lui donner ſa grace, diſpoſé, s'il le ſouhaitoit, à remettre le château, à qui il jugeroit à propos; qu'il étoit aſſez content d'avoir trouvé le moyen de ſe venger par ſes mains de l'outrage, qu'il avoit reçu.

Le roi de Navarre fut irrité de l'audace de Baleins, & de l'énormité de ſon action; cependant il lui envoya ſa grace; mais en même temps il fit partir un homme de confiance pour prendre poſſeſſion du château. Baleins le remit ſans difficulté ſur les ordres du prince, & ſe retira avec ſa famille dans une maiſon aſſez forte, qu'il avoit dans le voiſinage.

Un François de Saintonge, paſſant par Damas, en revenant de Jéruſalem, rencontra un juge du lieu, qui lui donna ſans ſujet un ſoufflet ſi violent, qu'il l'abattit à ſes piés. Le François,

François, dissimulant cet affront, résolut de s'en venger. Pour cet effet, il s'absenta trois ans de cette ville; & ayant bien appris la langue Turque, il se déguisa en dervis. Ces religieux portent un cimeterre au côté avec un couteau à la ceinture, disant, que c'est pour faire observer les commandemens de leur grand prophète.

Ce feint Dervis revint à Damas, où il assistoit tous les jours à l'audience du juge, ce qu'il continua pendant trois ans, attendant une occasion propre pour se venger. Enfin un jour, entendant ce juge prononcer une sentence contre un orphelin, à qui on demandoit injustement un héritage, il s'approcha de lui, & lui donna un si grand coup de couteau au front, qu'il le jeta mort à ses piés; puis se mit froidement sur le siège, disant, que le jugement, qui venoit d'être prononcé, étoit injuste, & qu'il falloit revoir le procès.

Tout le monde y consentit par le respect, qu'on lui portoit, & le jugement fut rendu en faveur de l'orphelin. Le corps du juge fut porté en sa maison, & on loua beaucoup l'assassin. Cet homme, satisfait de sa vengeance, se retira sans bruit & s'en alla à Tripoli, où un François lui reprocha, qu'il l'avoit vu en habit de dervis, ce qu'il confessa, & en dit la raison inconsidérément. La chose, ayant été rapportée à quelques Turcs, on le saisit de lui, & comme on vit, qu'il n'étoit pas Turc, on le ramena à Damas, où le voy-

ageur Vincent le Blanc, qui rapporte cette hiſtoire, le vit exécuter à mort.

Murat rapporte dans ſes lettres, qu'une Angloiſe, étant au lit de la mort, fit appeler ſon mari, & qu'après avoir ému ſa ſenſibilité par le détail de ſes ſouffrances, elle le conjura de lui pardonner dans ce dernier moment. Le mari lui ayant promis, ce qu'elle déſiroit, elle lui avoua, qu'elle avoit commis une faute.

" Je vous pardonne, répondit le mari; mais j'attends pareillement de vous le pardon du mal, que je vous ai fait." L'Angloiſe de lui ayant promis de tout ſon cœur: " C'eſt, lui dit ſon époux, que m'étant apperçu de ce que vous venez de m'avouer, je vous ai empoiſonné, ce qui eſt la cauſe de votre mort."

Un Italien, quoique réconcilié en apparence avec ſon ennemi depuis pluſieurs années, conſervoit néanmoins toujours pour lui une haine ſecrète. Un ſoir, qu'ils ſe promenoient enſemble dans un lieu écarté, l'Italien le prit par derrière, le renverſa & lui mettant le poignard ſur la gorge, le menaça de le tuer, s'il ne renioit Dieu. L'autre, après avoir fait beaucoup de difficultés, s'y réſolut à la fin pour éviter la mort. L'Italien n'eut pas plutôt obtenu, ce qu'il demandoit, qu'il lui plongea le poignard dans le ſein, & ſe retira après, en ſe vantant de s'être vengé de la manière du monde la plus terrible, en feſant périr en même temps le corps & l'ame de ſon ennemi.

La Bonne Mere.

Tirons le rideau, mes enfans, ſur cette ſcène d'horreur, pour en préſenter une, qui a peut-être donné lieu à la comédie du Médecin malgré lui. Oléarius, ſavant écrivain Allemand, du 17me ſiècle, dans ſa relation de ſon voyage en Moſcovie rapporte le trait ſuivant: Boriſe Godounove, grand duc de Moſcovie, étant tourmenté de la goutte, invita, par de grandes promeſſes, ceux qui y ſauroient quelques remèdes, de les lui déclarer.

La femme d'un Boïare, irritée des mauvais traitemens de ſon mari, & déſirant de s'en venger, uſa du ſtratagème de la femme de Sganarelle. Elle publia, que ſon mari avoit un ſpécifique excellent pour la goutte; mais qu'il n'aimoit pas aſſez ſa majeſté pour le lui donner. On envoya querir cet homme. Il eut beau proteſter ſon ignorance, on le fouetta juſqu'au ſang, & on le mit en priſon. Les plaintes, qu'il fit contre ſa femme, ne ſervirent qu'à le faire traiter plus rudement. Enfin on lui fit dire, qu'il envoyât ſon remède, ou qu'il ſe préparât à mourir.

Ce malheureux, voyant ſa perte inévitable, feignit d'avouer, qu'il ſavoit quelques remèdes, mais qu'il n'avoit oſé les employer pour ſa majeſté, & que, ſi on vouloit lui donner quinze jours pour les préparer, il s'en ſerviroit. Les ayant obtenus, il envoya a Czirback, à deux journées de Moſcou, ſur la rivière d'Occa, d'où il ſe fit amener un chariot

de toutes sortes d'herbes, bonnes & mauvaises, & en prépara un bain pour le grand duc, qui y recouvra, par hasard, la santé.

On se confirma alors dans la pensée, que le refus du Boïare ne provenoit que de sa malice; c'est pourquoi on le fouetta encore plus fort qu'auparavant. Le prince lui fit ensuite présent de quatre cents écus, & de dix-huit paysans pour les posséder en propre, avec des défenses très rigoureuses d'en avoir du ressentiment contre sa femme. Il se soumit à cet ordre; & ils vécurent depuis dans une amitié parfaite.

La Bonne Mere.

Mes enfans, je viens de vous rapporter des exemples de vengeance, qui choquent l'humanité. Je suis persuadée, que vous ne sauriez concevoir, que le cœur humain soit susceptible de tant de noirceur. Je vais vous rapporter à présent des exemples d'une vertu sublime, le pardon des injures.

Quelques courtisans reprochoient à l'empereur Sigismond, qu'au lieu de faire mourir ses ennemis vaincus, il les combloit de graces, & les remettoit en état de lui nuire. "Ne fais-je pas mourir mes ennemis, dit-il, en les rendant mes amis?"

On vint avertir François duc de Guise, qui faisoit la guerre aux Protestans, que l'un deux étoit dans son camp à dessein de l'assassiner. Il le fit arrêter. Ce Protestant lui avoua sa résolution.

résolution. — "Est-ce à cause de quelque déplaisir, que vous avez reçu de moi?" demanda le duc. — "Non, lui répondit ce fanatique, c'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma religion." — "Si votre religion vous porte à m'assassiner, la mienne veut que je vous pardonne;" & il le renvoya.

Monsieur de Molé, premier président, alla, pendant les troubles de Paris, au palais royal demander à la reine régnante la liberté de M. Broussel, conseiller au parlement, que cette princesse avoit fait arrêter. Le peuple, qui aimoit M. Broussel, avoit pris les armes pour le délivrer. M. de Molé représenta à la reine, qu'il falloit accorder cette grace à ce peuple animé, capable de tout entreprendre, si on le refusoit. La reine fut ferme: elle ne voulut pas relâcher le prisonnier.

M. de Molé, en revenant, fut arrêté par une troupe de séditieux, qui lui demandèrent, si M. Broussel avoit sa liberté? Le magistrat ayant répondu, que la reine n'avoit pas voulu la lui rendre, un des plus mutins prit Molé par un petit toupet de barbe, qu'il conservoit toujours au menton & lui dit insolemment: "Retournez donc au palais royal, & ne revenez pas, que Broussel n'ait sa liberté."

M. de Molé fut obligé de rebrousser chemin. Il parla avec tant de force à la reine, qu'enfin il la persuada & le conseiller fut relâché. Quand l'orage fut passé, un particulier demanda audience à M. de Molé, & lui révéla,

révéla, que le mutin, qui l'avoit traité avec tant d'insolence, étoit un apothicaire, son voisin. M. de Molé l'envoya querir. Le pauvre pharmacopole fut fort embarassé, quand il se vit en présence du président.

Ce magistrat lui demanda, s'il savoit pourquoi on l'avoit fait venir? "Ah! monseigneur, répondit-il, je vois bien, que vous êtes informé de tout & j'implore votre miséricorde." M. de Molé le fit relever, en lui disant: "Je ne vous ai pas envoyé querir pour cela, mais pour vous avertir, que vous avez un méchant voisin." Ce fut ainsi que se vengea ce grand homme.

L'empereur Adrien, rencontrant un homme, qui l'avoit offensé, avant qu'il parvînt à l'empire: "Approchez, lui dit-il, vous n'avez plus rien à craindre de ma part, je suis empereur."

Des courtisans de Philippe-le-bel excitoient ce prince à sévir contre un prélat, qui l'avoit offensé: "Je sais, leur répondit-il, que je puis me venger; mais il est beau de le pouvoir; & de ne le pas faire."

On lit dans une histoire universelle, traduite de l'Anglois, que Casimir II. roi de Pologne, jouant un jour avec un de ses gentilshommes, qui perdoit tout son argent, en reçut un soufflet dans la chaleur de la dispute. Ce gentilhomme fut condamné à perdre la tête; mais Casimir révoqua la sentence, & dit: "Je ne suis pas étonné de la conduite

de

de ce gentilhomme ne pouvant se venger de la fortune, il n'est pas surprenant, qu'il ait maltraité son favori. Je me déclare d'ailleurs le seul coupable dans cette affaire; car je ne dois pas encourager par mon exemple une pratique pernicieuse, qui peut causer la ruine de la noblesse."

Louis XII. roi de France, auparavant duc d'Orléans, étoit sollicité à tirer vengeance de quelques injures personnelles, qui lui avoient été faites avant de monter sur le trône, il répondit: "Que ce n'étoit pas au roi de France à venger les injures faites au duc d'Orléans."

Lorsqu'on vint dire au grand Colbert, ministre des finances sous Louis XIV. que le poëte Hénaut avoit fait contre lui ce fameux sonnet: "Ministre lâche, &c." Il refusa de le lire, & demanda seulement, si le roi y étoit attaqué. On lui répondit que non: "En ce cas, reprit Colbert, laissez l'auteur tranquille."

On lit dans la bibliothèque orientale, qu'un poëte satirique avoit composé des vers fort injurieux contre le visir du prince Aziz, Billah II. calife de la race des fathimites en Egypte, dans lesquels il n'étoit pas épargné lui-même; ce visir lui en porta ses plaintes, & lui demanda le châtiment de l'auteur. Aziz, après avoir lu ces vers lui dit: "Comme j'ai part avec vous à l'injure, je désire, que vous preniez part avec moi au mérite du pardon."

Le

Le fils d'Aron Veſchide, dit le poëte Sadi, vint ſe plaindre d'un homme, qui avoit calomnié ſa mère, & en demander vengeance. "Oh! mon fils, lui dit Aron Veſchide, vous allez faire plus de tort à votre mère que le calomniateur: vous allez faire croire, qu'elle ne vous a pas appris à pardonner."

On parloit, en préſence de Mylord Bolingbroke, de l'avarice dont le duc de Marlborough avoit été accuſé, & on citoit des traits, ſur leſquels on appeloit au témoignage de Bolingbroke, qui avoit été l'ennemi déclaré du duc. "C'étoit un ſi grand homme, répondit-il, que j'ai oublié ſes vices."

Le comte de Mansfeld, l'un des plus grands capitaines du ſeizième ſiècle, eut des preuves certaines, qu'un apothicaire avoit reçu une ſomme conſidérable pour l'empoiſonner. Il l'envoya chercher, & lorſqu'il parut devant lui: "Mon ami, lui dit-il, je ne puis croire, qu'une perſonne, à qui je n'ai jamais fait de mal, veuille m'ôter la vie. Si la néceſſité vous réduit à commettre un tel crime, voilà de l'argent: ſoyez honnête homme."

Le célèbre Eſchine, le rival & preſque l'égal de Démoſthène, ayant accuſé ce grand orateur de trahiſon, & n'ayant pu prouver ſes calomnies, fut banni d'Athènes par les ſuffrages de tout le peuple.

Le vainqueur uſa de ſa victoire en héros; car, au moment qu'Eſchine ſortoit d'Athènes, pour aller à Rhodes, ſon rival, la bourſe à la main,

main, courut après lui, & l'obligea d'accepter une ſomme conſidérable, pour le dédommager en quelque ſorte des biens, qu'il venoit de perdre par ſon imprudence. Eſchine, étonné d'une générosité ſi héroïque, s'écria: " Comment ne regretterois-je pas une patrie, où je laiſſe un ennemi ſi magnanime, que je déſeſpère de rencontrer ailleurs des amis, qui lui reſſemblent?"

Deux des écuyers de Liutprand, roi des Lombards, formèrent le deſſein d'aſſaſſiner ce prince. Inſtruit de leur noir complot, le monarque les mène avec lui, ſous prétexte d'une promenade, dans un bois fort épais; & là, tirant ſon épée: " Je ſais, dit-il, que vous voulez m'aſſaſſiner: voyons ſi vous aurez le courage de profiter de l'occaſion, que j'ai voulu vous en donner moi-même." Frappés d'une démarche auſſi hardie, les deux écuyers tombent aux piés du roi, qui leur accorde le pardon, qu'ils demandent.

A l'inſtant que Phocion devoit mourir, on lui demanda, ce qu'il avoit à dire à ſon fils, il répondit: " D'oublier l'injure des Athéniens."

Boileau prit Bourſault en averſion, parce que ſon ami Molière avoit à s'en plaindre, & cita ſon nom dans une de ſes ſatires. Bourſault, pour ſe venger, compoſa auſſitôt une petite comédie en un acte: le titre étoit la Satire des ſatires: la pièce étoit annoncée: on s'apprêtoit à rire au dépens de celui qui

feſoit

-feſoit rire les autres. Boileau fit arrêter la pièce & défendre aux comédiens de la jouer. Bourſault ne voulut pas, que ſa peine fût perdue : ne pouvant faire repréſenter ſa comédie, il obtint permiſſion de la faire imprimer.

Si jamais la bile de Boileau dût être enflammée, ce fut d'un morceau écrit avec beaucoup d'élévation & de vivacité ; néanmoins en le liſant, il apprit à modérer ſon fiel & ſon ardeur : ſes yeux s'ouvrirent, il eſtima celui qu'il avoit mépriſé, & les talens de Bourſault lui firent avouer, qu'il avoit eu tort de l'irriter, & de le confondre avec d'autres auteurs. " C'eſt le ſeul homme, diſoit-il que j'aye craint." Il retrancha de ſes ſatires le nom de Bourſault, & devint ſon ami zélé. Leur réconciliation fut cimentée par un procédé généreux. Boileau, ayant été retenu par une extinction de voix aux eaux de Bourbon, y manqua d'argent ; Bourſault l'apprit, & lui fit accepter deux cents louis.

Démétrius de Phalère, ayant appris, que les Athéniens avoient renverſé ſes ſtatues ; au lieu de s'en offenſer, " Ils n'ont pas, dit-il, renverſé la vertu, qui me les a dreſſées."

Sous le règne du grand Conſtantin, un eſprit de rebellion s'empara des habitans d'Alexandrie, & dans ſa fureur aveugle, la populace s'étoit portée juſqu'à outrager les ſtatues de l'empereur ; il en fut informé : les courtiſans,

courtisans, toujours ardens à la punition d'autrui, l'excitoient à la vengeance.

On se récrioit sur l'énormité de l'attentat; on ne trouvoit pas de supplice assez rigoureux pour punir des forcenés, qui avoient insulté, à coups de pierres, la face du prince. Dans la rumeur de cette indignation universelle, Constantin, portant la main à son visage, dit en souriant: "Pour moi je ne me sens pas blessé." Cette parole ferma la bouche aux courtisans.

Un seigneur demanda à Louis XII. la confiscation des biens d'un bourgeois d'Orléans, qui avoit autrefois montré une haine ouverte contre lui. "Je n'étois pas son roi, répondit-il, quand il m'a offensé: en le devenant, je suis devenu son père: je suis obligé de lui pardonner."

Une femme vint un jour à l'audience du chancelier de Sillery, & s'oublia assez pour lui reprocher, en des termes outrageans, la perte d'un procès qui l'intéressoit. Le chancelier se contenta pour toute vengeance de demander, sans s'émouvoir, à l'homme qui l'accompagnoit, si elle étoit sa femme, & comme ce mari lui eut répondu que oui: "En vérité, lui repartit le chancelier, je vous plains bien: ramenez-la chez vous."

Une femme impertinente, qui avoit un procès, étoit venue solliciter en sa faveur un premier président. Comme ce magistrat ne lui avoit pas fait l'accueil qu'elle croyoit lui être

du, elle dit, en paſſant dans l'anti-chambre, mais aſſez haut pour être entendue du préſident : " Peſte ſoit du vieux ſinge."

Le lendemain néanmoins le procès fut appelé ; & cette dame le gagna. Elle courut auſſitôt remercier le préſident, qui pour toute vengeance, ſe contenta de lui dire : " Sachez, madame, une autre fois, qu'un vieux ſinge eſt toujours diſpoſé à faire plaiſir aux guenons."

Ce même magiſtrat reconduiſoit une femme de condition, qui ne ſachant pas en être ſi proche, grommeloit quelques injures. L'ayant auſſitôt apperçu : " Ah ! Monſieur, vous êtes là ?" — " Madame, lui répondit le magiſtrat, vous dites de ſi belles choſes, qu'on ne ſauroit vous quitter." Et il l'accompagna juſqu'à ſon caroſſe.

Quelqu'un vint avertir le Taſſe, célebre poëte Italien, qu'il ſe préſentoit une occaſion favorable de ſe venger d'un homme, qui par envie & par jalouſie lui avoit rendu mille mauvais ſervices. " Ce n'eſt pas la vie ou l'honneur, répondit le Taſſe, que je déſire ôter à cet envieux, c'eſt ſeulement ſa mauvaiſe volonté."

On lit dans la Bibliothèque Orientale, que Huſſein, fils d'Ali VI. calife des Muſulmans, ayant été bleſſé par un eſclave, qui laiſſa tomber par mégarde un plat de viandes chaudes ſur ſa tête, le regarda d'un œil aſſez fier, mais ſans emportement. L'eſclave ſe jeta auſſitôt à ſes piés, & lui dit ces paroles de l'Alcoran : " Le

"Le paradis est fait pour ceux qui retiennent & domptent leur colère." Hussein lui répondit qu'il n'en ressentoit aucun mouvement de colère.

L'esclave continua à réciter les paroles du même verset, "Et qui pardonnent à ceux qui les ont offensés." "Je vous pardonne aussi," répliqua Hussein. Enfin l'esclave achevant de prononcer les dernières paroles du texte: "Dieu aime sur-tout ceux qui leur font du bien." Hussein lui dit: "Je vous donne aussi la liberté, & quatre cents dragmes d'argent."

Philippe, père d'Alexandre, assistoit un jour aux jeux Olympiques. Les habitans du Péloponnèse, à qui ce prince avoit rendu des services très importans, l'insultoient cependant par des railleries sanglantes! Les amis du roi de Macédoine l'exhortoient à punir ces insolens; mais ce monarque leur répondit: "Si ces gens sont assez méchans pour insulter ceux qui leur font du bien, que ne feront-ils pas à ceux qui leur font du mal?"

Dion, chassé de Syracuse, après avoir rendu à cette ingrate patrie les plus signalés services, alla chercher un asile à Mégare, où Préodote rempliſſoit alors la suprême dignité. Dion eut un jour besoin de ses services; il se rendit dans son palais; mais le souverain magistrat, accablé d'affaires, étoit d'un accès fort difficile.

On fit longtemps attendre l'exilé de Syracuse sans aucun égard pour sa grandeur passée. Ses amis étoient indignés de voir traiter de la sorte un homme autrefois si craint & si respecté. « Consolons-nous, mes amis, leur dit tranquillement Dion; n'ai-je pas souvent fait la même chose, lorsque j'étois à Syracuse? »

Le philosophe Démonax reprochoit à un athlète, de ce qu'après avoir remporté la victoire aux jeux Olympiques, il s'abandonnoit à la mollesse. Cet homme reçut fort mal son avis, & lui jeta une pierre, qui lui fit une plaie considérable à la tête. Les assistans indignés conseilloient au blessé d'aller trouver le magistrat. « Je vais plutôt trouver le médecin, dit le philosophe: il faut guérir le mal avant que de s'en venger. »

Un homme, qui étoit au bain, frappa Caton le jeune au visage, sans savoir que c'étoit lui; car personne, le connoissant, n'auroit osé l'insulter. Comme il lui en faisoit ses excuses: « Je ne me souviens pas, dit Caton, que vous m'ayez touché. »

Pendant qu'on conduisoit Aristide hors d'Athènes, un de ses ennemis lui cracha au visage, il s'essuya sans se plaindre, & se tournant vers le magistrat, qui l'accompagnoit: « C'est à vous, lui dit-il, d'avertir cet homme, de peur qu'il n'en agisse ainsi envers quelque autre citoyen. »

A la fin d'une audience, que Philippe, père d'Alexandre le grand, donnoit à des ambassadeurs

sadeurs d'Athènes, venus pour se plaindre de quelque acte d'hostilité, il leur demanda, s'il pouvoit leur rendre quelque service? "Le plus grand service, que vous puissiez nous rendre, dit Démocharès, c'est de vous allez pendre."

A ces mots le monarque, sans s'émouvoir, quoiqu'il vît tout le monde justement indigné, "Dites à vos maîtres, répliqua-t-il, que ceux qui osent dire de pareilles insolences, sont plus hautains & moins pacifiques, que ceux qui savent les pardonner."

La Bonne Mère.

J'aurois tort, mes enfans, si, après vous avoir rapporté des anecdotes du pardon des injures, je ne vous en citois pas de la clémence, qui n'est autre chose, que le pardon & l'oubli des injures: c'est sur-tout la vertu des princes, & des supérieurs envers leurs inférieurs. Je ne craindrai pas de vous en citer un grand nombre. On ne sauroit trop multiplier les exemples de vertu. Commençons par ceux de la clémence, & nous finirons par ceux de la bonté.

On présenta un jour à Alexandre un chef de rebelles, piés & mains liées, comme un criminel destiné au dernier supplice. Le roi de Macédoine le fit mettre en liberté, & lui pardonna au grand étonnement de tous ceux qui furent présens à cette action.

Un de ses favoris prit la liberté de dire: "Si j'avois été en votre place, je n'aurois point

point usé de clémence envers cet homme." ... " Parce que je ne suis pas en la vôtre, lui répondit le conquérant de l'Asie, je lui ai pardonné. Vous ignorez sans doute, combien, pour une belle ame, la clémence a plus de douceur que la vengeance."

Abaza s'étant révolté contre Amurat IV. cet empereur envoya l'assiéger dans Erzérum, par le grand visir Chosrou, qui prit la ville, & se saisit de la personne du chef des rebelles. Le visir, quoique naturellement sévère, accorda le pardon aux habitans, & reprit en triomphe la route de Constantinople.

Comme il approchoit de cette capitale, tout le peuple sortit en foule à sa rencontre, attiré par la réputation d'Abaza. Chacun s'empressoit à voir cet illustre captif, qui avoit été, pendant plusieurs années, la terreur de l'empire Ottoman. Amurat lui-même, impatient de satisfaire sa curiosité, quitta le serrail, & s'avança à cheval hors de la ville, environné d'une troupe de jeunes gens de son âge.

On lui présenta Abaza chargé de chaînes. Il arrêta quelque temps sur lui des regards de surprise & d'admiration: puis, rompant tout-à-coup le silence: " Je vous pardonne Abaza, dit-il: vos exploits m'ont fait oublier votre trahison; & pour mieux vous engager à la réparation, je vous fais bacha de Bosnie." Aussitôt mille cris de joie applaudissent à la générosité

pour

générosité du jeune sultan, tandis qu'Abaza lui jure à ses piés une fidélité inviolable.

Le maréchal de Villars avoit mis à prix la tête du chef des Camisards, qui s'étoient révoltés dans les Cévènes, & qui s'étoient ainsi nommés, parce qu'ils portoient un habit de toile assez semblable à une chemise. Ce rebelle, témoin du supplice de ses compagnons, sachant, que tôt ou tard il lui faudroit subir le même sort, prit un parti qui lui réussit.

Il connoissoit la générosité & la clémence du maréchal. S'étant présenté à ce général, il lui demanda, s'il étoit vrai, qu'il avoit promis mille écus à celui qui lui livreroit le chef des Camisards mort ou vif? Le maréchal, répondit que oui. " Cette récompense me seroit due, continua le Camisard, si mes crimes ne m'en avoient pas rendu indigne; mais j'ai tant de confiance en la clémence du roi, & en votre générosité, que je ne crains pas de vous apporter moi-même cette tête criminelle, dont vous pouvez disposer." Il étoit à genoux en disant ces mots. Le maréchal, l'ayant fait relever, lui fit compter sur le champ les mille écus, & expedier une amnistie générale pour lui & quatre-vingt personnes de sa suite.

Cyrus, ayant attiré le roi d'Arménie dans une embuscade, le fit prisonnier, & par son ordre on le conduisit au milieu de l'armée, pour lui faire son procès. Il fit aussitôt assembler les capitaines Perses & Mèdes, &

manda auſſi les grands d'Arménie, le fils du monarque captif, & il ne voulut pas même, qu'on écartât les dames priſonnières, qui étoient là dans leurs chariots.

Quand tout fut prêt, & qu'on eut impoſé ſilence : " Roi d'Arménie, dit Cyrus, j'exige avant tout, que vous me répondiez avec cette ſincérité, qui convient aux princes. N'avez-vous pas été vaincu par Aſtiage, mon aïeul ? Ne vous êtes-vous pas engagé à lui payer un certain tribut, à lui fournir un certain nombre de troupes ?" --- " J'en conviens." --- " Pourquoi donc avez-vous violé le traité dans tous ſes articles ?" --- " Par amour de la liberté." --- " Mais ſi quelqu'un après avoir été réduit en ſervitude, tâchoit de ſe dérober à ſon maître, que lui feriez-vous ?" --- " Je le punirois." --- " Et ſi vous aviez donné un gouvernement à quelqu'un de vos ſujets, & qu'il eût prévariqué, le laiſſeriez-vous en place ?" --- " Non certes, je le dépoſerois." --- " Et s'il avoit amaſſé de grandes richeſſes par ſes concuſſions ?" --- " Je l'en dépouillerois." --- " S'il avoit eu quelque intelligence avec vos ennemis ?" --- " Duſſé-je me condamner moi-même, je le ferois mourir."

A ces mots tous les Arméniens jetèrent des cris horribles & déchirèrent leurs vêtemens, comme s'il avoit lui-même prononcé ſon arrêt. Alors Tigrane, fils du monarque, ſe jetant aux piés de Cyrus : " Ah ! ſeigneur, lui dit-il d'une voix entrecoupée de ſanglots,

Ayez

Ayez pitié de mon père, que ſes malheurs ont rendu ſage; & par ce bienfait attachez pour jamais à votre ſervice un prince infortuné, qui vous devra ſes biens, ſa liberté, ſa vie, ſon ſceptre, ſa femme & ſes enfans."

Cyrus ne put entendre ces mots ſans verſer des larmes. " Je me laiſſe fléchir, dit-il au roi d'Arménie, par les prières de votre fils. Que cette diſgrace vous apprenne à reſpecter les traités." Il le conduiſit enſuite dans ſa tente avec toute ſa famille, & leur fit un feſtin magnifique: après lequel il les embraſſa tous, pour marque d'une parfaite réconciliation, & les renvoya pénétrés de reconnoiſſance & d'admiration.

L'empereur Aurélien, étant arrivé devant la ville de Tyane, & en ayant trouvé les portes fermées, jura dans ſa colère, qu'il ne laiſſeroit pas ſeulement un chien en vie dans cette cité rebelle. Les ſoldats ſe réjouiſſoient d'avance, dans l'eſpoir de faire un grand butin.

La ville ayant été priſe, Aurélien dit à ſes troupes, qui le conjuroient de tenir ſon ſerment: " J'ai juré de ne pas laiſſer un chien en vie dans cette ville: tuez donc tous les chiens, ſi vous voulez; mais je défends, qu'on faſſe aucun mal aux habitans.

Démétrius Poliorcètes avoit fait beaucoup de bien au peuple d'Athènes. Ce prince, en partant pour la guerre, laiſſa ſa femme & ſes enfans dans cette ville. Il perdit la bataille & fut obligé de prendre la fuite. Il crut d'abord,

bord, qu'il n'avoit qu'à ſe retirer chez ſes bons amis les Athéniens; mais ces ingrats refuſèrent de le recevoir: ils lui envoyèrent même ſa femme & ſes enfans, ſous prétexte, qu'ils ne ſeroient peut-être pas en ſûreté dans Athènes, où les ennemis pourroient les venir prendre.

Cette conduite perça le cœur de Démétrius, car il n'y a rien de ſi cruel pour un honnête homme, que l'ingratitude de ceux qu'il aime, & auxquels il a fait du bien. Quelque temps après, ce prince raccommoda ſes affaires, & vint avec une grande armée mettre le ſiège devant la ville d'Athènes.

Les Athéniens perſuadés, qu'ils n'avoient aucun pardon à eſpérer de Démétrius, réſolurent de mourir les armes à la main, & donnèrent un arrêt, qui condamnoit à mort ceux qui parleroient de ſe rendre à ce prince; mais ils ne feſoient pas réflexion, qu'il n'y avoit preſque pas de blé dans la ville, & que bientôt ils manqueroient de pain.

En effet, après avoir ſouffert la faim très longtemps, les plus raiſonnables dirent: "Il vaut mieux, que Démétrius nous faſſe tuer tout d'un coup, que de mourir par la faim: peut-être aura-t-il pitié de nos femmes & de nos enfans." Ils lui ouvrirent donc les portes de la ville.

Démétrius commanda que tous les hommes mariés ſe rendiſſent dans une grande place, qu'il avoit fait environner de ſoldats, qui avoient

avoient tous l'épée nue. Alors on n'entendit dans la ville, que des cris & des gémiſſemens. Les femmes embraſſoient leurs maris, les enfans leurs pères, & leur diſoient le dernier adieu.

Quand ils furent tous dans cette place, Démétrius monta dans un lieu élevé, & leur reprocha leur ingratitude dans les termes les plus touchans. Ils gardoient un profond ſilence, & s'attendoient à tout moment, que ce prince alloit commander à ſes ſoldats de les tuer. Ils furent bien ſurpris, lorſque ce bon prince leur dit :

" Je veux vous montrer, combien vous êtes coupable à mon égard ; car ce n'eſt pas à un ennemi, que vous avez refuſé du ſecours : c'eſt à un prince, qui vous aimoit, qui vous aime encore, & qui ne veut ſe venger qu'en vous pardonnant, & en vous feſant du bien. Retournez chez vous. Pendant que vous avez reſté ici, mes ſoldats, par mon ordre, ont porté du blé & du pain dans vos maiſons."

Theodoſe II. avoit vingt ans accomplis ; l'illuſtre Pulchérie, ſa ſœur, lui cherchoit une épouſe dans les plus nobles maiſons de l'empire. Paulin, qu'une tendre amitié attachoit à l'empereur depuis l'enfance, partageoit ce ſoin avec l'auguſte tutrice, & ils éprouvoient tous deux, combien il eſt difficile de rencontrer enſemble toutes les graces & toutes les vertus.

Pendant qu'ils s'occupoient de cette recherche, une jeune Athénienne, conduite par l'infortune, vint à Conſtantinople. Elle étoit fille de Léonce, célèbre ſophiſte d'Athènes: trouvant déjà en elle tous les dons de la nature, il avoit pris le plus grand ſoin de cultiver ſon eſprit. Il y avoit mieux réuſſi que dans l'éducation de ſes deux fils, qui n'eurent d'autre mérite que d'être frères d'Athénaïs (c'étoit le nom de cette fille) Léonce étoit riche. Il mourut, & fit en mourant un teſtament biſarre.

"Je laiſſe diſoit-il, tous mes biens à mes deux fils Valère & Généſius, à condition qu'ils donneront à leur ſœur cent pièces d'or. Pour elle, ſon mérite, qui l'élève au-deſſus de ſon ſexe, lui ſera d'une aſſez grande reſſource."

Athénaïs, deſhéritée pour la raiſon même, qui rend les autres pères plus favorables, conjura d'abord ſes deux frères de réparer cette injuſtice & de lui accorder ſa légitime: les prenant à temoin, qu'elle n'avoit pas mérité cette diſgrace, & leur repréſentant, que l'indigence de leur ſœur ſeroit pour eux, ſi non un ſujet d'affliction, du moins un reproche continuel.

Ces ames vulgaires n'écoutèrent que l'intérêt; & pour oublier leur ſœur, ils la chaſſèrent de la maiſon paternelle. Elle ſe réfugia chez une tante, qui la conduiſit à Conſtantinople, pour y ſolliciter la caſſation du teſtament.

teſtament. Elles s'adreſſèrent à Pulchérie. Athénaïs étoit d'une beauté éblouiſſante. Elle expoſa le ſujet de ſes plaintes avec des graces ſi touchantes, que la princeſſe fut auſſi charmée de ſon eſprit que de ſa beauté. Pulchérie s'informa de ſes mœurs, & ayant appris, qu'elles étoient irréprochables, elle crut avoir trouvé dans cette jeune fille, ce qu'elle cherchoit vainement à la cour. Elle fit auſſitôt part à ſon frère de cette heureuſe découverte.

Ce récit excita dans le jeune prince une vive impatience de voir Athénaïs. Pulchérie, ſous prétexte de s'inſtruire plus en détail de l'objet de ſa requête, la fit entrer dans ſon appartement, où Théodoſe, ſans être apperçu d'elle, eut le temps de la conſidérer d'un lieu, où il étoit avec Paulin. Tous deux furent frappés de la beauté de ſa perſonne, tandis que Pulchérie admiroit la juſteſſe, les graces & la modeſtie de ſes diſcours. Théodoſe en devint paſſionnément amoureux, & n'eut pas de repos, que le mariage ne fût conclu.

Léonce étoit païen. Athénaïs, élevé dans la religion de ſon père, fut inſtruite du chriſtianiſme & baptiſée ſous le nom d'Eudocie. Les frères de l'impératrice avoient mérité ſon reſſentiment. Ils prirent la fuite, & ſe cachèrent, dès qu'ils apprirent, qu'elle étoit devenue l'épouſe de leur ſouverain. La princeſſe, plus généreuſe & plus habile, qu'ils n'étoient en fait de vengeance, ne voulut les

punir que par des bienfaits. Elle les fit chercher & conduire à Conſtantinople.

Lorſqu'ils parurent devant elle tremblans & déconcertés: "Ne craignez rien, leur dit-elle; loin de vous ſavoir mauvais gré, je vous regarde comme les auteurs de mon élévation. Ce n'eſt pas votre dureté, qui m'a bannie de la maiſon paternelle, mais c'eſt la providence divine, qui m'a priſe par la main pour me conduire ſur le trône." Elle procura à Valère la dignité de maître des offices, & à Généſius celle de préfet du prétoire d'Illyrie.

Quand Louis XII. roi de France, monta ſur le trône, il ſe fit donner l'état de ſa maiſon. Il marqua d'une croix rouge le nom de ceux qui l'avoient traverſé dans le temps qu'il n'étoit encore que duc d'Orléans. La cour en fut inſtruite, & cette nouvelle jeta la conſternation parmi les courtiſans. Ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire ne doutèrent pas, que le roi n'eût réſolu leur perte. Pour échaper au danger, dont ils ſe croyoient menacés, ils quittèrent promptement la cour, & ſe ſauvèrent, les uns d'un côté & les autres de l'autre.

Louis, ayant été informé du motif de leur fuite, les rappela tous, en leur donnant les aſſurances les plus préciſes de leur ſauver la vie, & de leur accorder ſes bonnes graces. "Mon intention, leur dit-il, n'a jamais été de vous faire du mal. La croix rouge, dont j'ai marqué vos noms, n'eſt pas un ſigne de mort,

mort, mais celui du pardon, que je vous accorde de vos offenſes, en memoire du pardon, que Jéſus-Chriſt a obtenu du Père Eternel pour tous les hommes, ſur la croix à laquelle il a été attaché." Afin d'éterniſer la mémoire de cet acte de clémence véritablement Chrétienne, on frappa une médaille, qui repréſente une croix avec cette légende: *La croix rouge eſt le ſigne du ſalut; la blanche eſt celui des François.*

Le pardon, qu'Auguſte accorda au ſéditieux Cinna, eſt le plus bel exemple de clémence, que l'hiſtoire fourniſſe à notre admiration. Cinna, petit fils de Pompée, mais peu digne d'un ſi grand homme, fut dénoncé à l'empereur, comme chef d'une conſpiration tramée contre ſa vie. C'étoit un des complices, qui donna cet avis; il marqua le lieu, le temps, les arrangemens pris pour tuer le prince, pendant qu'il offriroit un ſacrifice; de façon que le crime étoit avéré, & ne pouvoit ſouffrir aucun doute.

Auguſte réſolut de faire un exemple frappant du perfide; & pour cet effet, il indiqua le lendemain un conſeil, compoſé de ſes amis les plus affectionnés. L'interval de la nuit donna lieu à bien des réflexions, qui déchiroient ſon ame: il n'enviſageoit qu'avec une ſorte d'effroi la dure néceſſité de condamner à mort un citoyen de la plus haute nobleſſe, & qui d'ailleurs étoit ſans reproches.

Cet empereur, qui autrefois avoit dicté, en soupant avec Marc-Antoine, le cruel édit de la proscription, ne pouvoit pas se déterminer, en ce moment, à ordonner le supplice d'un coupable. Poussant à chaque instant de profonds soupirs, il parloit seul avec lui-même, & exprimoit vivement les différentes pensées, qui naissoient en foule dans son esprit, & qui se combattoient.

" Quoi donc! disoit-il de temps en temps, je laisserai mon assassin libre & tranquille, & l'inquiétude sera pour moi! Après que tant de guerres civiles ont respecté mes jours, après avoir échappé aux périls de tant de combats sur terre & sur mer, un traître veut m'immoler aux piés des autels; & je ne lui ferai pas subir le supplice, qu'il mérite? --- Mais que dira-t-on de mon règne? Malheureux, que je suis! Si ma mort est l'objet des vœux de tant de citoyens, suis-je digne de vivre? --- Quand finiront les supplices? Quand cesserai-je enfin de verser le sang? --- Ma tête est exposée aux coups de la jeune noblesse, qui compte s'immortaliser en m'égorgeant; mais la vie est-elle d'un si grand prix, que, pour la conserver, il faille immoler tant de victimes?"

Livie, femme d'Auguste, entendoit tous ces discours: elle l'interrompit enfin, & lui dit: " Voulez-vous suivre les conseils de votre épouse? Imitez les médecins, qui, lorsque les remèdes ordinaires ne réussissent pas, font usage des

des moyens oppoſés. Juſqu'ici votre ſévérité n'a pas été heureuſe; eſſayez maintenant de la clémence. Pardonnez à Cinna: il eſt découvert; il ne peut plus vous nuire, & la grace, que vous lui ferez, peut devenir très utile à votre réputation."

Auguſte fut ravi d'avoir trouvé un ſecours & un encouragement vers le parti, auquel il penchoit déjà par lui-même. Il remercia Livie; contremanda ſon conſeil; & ayant appelé Cinna ſeul, il fit ſortir tout le monde de ſa chambre, lui ordonna de s'aſſeoir, & lui parla en ces termes: "J'exige avant tout, que vous m'écoutiez, ſans m'interrompre. Lorſque j'aurai fini, vous aurez toute la liberté de me répondre."

"Je vous ai trouvé, Cinna, dans le camp de mes ennemis: vos engagemens même contre moi n'étoient pas l'effet d'un choix, qui pût changer, mais une ſuite de votre naiſſance. Dans de telles circonſtances, je vous ai accordé la vie. Je vous ai rendu votre patrimoine. Vous êtes aujourd'hui ſi riche, & dans une ſituation ſi floriſſante, que pluſieurs des vainqueurs portent envie à la condition du vaincu; cependant, après que je vous ai comblé de tant de bienfaits, vous voulez m'aſſaſſiner."

Ce mot fut un coup de foudre pour Cinna. Hors de lui-même il s'écria, qu'une ſi noire fureur étoit bien éloignée de ſa penſée. "Vous ne me tenez pas parole, reprit tranquillement

Auguſte : nous étions convenus, que vous ne m'interrompriez pas. Oui, je vous le répète, vous voulez m'aſſaſſiner."

Il lui expoſa enſuite, dans le plus grand détail, toutes les circonſtances, & tous les apprêts de ſa conjuration ; il lui nomma ſes complices, & en particulier, celui qui devoit porter le premier coup ; & voyant, que Cinna gardoit le ſilence, non plus en vertu de la convention, mais par ſurpriſe & par terreur, il ajouta.

" Par quel motif vous êtes-vous porté à un pareil deſſein ? Eſt-ce pour occuper ma place ? Aſſurément le peuple Romain eſt bien à plaindre, ſi je ſuis le ſeul obſtacle, qui vous empêche de devenir empereur. Vous ne pouvez pas gouverner votre maiſon. Tout vous eſt difficile, excepté de former une conjuration contre votre prince & votre bienfaiteur. Penſez-vous réduire à ſupporter votre domination un Paulus, un Fabius-Maximus, & tant d'autres nobles, qui ne ſe parent pas de vains titres, & qui rendent à leurs ancêtres l'honneur, qu'ils en reçoivent."

Auguſte continua de parler ſur ce ton pendant plus de deux heures, allongeant exprès la durée de la ſeule vengeance, qu'il prétendoit exercer ſur le coupable. Il finit en lui diſant : " Cinna, je vous ai autrefois donné la vie comme à mon ennemi ; je vous la donne aujourd'hui comme à mon aſſaſſin. Commençons dès ce moment à être amis ſincères. Piquons-

Piquons-nous d'émulation : moi, pour ſoutenir mon bienfait, vous, pour y répondre. Efforçons-nous de rendre douteux, s'il y aura de ma part plus de généroſité, ou de la vôtre plus de reconnoiſſance." Il donna enſuite à Cinna le conſulat pour l'année ſuivante.

La bonté conſiſte en deux points ; le premier ne pas faire du mal à nos ſemblables ; le ſecond leur faire du bien. C'eſt-à-dire à aimer les hommes, à excuſer leurs défauts, à leur pardonner leurs vices, à interpréter ce qu'ils font de la manière la moins défavorable & à leur faire du bien, lors même qu'il n'y a aucun retour à attendre.

On lit dans l'hiſtoire moderne des Perſans, que Coſroès, roi de Perſe, avoit cette de bonté, que l'on admire plutôt dans un particulier, que dans un ſouverain, qui doit avant toutes choſe juſtice à ſes peuples. Un jour ce prince donnoit un feſtin aux grands du royaume. Un officier, qu'il avoit dépouillé de ſon emploi, prit ſur le buffet un plat d'or & l'emporta : il n'y eut que le Sophi, qui s'apperçut du vol.

Celui qui avoit ſoin de la vaiſſelle, fit des recherches & ſe plaignit. " Calmez-vous, lui dit Coſroès, celui qui a pris le plat ne le rendra pas, & moi, qui l'ai vu prendre, je n'ai garde de découvrir le voleur." Quelques jours après le même officier parut à la cour avec un habit neuf. Le roi s'approcha & lui dit à l'oreille : " Eſt-ce mon plat, qui

vous

vous a donné cette belle robe?" --- "Oui, ſeigneur," répondit l'officier, & montrant enſuite ſes caleçons tout déchirés, "Vous voyez, ajouta-t-il, qu'il n'ai fait les choſes qu'à demi."

Des jeunes gens, échauffés par le vin, rencontrèrent la femme de Piſiſtrate, tyran d'Athènes & l'inſultèrent. Le lendemain, lorſque la raiſon leur fut venue, ils allèrent ſe jeter aux piés de ce prince, fondant en larmes, & lui demandant pardon. Piſiſtrate les releva avec bonté, & leur dit: "Allez & ſoyez plus ſobres."

Une femme s'aviſa d'aller chez Philippe, roi de Macédoine, à la fin d'un long repas pour lui demander juſtice, & pour lui expoſer des raiſons qu'il ne goûta pas. Il la juge & la condamne. Elle répond de ſang froid: "J'en appèle!" --- "Comment, dit le monarque, de votre roi? Et à qui?" --- A Philippe à jeun, répliqua-t-elle. La maniére dont il reçut cette réponſe, feroit honneur au roi le plus ſobre. Il examine l'affaire de nouveau, reconnoît l'injuſtice de ſon jugement, & ſe condamne à la réparer.

Un intendant de province, ayant fait conſtruire à grands frais des chemins magnifiques pour l'utilité & l'embelliſſement de la capitale de ſon département, ſe fit beaucoup d'ennemis, par ce que, pour le juſte alignement de ces ouvrages, il fallut couper des terres qui appartenoient à divers particuliers. Un de

ceux-

ceux-ci, à qui l'on avoit donné des lettres de recommendation pour ce même intendant, qu'il ne connoiſſoit pas, & qui pouvoit l'aider puiſſamment dans une affaire, qu'il avoit, vint à Paris, & ſe trouva par haſard dans une maiſon, où il étoit.

Ce magiſtrat, curieux d'apprendre par lui-même, ce que l'on penſoit ſur ſon compte dans la principale ville de ſon département, demanda à ce bourgeois ce qu'on diſoit de lui? "Rien de bon, répondit l'étranger, il m'a enlevé la moitié d'une maiſon, & mon jardin tout entier, pour redreſſer & élargir un chemin, dont je n'ai que faire!" — "On m'a dit, continua le magiſtrat, que votre intendant ne ſe feſoit pas aimer." — "Point du tout, repartit le bourgeois; & en effet, il faudroit avoir de l'amitié à revendre, pour en accorder à quelqu'un qui nous traite ſi mal."

L'intendant prit congé du trop ſincère bourgeois, qui, le lendemain, l'étant venu voir, fut ſurpris de reconnoître la perſonne, au ſujet & en préſence de laquelle il s'étoit ſi librement expliqué la veille. Il ne put cacher ſon embarras: l'intendant ſe contenta d'en ſourire, & l'appuyant de tout ſon crédit, lui fit gagner ſon procès.

Alphonſe, roi d'Arragon, voyageoit un jour à cheval. Un page, qui marchoit devant lui, le bleſſa par étourderie, en tirant une branche d'arbre, qui vint le frapper à l'œil & en fit ſortir du ſang. Cet accident effraya d'abord

tous

tous les ſeigneurs de ſa ſuite, qui accoururent auſſitôt & s'approchèrent de lui. Le roi, malgré la douleur qu'il ſentoit, les raſſura & leur dit enſuite d'un air tranquille : " Ce qui me fait le plus de peine, c'eſt le chagrin de ce pauvre page, qui eſt cauſe de ma bleſſure."

Un portier du parc de Verſailles, qui avoit été averti, que Louis XIV. devoit ſortir par la porte qu'il gardoit, ne s'y trouva pas, & ſe fit longtemps chercher. Comme il venoit tout en courant, chacun lui dit des injures. Le monarque dit : " Pourquoi le grondez-vous ? Croyez-vous, qu'il ne ſoit pas aſſez affligé de m'avoir fait attendre ?"

Quelqu'un ayant jeté de l'eau ſur Archélaüs, roi de Macédoine, ſes courtiſans le preſſèrent de le faire punir : " Ce n'eſt pas ſur moi, qu'il a jeté cette eau, mais ſur celui pour lequel il m'a pris."

Henri IV. roi de France, étant à la chaſſe, entra dans une hôtellerie ſur un grand chemin, & comme il avoit grand appétit, il ſe mit à table avec quelques marchands. Après avoir dîné, on parla de ſa converſion : ſon habit ſimple l'avoit empêché d'être reconnu.

Un marchand de cochons eut la hardieſſe de dire : " Oh ! ne parlons pas de cela : croyez-moi ; la caque ſent toujours le hareng." Un inſtant après, le roi s'étant mis à la fenêtre, vit arriver quelques ſeigneurs, qui le cherchoient, & qui l'ayant apperçu, montèrent auſſitôt à la chambre.

Le

Le marchand entendant, qu'ils l'appeloient sire & votre majesté, fut extrêmement surpris, & auroit donné tout son bien pour n'avoir pas lâché son indiscrète parole. Henri IV. en sortant, lui frappa sur l'épaule & lui dit: " Bon homme, la caque sent toujours le hareng; mais c'est à votre égard & non au mien. Je suis, Dieu merci, bon catholique; mais vous gardez encore du vieux levain de la ligue."

Un jour d'été, M. de Turenne étoit en petite veste blanche, & en bonnet blanc, appuyé sur le balcon d'une fenêtre. Un de ses domestiques, venant par derrière, le prit pour un des marmitons de la cuisine, & lui appliqua avec force la main sur le derrière.

Turenne surpris se retourne. Le domestique confus se jète à ses piés: lui demande pardon de sa mépriſe, l'assurant, qu'il l'avoit pris pour Vincent le marmiton: "Eh! quand c'eût été lui, dit tranquillement Turenne, il ne falloit pas frapper si fort."

Pour se délasser des fatigues du gouvernement, Auguste s'étoit rendu dans sa maison de campagne; mais, pendant la nuit, les cris affreux d'un hibou, qui étoit dans le voisinage, l'empêchoit de reposer. Un soldat trouva le secret de l'attraper & le porta tout vivant à Auguste, espérant une grande récompense.

L'empereur loua beaucoup son zèle & lui fit donner cent écus. Le soldat, ne trouvant pas

pas la somme assez considérable, dit insolemment: "J'aime mieux qu'il vive;" & en même temps il lâcha l'oiseau importun. Auguste supporta patiemment l'impudence de ce soldat insolant; & l'on cite ce trait, comme un exemple frappant de sa douceur & de sa bonté.

Pirrhus, roi d'Epire, ayant appris, que deux jeunes gens, étant à boire ensemble, avoient tenu contre lui des propos téméraires & insolens, il les fit venir en sa présence, & d'un ton menaçant, leur demanda, s'il étoit vrai, qu'ils eussent osé parler de leur roi avec tant d'impudence? "Il est vrai, prince, répondit l'un deux, & nous en aurions bien dit davantage, si le vin ne nous avoit pas manqué." Le monarque rit beaucoup de cette saillie & leur pardonna.

En 1611, Henri II. prince de Condé, père du grand Condé, voulut affermer la recette de sa terre de Muret, en Valois, à deux particuliers. Pour éviter les sollicitations & les importunités à ce sujet, il se proposa de conclure seul promptement & en secret. Il partit en conséquence de Muret pour aller à la Ferté-Milon, chez un notaire nommé Arnould cocault.

Le prince arrivé dans la maison de maître Arnould, demande à lui parler. Il dînoit: sa femme dit au prince de l'attendre & de s'asseoir sur un banc. Le prince insiste; la femme lui dit en se fâchant: "Il faut bien qu'Arnould

qu'Arnould dîne." Le prince eſt obligé de céder. Il attend à la porte, aſſis ſur un banc, que maître Arnould ait dîné.

Le repas fini, on introduit le prince dans l'étude du notaire, qui croyant parler à quelque intendant de maiſon, ne lui demanda pas ſes qualités. Il dreſſa le bail à loyer, & lorſqu'il fut queſtion de le dreſſer au net, le notaire pria le prince de lui dire ſes qualités. "Elles ne ſont pas longues, dit le prince; écrivez Henri de Bourbon, prince de Condé, premier prince du ſang, ſeigneur de Muret."

A ces mots le notaire fut ſaiſi de frayeur. Il ſe jeta aux piés du prince, & lui demanda mille fois pardon de la manière incivile, dont on l'avoit reçu. Condé le relève avec bonté, & pour toute punition, ſe contente de lui dire: "Ne craignez rien, brave homme; il n'y a pas de mal: il faut bien qu'Arnould dîne."

LA MENTEUSE.

DEFINITION.

La Bonne Mère.

DITES-MOI, Sophie, qu'entendez-vous par le mot, menteuse?

Lady Sophie.

J'entends une perſonne, qui dit un menſonge.

La Bonne Mère.

Qu'eſt-ce qu'un menſonge?

Lady Sophie.

C'eſt une choſe, qui n'eſt pas vraie.

La Bonne Mère.

Et vous, Mathilde; je ſerois bien aiſe de ſavoir votre penſée au ſujet d'un menſonge.

Lady Mathilde.

Il me ſemble, qu'un menſonge eſt une choſe dite contre ce l'on penſe.

La Bonne Mère.

Votre définition eſt très juſte, mon enfant, & elle me fait beaucoup de plaiſir; car obſervez, mes enfans, que l'on peut mentir en diſant une choſe, qui eſt vraie, & que l'on

peut ne pas mentir en disant une chose, qui est fausse. Vous ne comprenez pas cela, mes enfans.

Lady SOPHIE.

Non, maman.

La Bonne MÈRE.

Et vous, Mathilde, qui avez si bien répondu, le comprenez-vous?

Lady MATHILDE.

C'est trop pour moi: si j'ai bien répondu, c'est par hasard.

La Bonne MÈRE.

N'importe, je vais vous l'expliquer. Par exemple, vous me demandez l'heure qu'il est; je pense qu'il est deux heures, je vous réponds qu'il est deux heures & demie, & il n'est ni plus ni moins: je vous dis une chose, qui est vraie, & cependant je mens; parce que je parle contre ma pensée. Fesons une autre supposition: Vous me demandez quelle heure il est; je pense qu'il est deux heures & demie, & il n'en est que deux: je vous réponds, qu'il est deux heures & demie: je ne mens pas; quoique je dise une chose qui est fausse; parce que je ne parle pas contre ma pensée. Voilà, Mathilde, votre définition expliquée. En comprenez-vous bien l'explication?

Lady MATHILDE.

Fort bien, Maman.

La Bonne Mère.

Et vous, Sophie ?

Lady Sophie.

Je la comprens fort bien auſſi.

La Bonne Mère.

J'en ſuis bien aiſe, mes enfans ; commençons donc le drame.

DRAME.

LA MENTEUSE.

ACTRICES.

La Gouvernante.
Mᵉˡˡᵉ. Véridique.
Mᵉˡˡᵉ. Menteuse, *ſa ſœur.*
Cécile, *fille de chambre.*

ACTE. SCENE I.

Mᵉˡˡᵉ. Véridique, Mᵉˡˡᵉ. Menteuse.

Mᵉˡˡᵉ. Menteuse.

J'ai parlé ce matin à ma tante : elle m'a dit, qu'elle viendroit demain prendre le thé ici.

Mᵉˡˡᵉ. Véridique.

Vous n'y penſez pas : c'eſt un menſonge. Ma tante eſt à la campagne, & elle n'en reviendra que dans quinze jours.

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Comment ſavez-vous, qu'elle eſt à la campagne?

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

C'eſt que je lui ai ouï dire au commencement de cette ſemaine-ci.--- C'étoit Lundi: & elle a ajouté, qu'elle partiroit le lendemain; par conſéquent elle ne ſauroit être en ville: c'eſt aujourd'hui ſamedi. Elle ſe propoſe de reſter environ trois ſemaines à la campagne.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Tout ce que vous dites, peut être vrai: cela ne prouve pas un menſonge de ma part. Peut-être a-t-elle changé de réſolution, & au lieu d'être partie Mardi paſſé, elle ne partira que Mardi prochain.--- Ainſi, je n'ai pas dit un menſonge.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Vous dites *peut-être:* cela eſt fort bien; mais quelle raiſon avez-vous de ſuppoſer, qu'elle a différé ſon voyage?

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

C'eſt parce que je l'ai vue ce matin, & que je lui ai parlé.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Ma ſœur, vous ne réfléchiſſez pas à ce que vous dites. Il n'y a qu'un moment, que vous avez dit, qu'elle avoit, *peut-être*, différé ſon voyage, & vous venez de dire poſitivement, que vous l'avez vue ce matin, & que vous lui

avez parlé. Comment pouvez-vous accorder cela avec votre *peut-être ?*

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

C'eſt que vous me troublez.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Il faut, qu'une menteuſe ait une bonne mémoire. --- Mais voici ma gouvernante.

SCENE II.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE, Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

La GOUVERNANTE *à* Mᵉˡˡᵉ. *Véridique.*

Mᵉˡˡᵉ. votre papa vient de me dire, qu'il a reçu une lettre de votre tante, qui partit Mardi dernier pour la compagne: elle lui mande, qu'elle ne reviendroit que dans quinze jours, & qu'elle eſpère de trouver votre ſœur toute changée.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Ma bonne, vous vous trompez certainement. Ma tante n'eſt pas à la campagne: elle doit demain venir ici prendre le thé.

La GOUVERNANTE.

Comment ſavez-vous cela?

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Ma ſœur l'a vue ce matin, & lui a parlé.

La GOUVERNANTE *à* Mᵉˡˡᵉ. *Menteuſe.*

Avez-vous vu votre tante ce matin?

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Non, ma bonne; je l'ai dit à ma ſœur pour badiner.

La GOUVERNANTE.

Le beau badinage! --- de mentir. --- Savez-vous, qu'il n'eſt jamais permis de mentir, même en badinant? Parce que, quand on s'accoutume à ce vice, on ment dans les choſes de la plus grande conſéquence. --- Mais vous voulez faire l'apologie de votre vice. Le menſonge vous eſt ſi familier, que vous vous y livrez ſans réfléchir. Vous pouviez fort bien vous imaginer, que vous ſeriez découverte dans une choſe, dont tout le monde dans la maiſon ſait le contraire.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE *à* Mᵉˡˡᵉ. *Menteuſe.*

Ma ſœur, que pouvez-vous dire à cela?

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

C'eſt que je n'ai pas penſé a mal.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Mais quelque mal en auroit pu être le réſultat. Si notre gouvernante ne vous avoit pas convaincue de menſonge, je vous aurois crue, & lui aurois peut-être communiqué votre nouvelle. Il eſt vrai, que j'aurois pu citer votre autorité.

La GOUVERNANTE.

Son autorité! je ne l'aurois pas reçue. Vous êtes ſi accoutumée à dire la vérité, que

je vous aurois excuſée. Vous ne ſoupçonnez pas le mal, dont vous êtes incapable; mais moi, je connois votre ſœur mieux que vous, & ſais de quoi elle eſt capable.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

De quoi je ſuis capable! Que voulez-vous dire par là? Vos paroles commencent à me fâcher.

La GOUVERNANTE.

Ce que je veux dire par mon expreſſion? Je ne vous le déguiſerai pas: que vous êtes capable de mentir. Vous ne le ſavez que trop.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Vous me l'avez dit ſi ſouvent, que je commence preſque à le croire moi-même.

La GOUVERNANTE.

Je voudrois, que vous le cruſſiez: alors vous vous corrigeriez. A préſent vous vous imaginez, que votre vice n'eſt qu'un badinage, & qu'il ne ſauroit avoir de mauvaiſes conſéquences. Vous ne penſez pas mentir dans le moment même que vous mentez. Si vous étiez fortement perſuadée de votre vice, nous verrions du changement en vous.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Oh! ma bonne; nous en verrons bientôt: je m'apperçois, que ma ſœur rougit un peu.

La

La GOUVERNANTE.

C'eſt un bon préſage : ſon viſage montre, qu'elle n'eſt pas endurcie. Si une fois elle ſe laiſſe convaincre de la méchanceté du menſonge, elle ſera à moitié corrigée.

Mlle. MENTEUSE.

Ma bonne, il vous en coutera beaucoup pour me convaincre de la méchanceté du menſonge. Je vois que vous ſuppoſez, que je ſuis menteuſe, & je ne le ſuis pas.

La GOUVERNANTE.

Voilà le caractère d'une menteuſe : elle ment même en ſoutenant, qu'elle ne le fait jamais. J'ai quelquefois vu des perſonnes, qui ne nioient pas leurs fautes ; mais le menſonge eſt ſi odieux, que je n'ai jamais vu une perſonne, qui convînt, qu'elle étoit capable de ce vice.

Mlle. VÉRIDIQUE.

Je ſuppoſe, que, quand ma ſœur vous a dit, qu'elle n'étoit pas menteuſe, c'étoit par badinage.

La GOUVERNANTE.

Vous avez deviné juſte. Elle a dit un menſonge, en diſant, qu'elle n'étoit pas menteuſe. Eh bien ! ſon apologie eſt, que c'étoit en badinant. N'eſt-il pas vrai ? Mlle.

Mlle. MENTEUSE.

Je ne badinois pas ; j'ai parlé ſérieuſement.

La Gouvernante.

Allons-nous-en, Mᵉˡˡᵉ. Véridique, Nous perdons notre temps à faire des efforts pour convaincre votre ſœur. --- *A Mᵉˡˡᵉ. Menteuſe.* Adieu, Mᵉˡˡᵉ. nous vous laiſſerons ſeule pour avoir le loiſir de réfléchir ſur la petite ſcène, que nous venons d'avoir. *Elles ſortent.*

SCENE III.

Mᵉˡˡᵉ. Menteuse *ſeule.*

Voilà bien du bruit pour une bagatelle! Quel mal y avoit-il de dire à ma ſœur, que ma tante viendroit demain ici prendre le thé? Je penſois, que cela lui plairoit: elle aime tant ma tante. Parce que voulois lui procurer du plaiſir, on m'a appelé menteuſe. --- Oh! voici Cécile.

SCENE IV.

Mᵉˡˡᵉ. Menteuse, Cécile.

Cécile.

Quoi! vous êtes toute ſeule ici?

Mᵉˡˡᵉ. Menteuse.

Oui, à préſent; mais ma ſœur vient de me quitter.

Cécile.

Votre gouvernante n'étoit-elle pas avec elle?

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Non, Cécile, il n'y avoit que ma ſœur.

CÉCILE.

Cela eſt bien drôle. Je viens de rencontrer votre gouvernante & votre ſœur : elles m'ont dit, qu'il n'y avoit qu'une minute, qu'elles vous avoient parlé. Qui de vous trois a dit un menſonge ?

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Je ne ſais pas ; mais je m'imagine, que ma gouvernante vous l'a dit pour badiner.

CÉCILE.

Mais, Mᵉˡˡᵉ. conſidérez donc. --- Pourquoi votre gouvernante badineroit-elle avec moi ? Je ne ſuis que fille de chambre : elle eſt toujours ſérieuſe avec moi, & me parle ſans équivoque. Quel intérêt pourroit-elle avoir de me dire, qu'elle venoit de vous quitter ? Si cela n'étoit pas vrai. --- Allons, allons, Mᵉˡˡᵉ. & dites une fois la vérité, en confeſſant, que vous avez dit un menſonge.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Un menſonge ! vous m'inſultez, Cécile.

CÉCILE.

Vous paſſez pour menteuſe dans la maiſon.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Cela n'eſt pas vrai, & vous avez dit un menſonge vous-même.

CÉCILE.

Comptez là-deſſus, vous le ſaurez bientôt.

Mlle. MENTEUSE.

Si tout le monde le penſoit, il faudroit, que je le penſaſſe auſſi.

CÉCILE.

Tant mieux, Mlle. ſi une fois vous êtes convaincue, que tout le monde dans la maiſon vous regarde comme menteuſe (excuſez-moi le terme, je voulois dire, ſi tout le monde penſe, que vous ne dites pas la vérité.) --- Qu'eſt-ce que je voulois dire? --- Oh! oh! j'y ſuis; vous vous corrigerez.

Mlle MENTEUSE.

De quoi?

CÉCILE.

Je ne ſais que répondre. Je crois m'être expliquée aſſez.

Mlle. MENTEUSE.

Trop. Apprenez à vous connoître. Vous ſavez ce que vous êtes.

CÉCILE.

Et moi, je ſais ce que vous êtes. Vous êtes . . . .

Mlle. MENTEUSE.

Achevez.

CÉCILE.

Une perſonne, qui ne dit pas la vérité.

Mlle.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Je ſuis ſurpriſe, que vous oſiez me reprocher cela.

CÉCILE.

Vous m'avez donné occaſion de le faire.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

En quoi? Je vous prie.

CÉCILE.

Faut-il, que je vous répète, ce que vous ſavez mieux que moi? Ne m'avez-vous pas dit, que votre ſœur ſeule avoit été avec vous? Que pouvez-vous dire à cela.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Cécile, ſuis-je obligée de vous dire la vérité?

CÉCILE.

Mais qui vous a forcée de mentir? Vous voyez, que je ne me ſoucie pas de ce que vous pouvez me dire: Je n'y prens pas garde; mais un menſonge eſt toujours blâmable, & rend la perſonne, qui ment, fort mépriſable.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Oh! oh! Cécile, vous moraliſez auſſi. Suppoſons que j'aye dit un menſonge, ne mentez-vous jamais?

CÉCILE.

Jamais. Je parle toujours comme je penſe.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Oh ! la vertueuſe bonne Cécile ! Vous parlez toujours comme vous penſez ?

CÉCILE.

Ne vous l'ai-je pas prouvé dans cette petite converſation ? Je ne vous ai pas caché ma penſée ; mais je vous ai reproché votre vice en vous diſant la vérité.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Dites plutôt un menſonge. *La gouvernante entre avec précipitation.*

SCENE V.

La GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE, CÉCILE.

La GOUVERNANTE *à Mᵉˡˡᵉ. Menteuſe.*

Mᵉˡˡᵉ. combien de menſonges avez-vous dit, depuis que je vous ai quittée ?

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Pas un, ma bonne.

La GOUVERNANTE.

J'en ſuis bien aiſe : N'en-dites jamais. Votre ſœur voudroit vous parler.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

J'y vais, ma bonne. *Elle ſort.*

SCENE

SCENE VI.

La Gouvernante, Cécile.

La Gouvernante.

Eſt-il bien vrai, que Mᵉˡˡᵉ. Menteuſe ne vous ait pas dit un menſonge ?

Cécile.

Elle n'en a dit que deux.

La Gouvernante.

Eſt-il poſſible ? Et celui qu'elle vient de dire ſont trois. --- Mais racontez-moi les deux.

Cécile.

Vous ſavez, que vous m'avez dit, que vous & Mᵉˡˡᵉ. Véridique aviez été avec elle.

La Gouvernante.

Cela eſt vrai.

Cécile.

Eh bien ! elle m'a dit, que ſa ſœur ſeule avoit été avec elle.

La Gouvernante.

Premier menſonge. Le ſecond ?

Cécile.

Je n'oſerois vous le dire. Cela vous offenſeroit peut-être.

La Gouvernante.

Point du tout. Ne craignez pas.

CÉCILE.

Je ne lui ai pas caché, que vous m'aviez dit, qu'il n'y avoit qu'une minute, que vous lui aviez parlé. Enſuite je lui ai demandé, qui de vous trois avoit dit un menſonge? Vous ne ſauriez vous imaginer, quelle réponſe elle a faite. Diſpenſez-moi de vous la dire.

LA GOUVERNANTE.

Non, non, finiſſez.

CÉCILE.

Qu'elle s'imaginoit, que c'étoit vous qui l'avez dit pour badiner. --- En voilà deux. --- Je ſuis fâchée, que vous m'ayez forcée à vous découvrir la vérité.

LA GOUVERNANTE.

Et moi, j'en ſuis bien aiſe. Une menteuſe accuſe toujours les autres de menſonge. Elle n'apperçoit pas ce vice en elle-même: ou plutôt elle affecte de ne le pas appercevoir. Je ne ſuis pas du tout fâchée contre elle. La pauvre demoiſelle! je la plains & voudrois, qu'elle ſe défît de ſon vice; mais la choſe me paroît bien difficile.

CÉCILE.

Je ne ſais pas. --- Je vous dirai une choſe, dont vous pourrez profiter pour réuſſir dans votre projet.

LA GOUVERNANTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

CÉCILE

CÉCILE.

Quand je lui ai dit, qu'elle paſſoit pour menteuſe dans toute la maiſon, elle m'a répondu, que, ſi tout le monde le penſoit, il faudroit, qu'elle le penſât auſſi.

LA GOUVERNANTE.

Je vous remercie, Cécile. Voilà une bonne découverte: je m'en ſervirai. Je formerai mon plan en conſéquence. Allez, dès ce moment, dire à Mᵉˡˡᵉ. Véridique, que je voudrois lui parler.

CÉCILE.

J'y vais. *Elle ſort.*

SCENE VII.

LA GOUVERNANTE *ſeule.*

Je ſuis bien aiſe de ce que Cécile m'a découvert, & preſque ſûre du ſuccès de mes efforts . . .

SCENE VIII.

LA GOUVERNANTE, Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Je venois pour vous parler, ma bonne, quand j'ai rencontré Cécile; elle m'a dit, que vous aviez beſoin de moi.

La Gouvernante.

Oui, Mlle. c'eſt pour vous dire une bonne nouvelle.

Mlle. Véridique.

Il me tarde de la ſavoir.

La Gouvernante.

Il faut auparavant, que je vous raconte, ce que votre ſœur a dit de moi.

Mlle. Véridique.

De vous? Vous me ſurprenez.

La Gouvernante.

Patience, vous entendrez. --- Vous ſavez, que vous & moi nous avons été avec votre ſœur.

Mlle. Véridique.

Je le ſais.

La Gouvernante.

Eh bien, elle a dit à Cécile, que vous ſeule aviez été avec elle.

Mlle. Véridique.

Eſt-il poſſible?

La Gouvernante.

Ce n'eſt pas tout. --- Attendez juſqu'à la fin. Quand Cécile lui a prouvé le contraire, elle lui a répondu, qu'elle s'imaginoit, que c'étoit moi, qui avois dit le menſonge pour badiner.

Mlle. Véridique.

Vous me ſurprenez.

La Gouvernante.

Il ne faut être surprise de rien. Une menteuse est capable de tout. --- Mais il est temps de vous communiquer la bonne nouvelle. Cécile a fait une découverte.

Mlle. Véridique.

Je serai bien aise de l'entendre.

La Gouvernante.

Vous l'entendrez. --- Cécile lui a dit, qu'elle passoit pour menteuse dans toute la maison. --- Elle lui a répondu, que, si tout le monde le pensoit, il faudroit, qu'elle le pensât aussi: si cela est ainsi, la chose est à moitié faite; car, quand une menteuse est une fois persuadée, que tout le monde sait, qu'elle ment, il faut nécessairement, qu'elle s'apperçoive de son vice.

Mlle. Véridique.

Mais comment vous y prendrez-vous?

La Gouvernante.

La chose est fort facile. Je conseillerai à toutes les servantes de dire à votre sœur, quand elle leur racontera quelque nouvelle, de lui répondre: Mlle. je ne vous crois pas. Il n'en faudra pas davantage pour lui ouvrir les yeux. Soyez sûre, que c'est le seul moyen de réussir.

Mlle. Véridique.

Je n'en doute pas.

LA GOUVERNANTE.

Il faut, que j'aille dès ce moment mettre mon projet en exécution.---Oh! oh! voici votre ſœur: je vous laiſſerai ſeules enſemble. *Elle ſort d'un côté; Mᵉˡˡᵉ. Menteuſe entre de l'autre.*

SCENE IX.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE, Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Je ſuis bien aiſe de vous voir, ma ſœur.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Ne dites-vous pas un menſonge?

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Non, c'eſt la vérité, je vous aſſure.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Que vous a dit Cécile?

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Je ne vous le cacherai pas. Elle m'a dit, que vous lui aviez raconté, qu'il n'y avoit que moi, qui vous ai parlé.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Menſonge.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Elle a ajouté, que vous vous imaginiez, que notre gouvernante avoit dit un menſonge pour badiner.

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Autre menſonge. Quoi ! elle vous a dit tout cela ?

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Oui, en vérité.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Eſt-il poſſible, que l'on puiſſe mentir ainſi ?

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Mentir ! . . . Mais voici Cécile.--- *Mᵉˡˡᵉ. Menteuſe veut s'en aller : ſa ſœur la retient par le bras.* Attendez. *Cécile entre.*

SCENE X.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE, Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE, CÉCILE.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Cécile, vous venez fort à propos.

CÉCILE.

Pourquoi ? Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Parce que ma ſœur vient de nier tout ce que vous avez dit.

CÉCILE *à* Mᵉˡˡᵉ. *Menteuſe.*

Quoi, Mᵉˡˡᵉ. vous oſez nier, que vous m'avez dit, que votre ſœur ſeule étoit avec vous, & que vous vous imaginiez, que votre gouvernante avoit dit un menſonge pour badiner ?

Mᵉˡˡᵉ.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE *en rougissant.*

Oui, je le nie.

CÉCILE.

Je soutiens, que vous me l'avez dit.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Vous rougissez, ma sœur. Vous êtes si accoutumée à mentir, que vous n'y prenez pas garde.

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Je ne veux pas vous entendre parler plus longtemps. Vous pouvez vous amuser ensemble, autant qu'il vous plaira. Je vais vous laisser seules.---Cécile, vous êtes une impudente. *Elle sort.*

SCENE XI.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE, CÉCILE.

CÉCILE.

Elle paroît être fâchée contre moi fort sérieusement.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Que cela ne vous inquiète pas. J'espère, que nous la verrons bientôt changée.

CÉCILE.

Je le souhaite.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Je n'en doute pas. Ma gouvernante a formé un beau projet.---Oh! la voici.

SCENE XII.

La GOUVERNANTE, Mlle. VÉRIDIQUE, CÉCILE.

Mlle. VÉRIDIQUE.

Ma bonne, vous venez fort à propos. — On vient de repréſenter ici une nouvelle ſcène.

La GOUVERNANTE.

Quelle ſcène ?

Mlle. VÉRIDIQUE.

Ce n'eſt qu'un nouveau menſonge de ma ſœur : elle m'a d'abord nié, ce qu'elle avoit dit à Cécile : heureuſement Cécile eſt arrivée, qui l'a confondue ; honteuſe elle nous a quittées en colère.

La GOUVERNANTE.

Il y a ici plus qu'un menſonge : elle y a ajouté l'impudence ; mais j'eſpère, que vous la verrez bientôt corrigée. J'ai conſeillé à tous les domeſtiques de répondre, à ce qu'elle dira, par ces mots laconiques : Je ne vous crois pas, Mlle. Cela aura ſon effet, j'en ſuis ſûre.

Mlle. VÉRIDIQUE.

Votre expédient ne ſauroit manquer. — Cécile, je devine, que ma ſœur vous fera ſes excuſes pour vous avoir appelée impudente.

CÉCILE.

CÉCILE.

Je ne demande pas cela; pourvu qu'elle ceſſe de dire des menſonges, je ſuis contente.

LA GOUVERNANTE.

Elle ceſſera, comptez là-deſſus. Quand elle trouvera, que perſonne ne la veut croire, elle ſera obligée de faire des réflexions. Elle verra ſon vice dans toute ſa difformité, & elle ne manquera pas de s'en corriger. --- Mais la voici.

SCENE XIII.

LA GOUVERNANTE, Melle. VÉRIDIQUE, Melle. MENTEUSE, CÉCILE.

Melle. MENTEUSE.

Ma bonne, de quoi s'agit-il? Perſonne dans la maiſon n'ajoute foi à tout ce que je puis dire. On répond; je ne vous crois pas, Melle.

LA GOUVERNANTE.

Voilà ce que je vous avois prédit, & la même choſe arrivera, quand vous ſerez en âge de voir le monde.

Melle. MENTEUSE.

Non certainement, cela n'arrivera pas. J'ai formé la réſolution de dire toujours la vérité.

Melle.

Mᵉˡˡᵉ. VÉRIDIQUE.

Oh! ma chère ſœur, que je ſuis aiſe de ce que vous venez de dire!

La GOUVERNANTE.

Je crois, que votre ſœur a formé la réſolution de ne jamais mentir; mais l'obſervera-t-elle?

Mᵉˡˡᵉ. MENTEUSE.

Ma bonne, n'en doutez pas.---Je vous promets de ne pas manquer de réduire ma réſolution en pratique.---Je vous rend graces de tous les ſoins, que vous avez pris de moi, & de tous les bons avis, que vous m'avez donnés.---A vous, Cécile, je dois une apologie pour vous avoir appelée impudente.

CÉCILE.

Mᵉˡˡᵉ. vous ne me devez rien. Je ſuis tout-à-fait contente à préſent.

La GOUVERNANTE.

Et moi, je le ſuis auſſi. Allons, Meſdemoiſelles, & vous, Cécile, ſuivez-nous.---Heureux changement! *Elles ſortent.*

MORALE.

La Bonne MÈRE.

Sophie, que penſez-vous du menſonge?

Lady

Lady SOPHIE.

Maman, c'eſt un vice odieux.

Lady MATHILDE.

Dans une demoiſelle il eſt encore plus odieux.

La Bonne MÈRE.

Il l'eſt certainement, & il rend la perſonne, qui s'en ſert, fort mépriſable dans la ſociété. Une menteuſe eſt ordinairement médiſante. Elle invente des menſonges pour nuire à la réputation de ſon prochain : elle s'expoſe à troubler la paix des familles par des anecdotes ſcandaleuſes ; mais quand on la connoît bien, on n'ajoute pas foi, même quand elle dit la vérité.

Lady MATHILDE.

C'étoit donc un bon expédient, dont la gouvernante s'eſt ſervi.

La Bonne MÈRE.

Excellent, & il confirme ce que je viens de dire.

Lady SOPHIE.

Maman, j'ai une queſtion à vous faire.

La Bonne MÈRE.

Propoſez-la, mon enfant, je tâcherai de vous ſatisfaire.

Lady SOPHIE.

Quand Lady Eliſabeth vient ici, nous nous entretenons de choſes indifférentes, & quand l'occaſion

l'occaſion ſe préſente de conter une petite hiſtoire, il m'arrive quelquefois d'exagérer. Eſt-ce un menſonge?

La Bonne Mère.

Je ne ſaurois dire, que c'eſt un menſonge; cependant je ne le conſeillerois pas. Les peintres & les poëtes ſur-tout exagèrent: on appèle cela une hyperbole, dont les orateurs auſſi ſont uſage: par exemple, je me ſouviens d'avoir lu la deſcription d'une bataille; l'auteur diſoit: La terre étoit jonchée de morts & de mourans, & des ruiſſeaux de ſang couloient comme des torrens. Vous voyez bien, mes enfans, que c'eſt une exagération, & perſonne ne l'entend littéralement.

Lady Sophie.

Je vous remercie, maman, de votre explication.

Lady Mathilde.

Et moi auſſi, Maman.

La Bonne Mère.

Il faut, que j'ajoute ici à la définition, que Mathilde a donnée au commencement, que le menſonge eſt une choſe dite contre ce que l'on penſe, pour tromper & faire accroire une choſe, que l'on croit n'être pas vraie. --- Allons, mes enfans, ne parlons plus du menſonge; parlons à préſent d'une vertu, qui lui eſt oppoſée, la vérité.

TRAITS HISTORIQUES,

ET

ANECDOTES CONVENABLES.

" MON palais & mes oreilles, disoit Hiéron, roi de Syracuse, seront toujours ouverts, à quiconque voudra me dire la vérité sans ménagement & avec franchise."

Firmus, évêque de Thagaste, en Afrique, montra par sa généreuse fermeté, & son aversion pour le mensonge, qu'il étoit véritablement digne de son nom. On persécutoit les chrétiens par ordre de l'empereur. Les inquisiteurs du prince, ayant appris qu'un homme, qui professoit la religion proscrite, avoit cherché un asile chez le prélat, vinrent le presser de le leur livrer.

Il leur répondit : " Je ne puis ni mentir, ni decouvrir celui que vous cherchez. Je vous dirai la vérité : je l'ai caché ; mais vous ne saurez jamais le lieu de sa retraite. Ces officiers, pleins d'indignation, le saisirent lui-même, & lui firent souffrir les tourmens les plus cruels, afin de l'obliger à découvrir le chrétien qu'il receloit. Firmus, au milieu des plus affreuses tortures, se contentoit de leur répondre :

répondre : " Je ſais mourir ; mais je ne ſais point parler."

L'empereur fut inſtruit de cette conſtance héroïque. Il fit venir l'évêque, qui lui parut ſi digne d'admiration, qu'il accorda ſa grace, & celle de celui qu'il avoit caché. Que de courage ! que de vertu ! Quels éloges ne mérite pas cet évêque, qui aima la vérité juſqu'au point de tout ſouffrir, plutôt que de la trahir par un menſonge.

Epaminondas, l'un des plus grands perſonnages de la Grèce, avoit tant d'amour pour la vérité, qu'il ſe feſoit un ſcrupule de mentir, même par jeu & par divertiſſement.

L'hiſtorien Ariſtobule avoit écrit les belles actions d'Alexandre, & par un excès inſupportable de flatterie, il les avoit chargées d'une foule de brillans menſonges. Le conquérant, écoutant la lecture de cet ouvrage, pendant ſa navigation ſur l'Hydaſpe, arracha des mains de l'auteur ces fades impertinences, & les jeta dans le fleuve, en lui diſant : " Vous mériteriez encore mieux, que je vous y précipitaſſe, vil impoſteur, qui, contre toute vraiſemblance, me fait combattre ſeul & tuer un éléphant d'un ſeul trait. Vous auriez du dire la vérité."

Philippe, roi de Macédoine, aimoit qu'on lui dit la vérité. Il ſouffroit, qu'Ariſtote lui fît des leçons ſur l'art de règner. Il diſoit, qu'il avoit obligation aux orateurs d'Athène de l'avoir corrigé de ſes défauts, à force de

les

les lui reprocher. Il gageoit un homme pour lui dire tous les jours, avant qu'il donnât audience, cette grande vérité, peu agréable aux monarques, "Philippe ſouvenez-vous que vous êtes mortel."

Il exiſte à la Chine un tribunal hiſtorique, chargé par une loi fondamentale, de conſigner dans des faſtes de l'empire les vertus & les vices du monarque règnant. L'empereur Tait-Song ordonna un jour à ce tribunal de lui montrer l'hiſtoire de ſon règne. "Vous ſavez, lui dit le préſident, que nous donnons un récit exact des vertus & des vices de nos ſouverains: nous ne ſerions plus libres de dire la vérité, ſi vous jetiez les yeux ſur ce dépôt ſacré."

"Quoi! reprit l'empereur, vous voulez tranſmettre à la poſtérité l'hiſtoire de ma vie, & vous prétendez auſſi l'informer de mes défauts & l'inſtruire de mes fautes?"---"Mon caractère, lui répondit le préſident, & la dignité de ma place ne me permettent pas d'altérer la vérité. Je dirai tout. Si vous faites quelque injuſtice, j'en ſerai pénétré de douleur. Si vous deſhonoré votre rang par quelque foibleſſe honteuſe, je vous plaindrai; mais je ne tairai rien. La converſation, que nous avons enſemble, ne ſera pas même paſſée ſous ſilence."

Tait-ſong avoit l'ame noble & grande: "Continuez, dit-il au préſident, écrivez & dites ſans crainte la vérité. Puiſſent mes vertus,

vertus, ou mes vices contribuer à l'utilité publique & à l'inſtruction de mes ſucceſſeurs! Votre tribunal eſt libre: je le protège & lui permets d'écrire mon hiſtoire avec la plus grande impartialité."

Un jour Louis XIV. roi de France, jouant au trictrac, il y eut un coup douteux. On diſputoit. Les courtiſans demeuroient dans le ſilence. Le comte de Grammont arrive. "Jugez-nous," lui dit le roi.---"Sire, c'eſt vous qui avez perdu," répondit le comte.---"Eh! comment pouvez-vous me donner le tort, avant que vous ſachiez ce dont il s'agit?"---"Eh! Sire, ne voyez-vous pas, que pour peu que la choſe eût été douteuſe, tous ces meſſieurs vous auroient donné gain de cauſe."

Denis le tyran avoit la manie de faire des vers, &, comme tous les mauvais poëtes, la fureur de les réciter. Ses courtiſans entretenoient ſa folie poëtique par les louanges exceſſives dont ils l'accabloient. Le ſeul Philoxène, poëte habile & grand muſicien, oſa lui dire ſon ſentiment & la vérité, & lui avouer, qu'il trouvoit ſes vers mauvais.

Denis, irrité de cette hardieſſe, le fit conduire aux Latomies, fameuſe priſon de Syracuſe, creuſée dans le roc. Quelques jours après, s'imaginant que Philoxène, inſtruit par ſa diſgrace, ſeroit d'un goût moins difficile, il le fit venir, & l'invita à ſe mettre à table avec lui.

Sur la fin du repas, Denis commença à lire un de ſes ouvrages favoris, ſûr du ſuffrage de ſon convive, dont il ambitionnoit les applaudiſſemens. Mais Philoxène, ſe levant tranquillement au milieu de la lecture, prit le chemin de la porte. "Eh! où allez-vous donc?" lui demanda le tyran.---"Aux Latomies," répondit Philoxène. Denis fut charmé de cette plaiſanterie: il en rit beaucoup & pardonna au critique, en faveur de ſon amour pour la vérité.

MVSEVM BRITAN NICVM

FIN.

MUSEUM
BRITAN
NICUM